PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

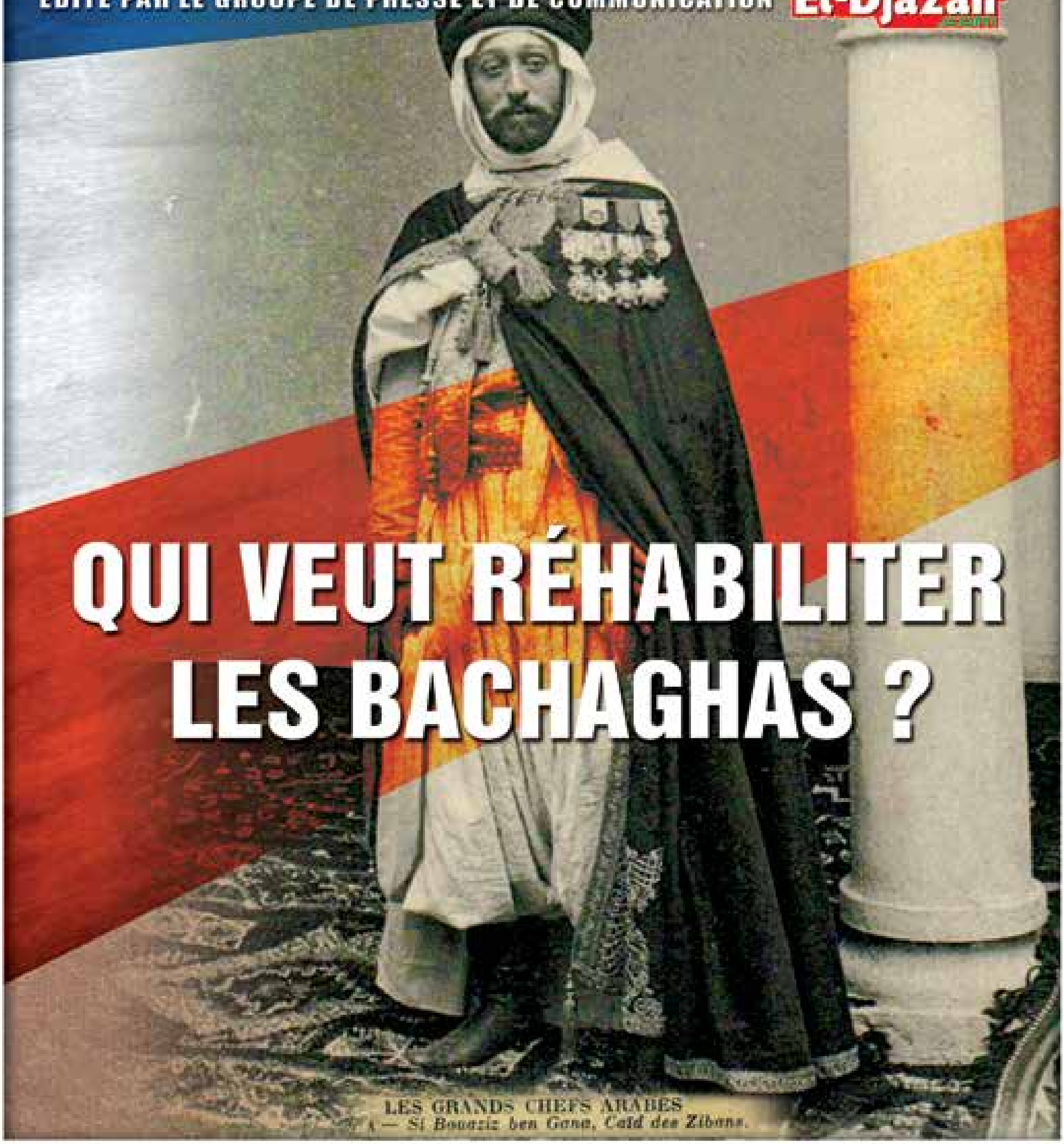
Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°55 - Avril / Mai 2017 Prix : 200 DA

ÉDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

QUI VEUT RÉHABILITER LES BACHAGHAS ?



LES GRANDS CHEFS ARABES
1. — Si Boouziz ben Gana, Caïd des Zibans.

POUR UNE VIVE MÉMOIRE

AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Supplément
N°55 Avril-Mai 2017

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrices
Meriem KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

Rédaction
Adel FATHI
Dr Boudjemaâ HAICHOUR
Leila BOUKLI
Hassina AMROUNI
Mostapha MEZHERI

Direction Artistique
Halim BOUZID
Salim KASMI

Impression
SARL imprimerie Ed Diwan

Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (23) 304 652
Fax : + 213 (21) 360 899
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
Mémoria

El-Djazair.com
GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz

DES BACHAGHAS ALLIÉS DE LA FRANCE

BACHAGHA BENGANA BOUAZIZ

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

P.7 Histoire
QUI VEUT RÉHABILITER LES BACHAGHAS ?

P.13 Histoire
L'histoire du Bachagha Bengana par le texte
L'IMAGE IDYLLIQUE D'UN PSEUDO RÉFORMISTE

P.15 Histoire
Les 900 oreilles coupées par le Bachagha Bengana
MYTHE OU RÉALITÉ ?

P.19 Histoire
Chebbah El-Mekki
L'HOMME QUI DÉFIA LE BACHAGHA BENGANA

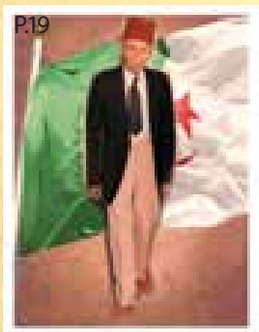
GUERRE DE LIBÉRATION

P.23 Histoire
Attaque de l'Ecole des officiers de Cherchell
MOHAMED CHERIF OULD EL HOCINE RACONTE

P.27 Histoire
« SI ZOUBIR N'EST PAS MORT ! »

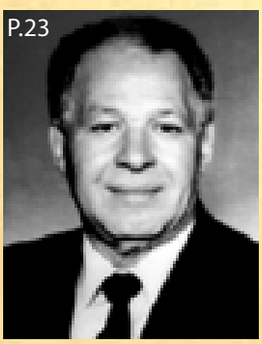
P.33 Portrait
Marvine Howe
UNE JOURNALISTE AMÉRICAINE AU CŒUR DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

P.37 Histoire
Guerre de libération nationale
IMAGES DU FRONT EN LUTTE



CHEBBAH EL-MEKKI

FERIEL FURON



CHERIF OULD EL HOCINE

ISSA BENZEKRI

MARVINE ROWE

ELIETTE LOUP

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie
Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
El-Djazair.com
Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

SOMMAIRE

COMPAGNIE DE ZONE 1, WILAYA 3 (AZROU IFLEN)

CHOUHADA DE L'EMBUSCADE DE DELAGUA

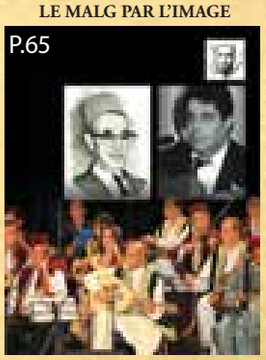
P.41 Hommage
Portrait de la moudjahida Eliette Loup
UNE ALGÉRIENNE AU CŒUR DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

P.45 Histoire
Ath-Warthirane
BATAILLE DANS L'AZROU IFLEN À BENI OURTILANE

P.53 Hommage
Décès de la moudjahida Izza Bouzekri
HOMMAGE À UNE GRANDE DAME

P.65 Histoire
« El Meknassia » dans le genre Malouf
« EL MEKNASSIA » CE MELHOUN DANS LA CITÉ NUMIDIÈNNE »

LE MALG PAR L'IMAGE



« EL MEKNASSIA »
CE MELHOUN DANS LA CITÉ
NUMIDIÈNNE

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.85 SIG, LE JOYEAU DE LA MEKERRA

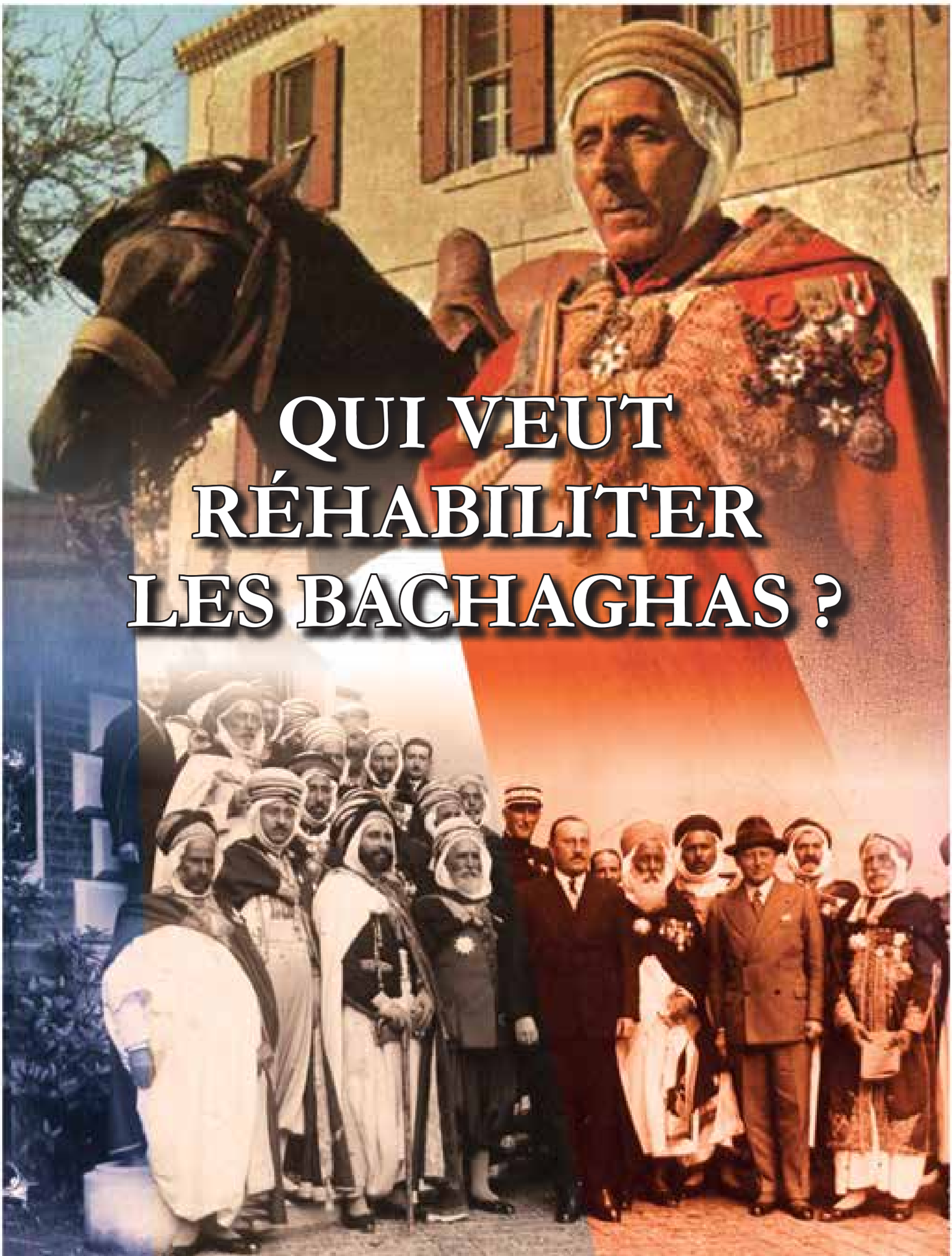
Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

Mémoria, au cœur de l'histoire de l'Algérie

www.memoria.dz



QUI VEUT RÉHABILITER LES BACHAGHAS ?

Par Adel Fathi

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

La polémique suscitée il y a quelques mois par la présentation en Algérie d'un livre cherchant à réhabiliter et à glorifier un des collaborateurs les plus zélés du colonialisme, en l'occurrence le bachagha Bengana, (*) relance le débat sur la place qu'occupe cette catégorie de relais traditionnel de l'administration française durant l'occupation, au moment où la classe politique, des deux rives, s'emparait de cette question litigieuse qui envenime toujours les relations entre l'Algérie et la France. Etait-ce un coup d'essai pour sonder la disposition des Algériens à faire table rase sur cet épisode crucial où ces notables recrutés par l'administration coloniale pour embrigader la population et l'empêcher de rallier la lutte armée, ont eu une part active dans les destructions, les massacres qui ont endeuillé les Algériens ?

Ce qui est sûr c'est que l'opinion publique algérienne a vigoureusement réagi à cette tentative de « normalisation » qui ne dit pas son nom. C'est dire que le mal commis par un certain nombre de caïds et de bachaghas, à leur tête le bachagha Bengana, promu prince par ces bienfaiteurs, est encore vive dans la mémoire collective. Mais faut-il pour autant condamner systématiquement tous les bachaghas installés par l'armée coloniale ? Car l'Histoire retient que des notables ayant acquis ce titre se sont, au contraire, rebellés et ont combattu l'armée d'occupation. L'exemple le plus illustratif de cette catégorie est sans doute le bachagha El-Mokrani, dont la révolte, celle de 1871, est considérée comme l'une des plus importantes de l'histoire de la résistance du peuple algérien contre la colonisation française.

Cela dit, l'exemple d'El-Mokrani n'a pas empêché les stratèges de l'armée coloniale de multiplier le nombre de caids et de bachaghas, système inspiré du vieux modèle des *« bureaux arabes »* mis en place au début du XXe en Algérie, parallèlement à l'adoption du code de l'indigénat, qui consacrait le statut inférieur des musulmans. Le besoin de contrôler la population se fera sentir plus sérieusement au déclenchement de l'insurrection du 1er novembre 1954. Avec la création des SAS (Sections administratives spécialisées) dans les campagnes, et

Cheikh El Mokrani

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

le lancement d'une campagne de recrutement de nouveaux supplétifs (harkis, goumiers et membre des unités mobiles de sécurité…), l'armée d'occupation fera appel à ces féodaux fidèles à la France, qui eux-mêmes sentaient leurs privilèges menacées par la révolution naissante. Ceux-là feront alors montre d'un excès de zèle qui a fini par se retourner contre eux, puisqu'ils seront rapidement pris dans le collimateur des combattants de l'ALN.

Certains bachaghas se sont distingués par un activisme politique et discursif forcené contre la révolution, à l'image du bachagha Boualem, de sinistre mémoire. Celui-ci continuait, même après l'indépendance, à chanter les gloires du colonialisme et ses *« bienfaits »* et à vouer son peuple aux gémonies.

L'action la plus répréhensible et, partant la plus dangereuse, qui a été menée par les bachaghas durant la guerre de Libération consiste dans leur contribution active à la constitution des contre-maquis pour essayer de juguler le déferlement de l'ALN, dès sa naissance. On cite parmi ces contre-maquis, celui du célèbre *« général »* Bellounis, qui était le bras armé des bachaghas.

Ils font jonction avec les groupes messalistes dans plusieurs régions du pays, notamment dans le Sud, et s'impliquent activement dans le travail de sape entrepris par le MNA pour tenter de détourner la population du projet de la guerre d'indépendance.

Création des SAS par l'armée française

Bachagha Boualem

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

Il faut dire que pendant les premières années de l'insurrection, leur présence et leur dévouement ont été efficaces, puisque des milliers de jeunes Algériens ont pu être enrôlés dans les différents corps de supplétifs, au service de l'occupation. Leur mérite a été salué par les plus hautes autorités politiques, qui les gavaient de médailles et d'insignes d'honneur qui les incitaient à redoubler d'efforts.

Fin manipulateurs, ils ont su exploiter, avec l'appui direct des officiers des SAS, les exactions commises par certains groupes de l'ALN *(« la nuit rouge de la Soummam », affaire Mellouza-Beni Ilmane…)*, pour creuser le fossé entre les populations lésées et le FLN/ALN. En même temps, leur tâche était de vendre l'illusion d'une Algérie française, « égalitaire », « fraternelles » et « épanouie », à travers des discours et des meetings, et en investissant fortement la mosquée où ils ont autorité et où sont promus le fatalisme et l'immoralité, voire le caractère illicite de toute rébellion contre l'autorité. Dans certains cas, ils ont tenté de reprendre le contrôle des zaouïas au FLN, en y plaçant leurs propres mokaddems.

Leur fin se confond avec celle des harkis qui ont quitté le pays à l'indépendance. Au lieu de chercher à se repentir pour tout ce qu'ils ont commis contre leur propre pays, ils se sont obstinés à semer la haine de l'Algérie. Certains de leurs descendants, comme c'est le cas de cette Feriel Furon qui se présente comme l'arrière-petite-fille du bachagha Bengana, réclament leur réhabilitation, en refusant le moindre mea culpa.

Bellounis

Feriel Furon, l'arrière petite fille du Bachagha Bengana

Adel Fathi

( ) Si Bouaziz Bengana, le dernier roi des Zibans, de Feriel Furon. Editions Riveneuve, Paris, 2017.*

L'histoire du Bachagha Bengana par le texte

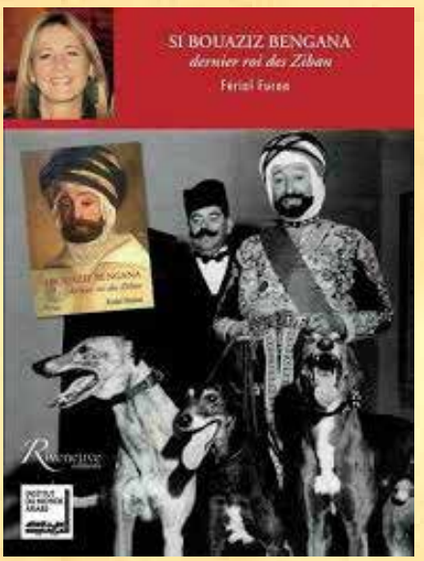
L'IMAGE IDYLLIQUE D'UN PSEUDO RÉFORMISTE

Par Adel Fathi

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

L'auteure du livre qui a été à l'origine de la polémique autour du bachagha Bengana, Feriel Furon, pompeusement titré : Si Bouaziz Bengana, dernier roi des Ziban, s'est évertuée à montrer une image idyllique, quasi mythique d'un personnage condamné par l'Histoire, pour avoir cautionné les pires entreprises coloniales contre l'aspiration du peuple algérien à l'indépendance.



D'entrée, l'auteure qui se présente comme l'arrière-petite fils du bachagha, explique sa démarche, en s'interrogeant : *«Pourquoi vouloir écrire cette saga familiale ? Pourquoi révéler les circonstances de la mort de mon arrière-grand-père, ce qui a été depuis soixante-dix ans un secret de famille ? Pourquoi moi qui ne porte même pas son nom ? »* Pour elle, il s'agit de transmettre une mémoire pour *« aller de l'avant »* et *« pour enfin tourner la page »*. Mais quelle page ? Sa réponse toute prête : *« Tourner une page de haine, d'ignorance et d'incompréhension. Comme si mon arrière-grand-père, martèle-t-elle, attendait que je le fasse pour enfin reposer en paix. »*

Elle estime que, aujourd'hui, le temps a passé et que beaucoup de passions se sont apaisées. *« Une nouvelle génération vit dans un monde radicalement différent de celui qui l'a précédé. Mais on n'est jamais totalement hors sol de ses propres racines, c'est vrai pour moi, mais c'est vrai pour chacun d'entre nous. C'est pour cela que j'ai choisi de raconter l'histoire de la famille Bengana. »* Veut-elle signifier que l'esprit d'ouverture et de dialogue exige que son aïeul soit réhabilité, sans même formuler le moindre mea culpa, sans se repentir ?

Pour Feriel Furon, l'histoire du bachagha Bengana *« fait partie intégrante de l'Histoire de l'Algérie et à bien des égards de l'Histoire de la France aussi »*. Or, c'est bien le cas de tous les bachaghas, caïds et autres collaborateurs qu'a connus l'Algérie durant l'époque coloniale. Cependant, leur parcours et leur action doivent être connus et étudiés dans un contexte précis, qui est essentiellement celui de la colonisation et de l'évolution de la lutte algérienne pour le recouvrement de sa souveraineté.

Jouant les victimes, l'auteure de l'ouvrage parle d'une *« vérité qu'on a voulu effacer des deux côtés de la Méditerranée pour des raisons différentes mais convergentes »*.

Enumérant les *« grandes œuvres »* et les *« positions honorables »* de son ancêtre, Feriel Furon revient sur

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

l'épisode ô combien douloureux du 8 mai 1945. Elle nous raconte que le bachagha Bengana, intronisé *« roi des Ziban »* et reconnu comme *« cheikh el-Arab »*, plus haut titre donné par les Français à ses valets, a été éprouvé et choqué par la brutalité avec laquelle ont été traités les manifestants algériens par les forces coloniales. Elle écrit, à ce sujet : *« Très en colère et attristé par ces massacres dont son peuple venait de payer un lourd tribut, il se demande quel sera son avenir et le rôle politique qu'il pourra jouer dans ce moment de révolte. Il pense à sa mission au sein du mouvement qu'il a fondé et qu'il préside depuis 1938, «El Miad El Khaïri», (Une Société pour le Bien). Cette association de bienfaisance rassemble l'élite musulmane de la province de Constantine. »*

Si tel était le cas, on se demande pourquoi ce haut dignitaire philanthrope n'a pas porté la colère des Algériens dans les concerts parisiens où il était régulièrement convié ? En 1939, il avait été même été reçu, en grand pompe, par le président de la République Albert Lebrun avec toute une délégation de *« personnalités musulmanes »* : le cadi Bensaci (grand croix de la Légion d'Honneur), le bachagha Smati (membre du Conseil supérieur de l'Algérie, Grand officier de la Légion d'Honneur), le cadi Daoudji (Grand officier de la Légion d'Honneur), Allaoua Benaly Cherif (délégué financier, commandeur de la Légion d'Honneur, de la Soummam), Abdelmadjid Ourabah (délégué financier, d'Amizour), Sidi Boudemine (membre de la Chambre d'agriculture de Constantine, commandeur de la Légion d'Honneur), le bachagha Benabid (commandeur de la Légion d'Honneur), le bachagha Benchenouf (commandeur de la Légion d'Honneur), Salah Arzour (attaché à la Direction générale des Affaires Indigènes), pour ne citer que les plus connus.

Caïds et bachaghas

Bachagha Bengana et d'autres caïd

L'auteure trouve l'échappatoire dans les longues lettres adressée par le bachagha Bengana aux plus hautes autorités françaises, réclamant plus de moyens d'instruction aux Algériens, mais dans le cadre de la culture française. On lit dans une de ses missives : *« Un principe fondamental doit dominer la matière. L'instruction devra être gratuite et obligatoire pour tous les enfants des deux sexes. (…) L'Administration devra envisager un programme vaste et hardi de constructions scolaires. Le rythme actuel des constructions ne correspond même pas à l'effectif de la population scolaire pendant une année. Ainsi, le retard non seulement ne se*

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

Ferhat Abbas

Amar Ouzegane

rattrapera jamais mais il s'aggravera… »

Autre aspect magnifié par l'auteure : la démarche prétendument réformiste du bachagha. *« Ses recommandations, enchaine-t-elle, étaient celles d'un visionnaire qui œuvrait pour une société plus juste et résolument tournée vers le progrès. Cependant, il avait conscience de la défiance que les chefs arabes – dont il était l'un des plus influents – suscitaient auprès des leaders séparatistes. Les cent seigneurs d'Algérie étaient caricaturés et considérés comme des « supplétifs » de l'administration française, des « béni-oui-oui ». Mais leur rapport avec les autorités coloniales était bien plus complexe que cela. Il avait profité de la présence, lors de cette commission, de Ferhat Abbas, leader du Manifeste du peuple algérien et d'Omar Ouzegane – représentant communiste – pour dissiper auprès d'eux quelques malentendus ».*

Elle cite un échange entre Bengana et Ferhat Abbas, lors d'une séance tenue le 3 janvier 1944. Le fondateur de l'UDMA était venu présenter son Manifeste aux membres de la commission.

« Cheikh El Arab Bouaziz Bengana : M. Ferhat Abbas a cité, tout à l'heure, comme représentants du peuple les membres du PPA et les communistes. Croyez-vous que nous, chefs indigènes, ne soyons pas les représentants du peuple ? Vous êtes le représentant d'une partie de la population, mais nous estimons que nous sommes, nous aussi, ses représentants légitimes.

Je vous assure, Monsieur Ferhat Abbas, que lorsque le Gouverneur général nous a désignés pour siéger au sein de la commission d'études économiques et sociales musulmanes, nous avons parlé en toute liberté. Nous avons même déposé un projet de réformes. En avez-vous eu connaissance ? Nous avons seulement regretté que vous ne fussiez pas parmi nous. (…) ».

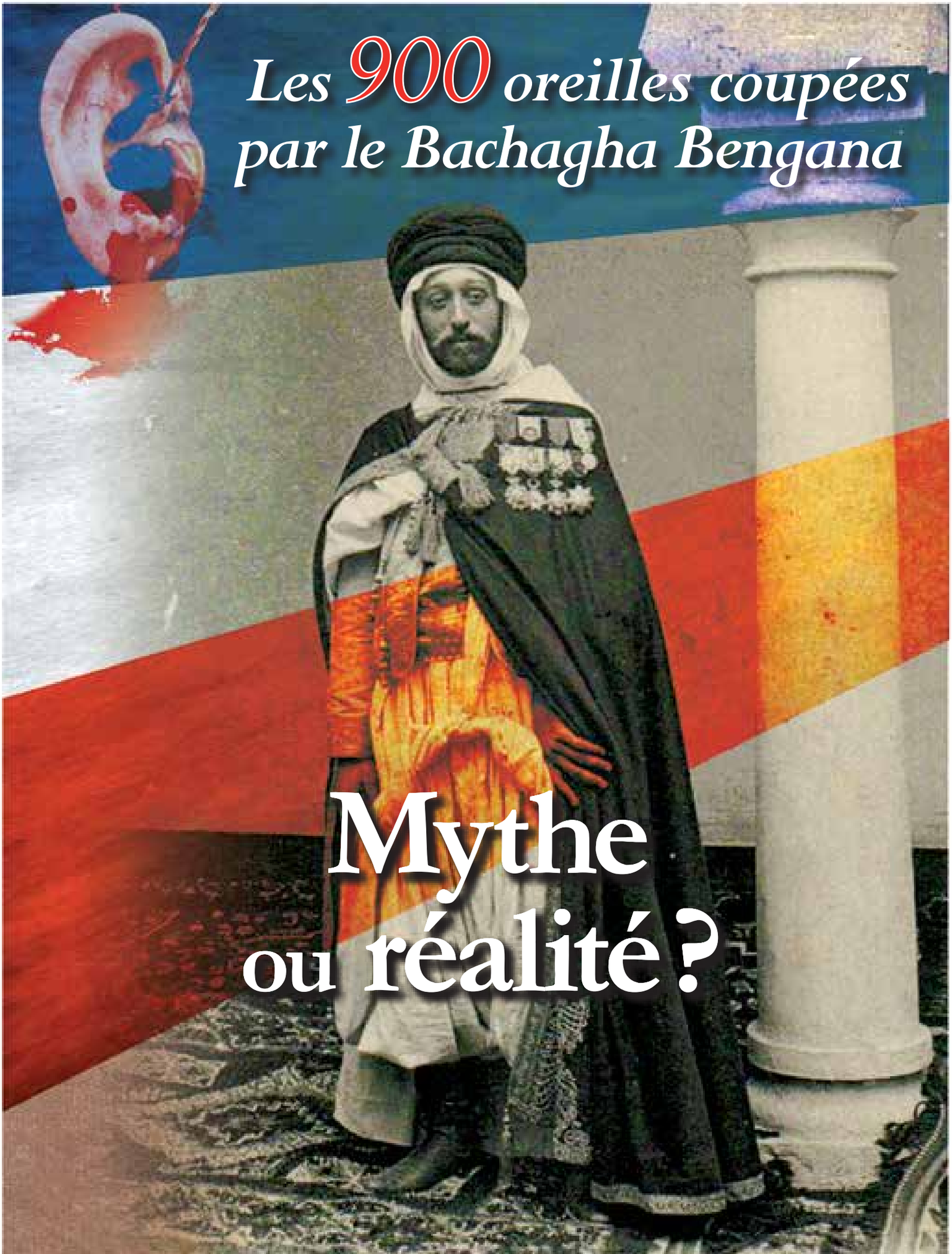
La réponse de Ferhat Abbas fut cinglante : *« Vous êtes à la fois fonctionnaires de la République et représentants de ce que j'appelle, moi, la forme sociale d'autrefois, c'est-à-dire des grandes familles qui ont administré, dans le temps, les populations de ce pays. J'avoue que dans certaines régions – la vôtre notamment – les populations sont très fidèles à ces grandes familles. Par votre position à cheval sur l'Administration puisque vous êtes un fonctionnaire de la République, et l'influence que vous exercez sur la population musulmane, vous êtes qualifié pour représenter cette population, c'est entendu, mais je persiste à penser qu'il n'y avait pas lieu de désigner 8 bachaghas pour faire partie d'une commission où il n'y avait ni communiste ni membre du PPA. L'équilibre était rompu. Mais je n'ai jamais dit qu'un chef indigène ne pouvait représenter l'opinion publique musulmane. »*

Adel Fathi

Bachagha Bengana Bouaziz et sa troupe

Les 900 oreilles coupées par le Bachagha Bengana

Mythe ou réalité ?



Par Adel Fathi

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

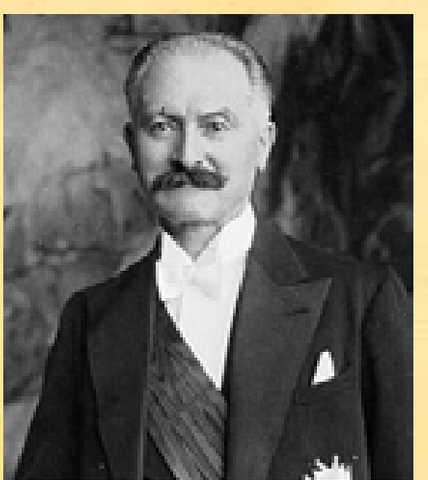
L'image qui reste associée à l'histoire du bachagha Bouaziz Bengana, dit « dernier roi des Ziban » et fait « Cheikh el-Arab » du beylik de Constantine par les Français, est celle du coupeur d'oreilles des résistants algériens. L'image d'un homme sadique qui innove dans «l'art» de la mutilation des «rebelles» qui osent défier l'autorité coloniale ou ses bienfaiteurs et qui surpasse en la matière les pires tortionnaires qu'a enfantés le colonialisme.

Stèle commémorative de la bataille de Zaâtcha

Illustration de Cheikh Bouziane, le chef de la révolte des Zaâtchas 1849

Les historiens rapportent que ce valet zélé de la France coloniale tendait des embuscades aux résistants, notamment ceux de la révolte de Zaatchas à Biskra (1849), avec sa troupe de supplétifs, et leur coupait les oreilles, pour les ramener dans des sacs qu'il remettait ensuite aux responsables français, qui le récompensait en retour. Ainsi, en plus des dividendes directs qu'il en tirait, lui et ses hommes, il a été plusieurs fois décoré (officier de la Légion d'honneur, grand croix de la Légion d'honneur …) et reçu par les plus hautes autorités, à leur tête le président de la République française Albert Lebrun (1932-1940). On remarque donc bien que les dates sont si éloignées qu'on a en droit de penser que la presse algérienne qui s'est emparée de la polémique suscité par la présentation d'une biographie controversée s'est trompée de personnage. Il pourrait bien s'agir du père de Bouaziz Bengana, qui s'appelle M'hammed Bengana

On raconte aussi que, dans cet élan de zèle indépassable, le bachagha envoya au général Négrier le sceau, les oreilles et la barbe du chef résistant Ferhat Bensaïd, qu'il a réussi à attraper dans un guet-apens à Ouled-Djellal. Son plus grand *« haut fait d'arme »*, c'est lorsque, au terme d'une répression terrible menée contre des insurgés,



Albert Le Brun (1932-1940)

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

Bachagha Bengana Bouaziz portant la barbe

Bouaziz Bengana aurait, selon des témoignages repris par des historiens, remis au général Sillègue, comme *« pièces justificatives »*, deux bannières algériennes et des sacs contenant 900 oreilles coupées aux cadavres. Il reste à vérifier la véracité du chiffre. Ceux parmi les colonialistes qui l'avaient avancé auraient sans doute voulu magnifier le dévouement de leur serviteur, car il est peu probable qu'il ait pu abattre, seul avec sa troupe de goumiers, un nombre aussi important de résistants dans une même bataille. On est presque dans le surréalisme qui avait pignon sur rue dans le domaine littéraires et artistiques. C'était aussi l'époque de la mise en place du Code de l'indigénat de sinistre mémoire qui autorisait les colons à agir dans l'impunité totale contre les Algériens. Il n'en demeure pas moins que Bouziz Bengana s'est bien adonné à cette pratique aussi sanguinaire qu'avilissante de couper l'oreille à tout insurgé qu'il réussit à abattre, sans le moindre remords. Les autorités coloniales de Constantine qui n'en demandaient pas tant de la part des Bengana, organisèrent une grande cérémonie militaire pour lui rendre hommage, et au cours de laquelle il reçut *« la croix d'officier »* et une gratification de 45 000 francs.

Parmi les nombreuses victimes de Bangana *(certainement M'hammed, le père de Bouaziz, dernier « cheikh el-Arab » des Ziban)* figurent les héros de Zaatchas, à l'image de son chef Si Bouziane et de son lieutenant Si Moussa Al-Darkaoui, dont les têtes sont toujours exposées dans le Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Alors qu'on sait que l'Algérie a officiellement introduit une demande de rapatriement des restes, dont des crânes et des oreilles momifiés de résistants de la glorieuse révolte de Zaatchas. Une demande que Paris refuse toujours de satisfaire, craignant sans doute d'ouvrir la boîte de Pandore qui risque de révéler des atrocités jamais imaginées sur la présence coloniale française en Algérie durant 132 ans d'occupation.

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

Les crânes des combattants algériens, conservés par le Musée de l'homme à Paris

M'hamed Bengana, père de Bouaziz

La biographe du bachgha Bengana, Feriel Furon, qui se présente comme son arrière-petite-fille, occulte royalement cet aspect funeste du parcours de son aïeul – ou de ses aïeux, cela importe peu. Aucun mot sur les sanglantes répressions qu'ils conduisirent contre les insurgés, pour le compte des Français. Pour elle, au contraire, *« le dernier roi des Ziban »* a tout fait pour épargner aux populations de tout le Sud-Constantinois, dont il était l'indétrônable *« cheikh al-Arab »* les représailles menées ou envisagées par l'armée coloniale. Ainsi, aurait-il, selon l'auteure, usé de son sens diplomatique et de son autorité temporelle et religieuse auprès des autorités pour orienter leurs efforts vers plus d'intégration et d'assimilations des populations locales, à travers notamment la généralisation de l'enseignement et un statut civique qui pût permettre aux Algériens d'accéder à une pleine citoyenneté. Or, cette version des faits a été démontée par les témoignages recueillis par les historiens durant la première moitié du XXe. Il s'est avéré que tout cet activisme politique et diplomatique était l'écran de fumée qui voilait une entreprise réfléchie au profit de l'occupation.

Adel Fathi

Chebbah El-Mekki

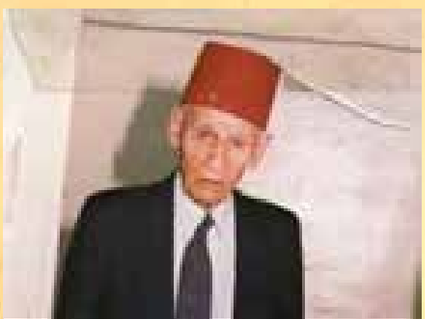
L'HOMME QUI DÉFIA LE BACHAGHA BENGANA

Par Adel Fathi

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

A l'image de la relation de conflit qui les opposait aux autorités coloniales, les nationalistes algériens croisaient doublement le fer avec les bachaghas et autres collaborateurs qui n'hésitaient pas à les dénoncer à l'ennemi ou à les lyncher, comme ce fut le cas avec Chebbah El-Mekki, militant de la première heure, homme de culture bilingue et figure emblématique du mouvement syndicaliste et communiste algérien.



Chebbah El-Mekki

Originaire de la même région que Bouaziz Bengana, Biskra, Chebbah El-Mekki s'est très tôt confronté à la tyrannie du Bachagha dit *« Cheik el-Arab »* qui avait carte blanche pour opprimer et réduire la résistance du peuple.

Selon les historiens, Chebbah El-Mekki défiait publiquement le bachagha Bengana qu'il surnommait *« le Pharaon arabe »* (Feraoun el-arab, en opposition au titre de Cheikh el-Arab qui lui a été attribué par les Français pour légitimer, aux yeux des tribus dites arabes établies à Biskra, son autorité temporelle et religieuse sur la population). Ce qui a fait de lui une cible privilégiée et l'exposait à la peine capitale, selon la législation de l'époque.

Cette cabale finira par l'arrestation, en 1936, de Chebbah El-Mekki sur dénonciation de Bengana qui jura de venger son honneur *« bafoué »*. Son arrestation souleva une vague d'indignation et de dénonciation aussi bien en Algérie qu'en France. Le bachagha Bouaziz Bengana l'accusa alors de s'adonner à la politique *« subversive »*, ordonna de fermer son café et le fit condamner à trente jours de prison. Le Secours populaire français, tenu alors par les communistes, a même diffusé un timbre de solidarité qui représentait Chebbah enchaîné et traîné derrière un cheval de Biskra à Ouled Djellal *(dans les environs de Touggourt)*, sur une distance de 100 km, où il sera interné. Selon plusieurs versions, Bouaziz Bengana lui tient rigueur pour ses pièces de théâtre, où il dénonce l'injustice pratiquée par les valets du colonialisme, et aussi pour ses discours où il accusait ouvertement le bachagha de Biskra de détourner systématiquement les récoltes de blé, tout en plaidant la cause des populations appauvries par l'expropriation, l'abus d'autorité et l'asservissement.

Chebbah El-Mekki

A sa libération, il écrivit au gouverneur général de l'Algérie, Le Beau, pour l'informer et demander une Commission d'enquête. En vain. Chebbah Mekki fut alors obligé de se réfugier à Alger.

Dans ses Mémoires, Chebbah El-Mekki décrit la peine qu'il vécut : *« C'est au cours de l'année 1936 que j'ai été traîné poings liés attachés à une corde tirée par une jument sur un parcours de 130 kilomètres entre Biskra et Ouled-Djellal. Mon arrestation a eu lieu « un certain jour de 193 » après une réunion de l'association des oulémas qui s'était déroulée à Biskra pour fêter la libération*

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

Histoire

La libération de Cheikh El-Okbi et de Abbas Turqui de la prison en 1936

Bengana Bouaziz

de Cheikh El-Okbi et de Abbas Turqui qui avaient été accusés à tort de l'assassinat du muphti Kahoul. A la suite de cette réunion, je fus arrêté par le représentant du bachaga Bengana qui m'avait accusé "d'avoir tenu des propos hostiles à ce dernier et à la France". Le représentant de Bengana m'a informé que je serai conduit à la prison d'Ouled-Djellal où je serai mis aux arrêts durant un mois. J'ai rejeté ces accusations mensongères et j'ai refusé de me laisser mener à la prison d'Ouled-Djellal sans qu'il y ait un jugement en bonne et due forme. C'est donc par la force et en usant de moyens violents que les serviteurs zélés du féodalisme et du colonialisme ont pu me mener à Ouled-Djellal.»

Pour rappel, Chebbah El-Mekki est né en 1894 dans la commune de Sidi-Okba, wilaya de Biskra. Il a appris l'alphabet et le Coran dans cette même ville. En 1924, il part en France, où il adhère à l'Etoile nord-africaine (ENA). En 1929, il retourne à Sidi-Okba où il ouvre un café maure et créé le premier «théâtre indigène», dont le secrétaire général était l'écrivain algérien Ahmed Reda-Houhou. Dans son combat anticolonialiste, Chebbah El-Mekki était membre à la fois des oulémas et du Parti communiste algérien (PCA). Défendant l'idée que le communisme et l'islam pourraient

LES BACHAGHAS D'ALGÉRIE

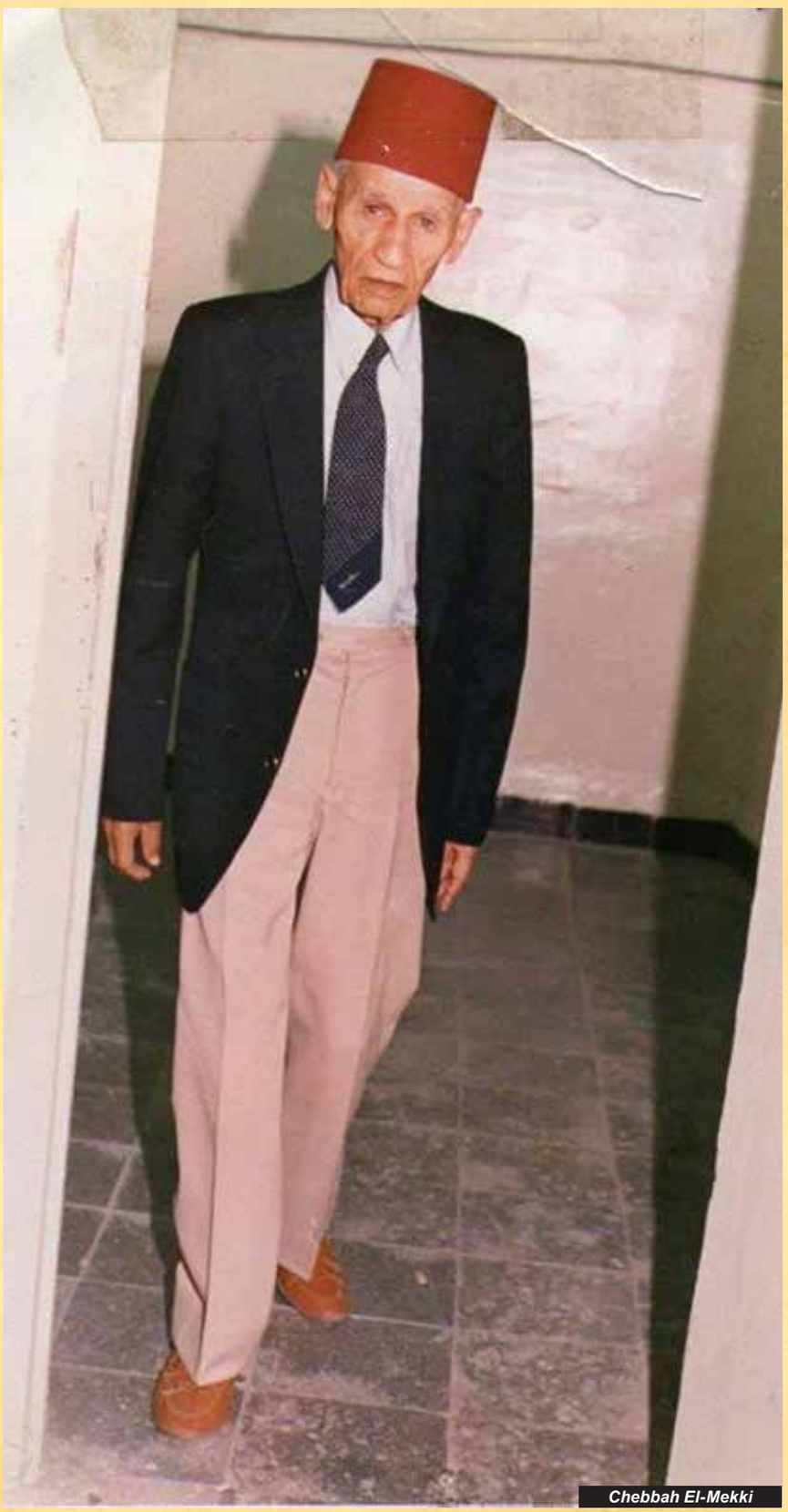
Histoire

Bengana Bouaziz

cohabiter dans la même pensée, Chebbah El-Mekki était un fervent anticolonialiste et un militant coriace, ce qui lui vaut plusieurs peines d'emprisonnements dont la plus célèbre en compagnie d'autres militants communistes, livrés par le potentat de Biskra, le bachagha Bengana, dont ce n'est pas la première victime.

Chebbah El-Mekki poursuivit son action militante après l'indépendance au sein du PCA puis du PAGS. Chebbah El-Mekki est décédé dans l'anonymat en 1991. Il est enterré dans sa région natale, à Sidi-Okba.

Adel Fathi



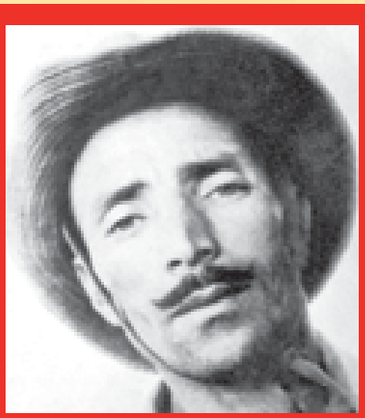
Chebbah El-Mekki

Mohamed Chérif Ould El Hocine

Attaque de l'Ecole des officiers de Cherchell

MOHAMED CHERIF OULD EL HOCINE RACONTE

Par Hassina Amrouni



Le 20 août 1957, l'Ecole des officiers de Cherchell est attaquée par les hommes de la katiba El Hamdania. Une opération militaire qui intervient deux ans après l'offensive générale contre les intérêts français, lancée le 20 août 1955 dans le Nord-Constantinois par Youcef Zighout et un an après la tenue, le 20 août 1956, du congrès de la Soummam.

L'Armée de libération nationale (ALN) choisit cette date hautement symbolique pour lancer une attaque générale contre les intérêts coloniaux dans les quatre coins d'Algérie. Les lieux de casernement militaires français ainsi que toutes les voies de communications (ponts et routes), poteaux électriques, postes téléphoniques et les fermes appartenant aux colons sont choisis pour cible par l'ALN.

L'école des officiers de Cherchell dans la mire de l'ALN

L'un des objectifs visés par cette attaque générale était l'Ecole des officiers de Cherchell. Un choix qui n'était pas du tout fortuit puisque cette école formait des officiers et sous-officiers qui venaient grossir et renforcer les rangs de l'armée française. Cette attaque devait donc marquer les esprits et porter un coup dur à la France. Préparée et commise par les compagnons de la katiba El Hamdania, l'opération a été relatée par l'un de ses membres, l'ancien officier de l'ALN, Mohamed Cherif Ould El Hocine, à travers les colonnes de la presse nationale, convoquant ainsi un épisode glorieux de l'Histoire de la Révolution algérienne. Activant dans la zone II de la Région III (Wilaya IV), la katiba El Hamdania, conduite par Si Moussa Kellouaz El Bourachdi, a mis en place neuf groupes distincts qui avaient pour mission d'attaquer les villes de Cherchell, Sidi Ghiles (Novi), Hadjret Enous (Fontaine-du-Génie), Gouraya, Beni Haoua (Francis-Garnier), Damous (Dupleix), Menacer (Marceau), Sidi Amar (Zurich) et le poste militaire de la région de Larhat. *« Nous nous trouvions dans les monts du Zaccar, lorsque Si Moussa Kellouaz El Bourachdi, le chef de la katiba, avait longuement entrepris de nous expliquer le but précis et l'extrême importance politique de la mission militaire que nous étions chargés d'accomplir. Nous allions devoir commémorer dans une ambiance de feu, de fer et de sang, ces deux grandes dates de la révolution armée qu'étaient pour le peuple algérien le 20 Août 1955 et le 20 Août 1956 ».*

Le chef de la katiba précisera à ses hommes que tous les groupes devaient passer à l'action à 20 h et se retrouver le lendemain, entre 4h et 5h, dans les monts du Zaccar pour un rassemblement général des effectifs de la compagnie.

Le 19 août 1957, veille de l'attaque

La veille de l'attaque, le groupe chargé d'attaquer l'Ecole des officiers de Cherchell et composé de onze moudjahidine dont Hamid Hakan, Saïdji, Mohamed Lahbouchi et son frère Ahmed (tous natifs de Cherchell), se met en marche. Pour éviter de se faire remarquer par les mouchards ou repérer par les soldats français, ils choisissent de se déplacer à la nuit tombée. La route est longue et il leur faudra plus de 5 heures pour arriver enfin à Cherchell, au petit matin. Sur place, l'agent de liaison de l'ALN les attend et a déjà préparé le terrain. *« Notre agent de liaison, Mohamed, l'aîné des frères Lahbouchi, nous avait conduits jusqu'à une cachette discrète - une grande et large buse en béton armé qui se trouvait sous un pont de la route -, et après nous y avoir installés, il partit se renseigner*

et nous apporter de quoi manger. À 7 heures du matin, nous avions commencé à entendre l'assourdissant vacarme provoqué par les moteurs des transports de troupes qui passaient sur le pont au-dessus de nous, quittant les casernes pour des opérations de ratissage dans la région. Plus rapprochés de nous encore, nous parvenait le bruit répété et cadencé de détonations d'armes à feu, que nous avons tout de suite identifié : les élèves officiers s'exerçaient au tir quotidien. Ces derniers étaient tellement proches de nous que nous pouvions entendre très nettement leurs voix et les cris qu'ils poussaient ». Entassés dans un abri de fortune, les moudjahidine craignaient de se faire prendre ou de se retrouver coincés. *« La précarité de notre cachette de fortune nous apparut alors dans toute sa dimension dramatique, ce qui nous remplit d'inquiétude et d'appréhension. Cependant, Dieu veillait sur nous. Vers midi, l'agent de liaison était de retour, les bras chargés de victuailles. Nous étions très contents à la vue des mets qu'il nous rapportait, car il y avait bien longtemps que nous n'avions eu à manger des sardines en sauce et du poisson. Nous pûmes donc nous en régaler, malgré l'incessant va-et-vient des camions militaires sur le pont. Le poisson était délicieux et cela suffisait à avoir raison de nos craintes ».* Sortir de cette cachette était une autre mission périlleuse et là encore, l'agent de liaison se charge de sécuriser le passage avec d'autres membres acquis à la cause nationale. *« Il faisait encore jour lorsque nous avons enfin pu quitter notre cachette, à 19 heures, avançant en file indienne, chaque combattant devant maintenir un écart de 10 à 15 mètres avec celui qui le précédait ».* Ould El Hocine et ses compagnons devaient traverser plusieurs villages avant d'arriver à l'école des officiers. Au douar de Sidi Yahia, les villageois leur manifestent leur sympathie. *« Les habitants nous virent traverser leur douar avec un mélange de stupeur, et d'admiration. Leurs salutations émues et leurs mots d'encouragement nous accompagnèrent agréablement durant ce bref et rapide parcours. « Allah yansarkoum ya el-moudjahidine » (Dieu vous accorde la victoire, ô vous les moudjahidine!) nous lançaient-ils, les yeux écarquillés d'admiration. Armé d'un lourd fusil Garant que je tenais des deux mains, je voyais ainsi des hommes, des femmes, des vieillards et des enfants qui accourraient vers nous et se mettaient à nous toucher et à palper nos vêtements, n'en croyant pas leurs yeux et désirant savoir si nous étions des êtres de chair*

et de sang ou des créatures de fer », se remémore encore Ould El Hocine et d'ajouter : *« Les gens s'étaient mis à nous donner des fruits frais, du pain, de l'eau, des friandises diverses, luttant d'émulation à qui se montrerait le plus généreux envers les combattants de la liberté(…). Combien j'ai pleuré ce jour-là ! Certes, je ne pourrai jamais oublier le sacrifice et le courage des habitants du douar Sidi Yahia et de celui où vivait la famille de mes deux frères de combat Lahbouchi ».*

A 19h40, les moudjahidine parviennent enfin aux abords de l'école. Vingt minutes les séparent de l'heure de l'attaque, ils restent ainsi embusqués, scrutant nerveusement le mouvement des aiguilles de leurs montres. *« Nous nous sommes mis à genoux l'un à côté de l'autre, les mains serrées sur nos fusils Garant ou Mas 56, les doigts prêts à appuyer sur la gâchette. Nous savions bien que tous nos autres groupes compagnons de la katiba El Hamdania se trouvaient à cet instant à peu près dans la même situation d'expectative que nous, prêts à ouvrir les hostilités à 20 heures piles. À 20 heures précises, pas une minute de plus ni de moins, nous avons commencé à tirer à la même seconde et comme un seul homme sur les soldats de l'école ».* Des coups de feu nourris s'abattent pendant plus d'un quart d'heure sur les soldats de l'école, pris par surprise. *« C'était la panique dans la caserne ; on entendait les cris de douleur des soldats surpris par notre attaque, les sirènes hurlaient ».* Les hommes de la katiba El Hamdania se replient très vite, repassant par les mêmes douars. Salués et applaudis par les villageois, eux, continuaient pourtant de courir car ils savaient que les militaires français aller ratisser toute la région. *« Toutes les casernes étaient en alerte, car l'ennemi semblait croire que nous allions faire l'assaut sur toutes ses positions, alors que nous étions déjà très loin, marchant et courant sans arrêt pour pouvoir atteindre à l'heure prévue notre point de rendez-vous dans les monts du Zaccar ».*

Opération réussie

Le 21 août au matin, à l'heure du rassemblement, tous les membres de la katiba étaient au rendez-vous et, Dieu merci, il ne manquait personne à l'appel. *« Exténués et les membres fourbus par l'effort fourni, nous ne tenions plus sur nos pieds et ainsi étions-nous contraints de rendre compte de l'action exécutée agenouillés sur le sol pierreux du djebel... ».*

Au lendemain de cette attaque spectaculaire, les soldats français étaient restés dans l'expectative. Aucun véhicule militaire ne s'était aventuré en dehors des casernes par peur d'être à nouveau pris pour cible par les moudjahidine.

Mais dès le 22 août 1957, l'aviation, accompagnée d'un grand mouvement de camions et de chars, se déploient dans toute la région. *« Tous les pauvres habitants des douars où nous étions passés - hommes, femmes et enfants, sans distinction aucune - furent atrocement torturés, parce qu'ils s'étaient refusés à fournir le moindre renseignement valable sur les auteurs des attaques, prétendant n'avoir rien vu, rien entendu, même si, question de simple logique, l'ennemi savait pertinemment que nous étions forcément passés par ces douars... Mais, en dépit des peines et des vexations de toutes sortes que les tortionnaires leur avaient fait subir, ces braves et héroïques compatriotes n'ont desserré les dents que pour répéter une seule phrase qui mettait l'ennemi hors de lui et le rendait encore plus féroce : « Nous n'avons rien vu ! ».*

La réaction des militaires français, dans toute son abjection, se fera immédiate. Ils n'hésitent pas, en effet, à incendier les maisons et à saccager les biens des pauvres villageois. *« Nous, les moudjahidine, nous souffrions cruellement devant le spectacle désolant de tous ces douars que nous voyions brûler à quelques kilomètres dans le lointain. Notre peuple a payé très cher le prix de la liberté et de l'indépendance »*, relate encore l'ancien moudjahid.

Hassina Amrouni

« SI ZOUBIR N'EST PAS MORT ! »

Par Hassina Amrouni

Le 28 janvier 1957, une grève générale de 8 jours est lancée par le FLN pour exercer une pression sur l'Assemblée générale des Nations Unies, réunie en session et l'amener à adopter un texte sur l'autodétermination algérienne.

Les parachutistes du général Massu cassent la grève. Les étudiants algériens rejoignent en masse le mouvement de protestation, beaucoup décident, suite à cet acte de contestation, de monter au maquis. Lorsque les paras de Massu investissent les quartiers de la capitale, multipliant les contrôles et les fouilles, ils sont plus de quatre cents à fuir les villes, pour échapper aux arrestations. Ils trouvent refuge au douar Sbaghnia, dans la wilaya de Blida, en attendant d'être envoyés en Tunisie et au Maroc. Mais là encore, leur nombre important finit par éveiller les soupçons des soldats français qui ne tardent pas à encercler la région.

Si Zoubir de Soumaâ, Souleiman Tayeb, de son vrai nom, demande alors aux étudiants sans armes de sortir des refuges et de se replier, en remontant l'oued. Pour faire diversion, il mitraille les hélicoptères pour les empêcher de se poser. En dépit de son courage, le combat est inégal. Si Zoubir est mortellement touché d'une balle, il meurt héroïquement en ce 22 février 1957 ainsi que vingt-sept étudiants dont une étudiante, sur lesquels les parachutistes s'étaient acharnés avec une rare férocité.

La nouvelle de la mort de Si Zoubir se répand comme une traînée de poudre dans les maquis. Ses amis le pleurent car ils viennent de perdre un frère de combat mais aussi un guide.

L'heure de la vengeance a sonné

Quelques semaines après sa disparition, plus précisément, le 21 mars, et alors que le commando se trouve du côté de Lodi-Damiette, non loin de la ville de Médéa, un agent de liaison vient les informer de la présence de soldats français au douar Mechmèche. Pour les compagnons de Si Zoubir, c'est le moment d'aller venger leur compagnon. Ils marchent environ six à sept heures pour arriver à Mechmèche.

« Nous devions faire très attention, car il faisait jour et les appareils ennemis survolaient sans arrêt la région. Il existait un

poste militaire, installé au lieu-dit Haouch El-Yassourette (la ferme des petites soeurs de Jésus), à partir duquel les soldats français pouvaient nous repérer avec leurs jumelles. Aussi, pour pouvoir traverser les espaces non boisés, nous devions nous résoudre à ramper sur de très longues distances, ce qui était un exercice très éprouvant », se souvent Mohamed Cherif Ould El Hocine.

Ils arrivent au village aux environs de 17h mais une fois sur place, ils apprennent que les soldats ennemis sont déjà repartis. *« Cette nouvelle nous a causé une grande déception, car nous estimions que le fait d'être arrivés en retard sur les lieux nous avait privé de l'occasion de déclencher une attaque vengeresse contre l'armée française. De plus, nous sentions que la population du douar ne nous faisait pas un accueil habituel des plus chaleureux, et nous avions parfaitement saisi la raison du comportement des habitants du douar. Les gens estimaient que nous aurions dû arriver plus tôt pour pouvoir affronter les parachutistes qui brûlaient leurs maisons et semaient la terreur et la désolation sur leur passage… Nous ne devions pas tenir rigueur à ces pauvres gens de l'accueil froid, distant et lourd qu'ils nous infligeaient, car nous comprenions leurs souffrances »*, se remémore encore Ould El Hocine.

Les moudjahidine se retirent dans un abri à quelques 300 mètres du douar pour se reposer et casser la croûte. Mais le lendemain très tôt, ils sont réveillés par les cris des villageois qui les alertent de l'approche de soldats français. Malgré la présence des moudjahidine à leurs côtés qui aurait dû les rassurer, les villageois prennent la fuite. Le chef du groupe, Si Moussa rassemble alors ses hommes et donne des instructions sur la tactique à suivre et les précautions à prendre. *« Nous devions scrupuleusement garder un intervalle de 100 mètres d'un groupe à l'autre, prendre la direction opposée à celle prise par les civils dans leur fuite… Le point de rendez-vous avait été fixé sur la crête de la montagne de Tamesguida. Si Moussa nous a dit : « Que le premier groupe qui repère l'ennemi l'attaque ! » Si Rezki, chef de groupe, demanda à Si Moussa : « Et si les soldats sont trop nombreux ? », « Même s'ils sont toute une division, il faudra les attaquer. Et maintenant, courage, mes frères ! Avancez et ayez foi en Dieu, et qu'Allah soit avec nous ! » nous dit Si Moussa »*, raconte le moudjahid Ould El Hocine.

« Si Zoubir n'est pas mort ! »

Bien qu'invisible à leurs yeux, les différents groupes de moudjahidine se lancent à la recherche de l'ennemi. Deux groupes avaient déjà ratissé tous les environs et n'avaient pas vu l'ombre d'un soldat français. Restait le troisième groupe. Si Moussa qui scrutait au loin avec sa paire de jumelle repéra enfin les groupes de paras français. Ils se trouvaient dans une clairière, circulant par groupes de 5 à 6 militaires. Ils étaient vêtus de gandouras pour tromper la population. C'est alors que Si Moussa donne l'ordre à ses hommes de passer à l'attaque. « Nous devions, en faisant très attention, descendre en toute vitesse pour pouvoir prendre l'ennemi en tir croisé. Le troisième groupe, commandé par Si Ahmed Khelassi, l'adjoint de Si Moussa, attaqua les paras au moment même où nous sortions de l'oued pour

Mohamed Cherif Ould El Hocine

prendre l'ennemi en sandwich ».

Alors qu'ils s'apprêtaient à en découdre avec les militaires français, les moudjahidine entendent à nouveaux des cris de villageois : *« Les soldats ! Les soldats ! » Surpris par ces appels, ils marquent un instant d'hésitation, croyant que l'ennemi se trouvait derrière eux. « Cette hésitation de notre part s'était révélée salutaire pour les paras, qui avaient commencé à prendre la fuite en emportant leurs blessés »*, avoue Mohamed Cherfid Ould El Hocine. Les soldats français se réfugient dans la koubba du wali Sidi El-Madani. *« L'embuscade n'ayant pas réussi, l'accrochage a tout de suite commencé. L'ennemi occupait une position de tir meilleure que la nôtre, et nous devions donc faire très attention à ne pas nous exposer lors de nos tirs »*, explique le moudjahid.

A ce moment là, le moudjahid Si Abdelkader Chamouni, d'Aïn-Defla, reçoit une balle qui lui écorche le cou alors qu'il tirait sur l'ennemi. Si Maâmar abat des feux nourris de mitrailleuse sur les deux côtés de l'oued pour faire croire à l'ennemi que les moudjahidine étaient lourdement armés.

Alors qu'ils sont dans le feu de l'action, ils voient enfin arriver les renforts. Les moudjahidine du commando du bataillon de la wilaya IV, qui revenaient avec des armes lourdes récupérées dans l'embuscade de Dupleix *(Damous)* étaient venus leur apporter leur aide.

Disposant d'un poste de transmission, les soldats français sollicitent des renforts, l'aviation ne tarde pas à survoler la région mais ils ne peuvent intervenir en raison du brouillard dense qui rend leur visibilité quasi nulle.

Au sol, le commando Si Zoubir reçoit également l'aide d'une section commandée par Si Nacer de Ahmeur El-Aïn.

L'officier de l'ALN poursuit son récit, en disant : *« Si Moussa, résolu à en finir une fois pour toutes avec les paras, nous ordonna de faire un tir de barrage, de lancer nos grenades et de faire un assaut massif sur l'ennemi : « Allâhou Akbar, wal-houdjoûm fî sabîli 'Llâh » (Dieu est le plus Grand ! À l'assaut dans la Voie de Dieu !). À l'intérieur de la kouba du wâlî, nous avons découvert des cadavres de paras, dont celui d'un lieutenant, ainsi que ceux de deux traîtres ».*

Malgré des échanges de feu nourris qui ont duré toute la journée, les moudjahidine n'accusent aucune perte dans leurs rangs, contrairement au côté français. Ils parviennent même à faire un prisonnier martiniquais, qui portait le grade de sergent-chef.

Si Moussa lui ordonne de se déshabiller, puis ils passent à l'interrogatoire pour lui soutirer des informations. Si Moussa s'adresse ensuite à Ould El Hocine, en lui disant : *« Si Cherif, prépare-toi, tu sais ce que tu dois faire ».* J'ai retiré une feuille de mon bloc-notes où j'ai écrit : *« Si Zoubir n'est pas mort, il est toujours vivant ». Ensuite, Si Moussa ordonna à un moudjahid de charger son fusil de chasse de chevrotines et de tirer à bout portant sur le para martiniquais. Après cela, j'ai glissé ma feuille de papier entre les dents du para* », confie l'ancien officier de l'ALN.

Après leurs opérations au douar Mechmèche, le colonel Bigeard demande des volontaires pour passer la nuit au maquis en contrepartie d'une promotion dans le grade et d'une prime conséquente. Cinquante huit soldats se portent volontaires. Mal leur en prit car ils ne feront pas le poids face aux commandos de l'ALN qui les attendaient de pied ferme.

« Après notre victoire sur les paras, toute la population de la région de Tamesguida, Kahahla, Mouzaïa était en liesse, les visages étaient rayonnants, particulièrement dans le douar Mechmèche dont les habitants avaient beaucoup regretté le mauvais accueil qu'ils nous avaient fait la veille. Nous avons pu leur prouver ensuite que nous n'avions pas peur des soldats français » et d'ajouter : *« Nous étions grandement satisfaits d'avoir pu venger notre valeureux chahid Si Zoubir et les vingt sept étudiants qui avaient trouvé la mort avec lui, ainsi que les civils blessés par le Commando Noir de paras qui avait semé la terreur dans la région de Médéa, Blida, Mouzaïa, Chiffa, El Affroun… »*

Hassina Amrouni

Sources :
http://nadorculture.unblog.fr/2010/01/22/le-moudjahid-mohamed-cherif-ould-el-hocine-raconte/
http://www.liberte-algerie.com/contribution/le-petit-carnet-de-route-dun-moudjahid-27174/print/1

PORTRAIT DE MOHAMED CHERIF OULD EL HOCINE

Mohamed Chérif Ould El Hocine

Guerre de libération

Histoire

Originaire de Aïn El Hammam, dans la wilaya de Tizi-Ouzou, la famille Ould El Hocine s'installe à Hadjout (ex-Marengo), où le petit Mohamed Cherif voit le jour le 11 août 1933.

Il y effectue ses études primaires mais dès l'obtention de son certificat d'études, il quitte les bancs de l'école pour aider son père au café familial.

Prenant très tôt conscience de l'injustice du système colonial et du régime inique imposé à la population autochtone, le jeune Mohamed Cherif sent une révolte sourde grandir au fond de lui. Deux ans après le déclenchement de la guerre de libération nationale et du haut de ses 22 ans, il décide de rallier les rangs de l'Armée de libération nationale, dans la Wilaya IV. Engagé d'abord comme moussebel puis comme fidaï, Mohamed Cherif Ould El Hocine rejoint ensuite le commando Si Zoubir (Zone II) et ce, au lendemain de l'attentat du 13 janvier 1957 dans la ville de Hadjout. Il fait ensuite partie de la valeureuse Katiba El Hamdania (Zone II, région 3), célèbre pour les opérations à succès engagées contre les intérêts coloniaux. Gravissant un à un les échelons de l'organisation, il est d'abord désigné membre du conseil sectoriel de Cherchell (Commissaire politique), puis responsable des renseignements et

liaisons, avant d'être nommé chef de secteur politico-militaire dans l'Ouarsenis (Zone III) et enfin membre du Conseil régional de Théniet El Had (Zone 3).

Malheureusement, une grave blessure survenue en 1958, durant la bataille de Douar Siouf (Taza -Trolard), va l'éloigner du maquis et de ses frères de combat. Evacué vers le Maroc pour y être soigné, il est envoyé, après une période de convalescence, à Budapest (Hongrie) pour un stage professionnel (1960), à l'issue duquel il rejoint le siège du GPRA, à Tunis en mai 1961. En septembre de la même année, il fait partie de la délégation envoyée par l'UGTA à Genève pour y suivre un séminaire syndical organisé par la CISI, suite à quoi il crée l'association des réfugiés algériens en Suisse.

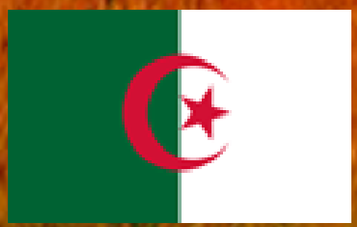
Lors de la proclamation du cessez-le-feu, le 19 mars 1962, Mohamed Cherif Ould El Hocine se trouve à Alger lorsque l'OAS y sème mort et désolation.

Au lendemain de l'indépendance, il devient cadre supérieur de la Nation. Après son départ en retraite, il écrit un ouvrage dans lequel il apporte un témoignage vivant sur les actions militaires menées par le Commando Si Zoubir et la Katiba El Hamdania, deux unités d'élite de l'ALN entre 1956 et 1959.

Hassina Amrouni

Source :

http://mohamedcherifouldelhocine.e-monsite.com/



Marvine Howe

UNE JOURNALISTE AMÉRICAINE AU CŒUR DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

Par ***Hassina Amrouni***

Guerre de libération

Histoire

1956 est une année charnière pour les colonies françaises du Maghreb. En effet, suite aux accords de la Celle-Saint-Cloud, le Maroc accède le 12 mars de cette année à son indépendance, suivi, le 20 mars, de la Tunisie. Mais aux frontières de ces deux pays, la guerre d'Algérie gronde toujours.

Le pouvoir colonial français qui pense pouvoir tuer la révolte algérienne dans l'œuf se trompe lourdement sur la volonté du peuple algérien de se libérer des chaînes de l'oppression.

Alors que le monde se réveille chaque jour sur des nouvelles peu réjouissantes provenant d'une Algérie à feu et à sang, les membres du FLN multiplient les actions pour internationaliser la cause algérienne. C'est le cas, notamment de M'Hamed Yazid. Nommé représentant du FLN aux Etats-Unis en 1955, il participe aux sessions de l'ONU et parvient à inscrire la question algérienne à l'ordre du jour. Il parvient aussi à sensibiliser la presse locale qui va dès lors jouer un grand rôle dans la médiatisation du combat du peuple algérien pour sa liberté. Une journaliste, plus particulièrement y sera très sensible : Marvine Howe, reporter de guerre.

Débuts dans le journalisme

Née à Shanghai en Chine, où son père est enseignant de chimie, sa famille est contrainte de quitter ce pays en raison de l'incursion japonaise et de la montée du communisme. Vivant à Philadelphie où son père trouve un poste dans un laboratoire, la jeune fille n'a qu'un seul rêve : devenir reporter de guerre. Elle poursuit donc ses études de journalisme à l'Université Rutgers et, après l'obtention de son diplôme, elle est admise à l'Ecole de Columbia pour des études sur l'Extrême-Orient.

C'est à Paris qu'elle débute sa carrière professionnelle comme pigiste au sein de l'International Herald Tribune qui deviendra New York Times. Mais ne maîtrisant pas très bien la langue française, elle décide se perfectionner en devenant « fille au pair » au sein d'une famille militaire française séjournant au Maroc. Pour la jeune journaliste, cette période qui coïncide avec le début des mouvements d'indépendance des pays d'Afrique du nord va lui permettre de se lancer de plain-pied dans le reportage de guerre. Autre avantage qui va servir sa carrière et lui donner de grandes opportunités de couvertures sur le terrain : elle est la seule journaliste américaine se trouvant à Fès, cela lui permet de travailler comme pigiste avec plusieurs médias, notamment avec The Middle East Journal et à la British Broadcasting Corporation, entre autres. Toutefois, malgré toute son ambition, la jeune journaliste se sent perdue, désorientée. « Je ne connaissais rien à l'Afrique. Mais je savais qu'à cette époque, il y avait des velléités de remise en question

du colonialisme. Paris Match est venu m'interviewer après la guerre du Rif. J'ai enseigné au lycée de Fès, où j'ai appris à mieux connaître les Marocains. Je ne pouvais quitter, d'autant qu'à Radio Maroc sous protectorat, on voulait donner un cadeau aux Américains (qui avaient déjà des bases dans ces contrées) en m'offrant un poste de journaliste jusqu'à l'indépendance en 1956 », raconte-elle.

Témoigner de la guerre d'Algérie

Alors que le Maroc puis la Tunisie accèdent à l'indépendance en mars 1956, l'Algérie est encore colonisée par la France. Marvine Howe alors veut partir en Algérie pour rendre compte de ce qui s'y passe. *« Si le New York Times et les autres considéraient que les filles ne pouvaient aspirer à être reporters de guerre, ce n'était pas le cas de CBS, ravi de me voir son correspondant en Algérie, où la guerre battait son plein. Je ne pouvais laisser passer cette opportunité. Mais à Alger je n'étais pas la bienvenue ! J'arrive dans la capitale algérienne en 1956. J'ai dû louer une chambre à Saint-Eugène. Le photographe algérien Djamel Chanderli, qui travaillait pour Time Life m'avait influencée et surtout aidée. Son frère était représentant du FLN à l'ONU. Il m'a facilité les choses. J'ai vécu à Saint-Eugène pendant une année, où la police ne cessait de me harceler. Pendant cette période, j'ai connu le grand nationaliste Abderrahmane Kiouane juste avant son départ pour le Caire. Il était adjoint au maire d'Alger avant d'être emprisonné. Abderrahmane a complété mes connaissances sur les objectifs de la Révolution, que Aït Ahmed et M'hamed Yazid m'avaient déjà donnés à New York »*, confie-t-elle encore.

Les embûches des autorités coloniales

Voyant l'arrivée en Algérie de cette journaliste d'un très mauvais œil, les autorités coloniales n'hésitent pas à dresser toutes sortes d'embûches sur son chemin pour l'empêcher de mener à bien sa mission. Elle parvient tout de même à sillonner l'Oranie et la Kabylie car, dit-elle, *« dans sa propre philosophie de la couverture de la guerre, la connaissance du pays des hostilités est primordiale »*. Elle revient à Alger où, ajoute-t-elle *« on se sentait en sécurité »*.

Alors que les autorités coloniales lui refusent l'accréditation militaire et la carte de séjour, elle n'en demeure pas moins très active sur le terrain, multipliant les contacts avant son expulsion. Elle rencontre plusieurs personnalités dont Pouillon, Lacouture, Chevalier, Jean Daniel… *« Mon boss, Thomas Brady, chef du New York Times en Afrique du Nord était basé à Tunis avec le GPRA. C'était le seul journaliste qui était à bord de l'avion arraisonné en 1956 avec les cinq leaders algériens »*, se souvient-elle.

Séjour dans les Aurès

Recevant son dernier ordre d'expulsion en septembre 1956, elle met avant cela, tout en place pour se rendre dans les Aurès *« et y rapporter des informations »*. Accompagnée de Deviaris, *« un monarchiste français,*

proche du FLN », elle arrive enfin à Batna. *« J'avais une recommandation de l'avocat de Mostefa Ben Boulaïd, maître Ali Mallemi. Il m'avait proposé une mission similaire à celle de Germaine Tillion, en tant que témoin d'une éventuelle entrevue entre les deux camps. Ben Boulaïd avait donné son accord pour une rencontre entre lui et Lucien Paye, directeur général des affaires politiques au Gouvernement général proche de Soustelle. Le FLN voulait un témoin et c'était moi, car j'étais la seule étrangère « neutre ». Je me suis dit je n'ai rien à perdre, puisque je vais être bientôt expulsée »*.

Rencontre avec la famille de Ben Boulaïd

C'est dans ce contexte qu'Ali Mallem présente Marvine Howe à la famille Ben Boulaïd qui la prend très vite en sympathie. *« Quand je suis arrivée la première fois, la femme, la mère, Omar et tous les autres me regardaient stupéfaits. Pourquoi ? Parce que je ressemblais aux sœurs de Mostefa.*

Ce fait a créé un lien de confiance. En attendant la rencontre fatale, j'étais une touriste dans cette magnifique région des Aurès. Il m'arrivait même de conforter mes connaissances en lisant l'histoire de l'Afrique du Nord de Claude André Julien », se remémore-t-elle et d'ajouter : *« Rassurée par la prolongation de mon séjour émanant de la police, j'attendais avec impatience, jusqu'au jour où le couvre-feu fut instauré à la fin du mois d'octobre 1956. Je ne pouvais plus bouger. Maître Mallem me suggère de m'exfiltrer vers la Tunisie par le maquis* ». Mais cette exfiltration coïncide avec le détournement, le 22 octobre 1956, de l'avion qui transportait de Rabat à Tunis cinq dirigeants du FLN, en l'occurrence Ben Bella, Khider, Lacheraf, Boudiaf et Aït Ahmed. *« Je devais couvrir cet événement alors qu'on m'informait que Mostefa n'était plus de ce monde, victime d'un poste radio piégé. Au cours de l'année 1957, je suis repartie. Mais malgré cette courte période, j'ai beaucoup appris sur l'Algérie* », raconte-elle encore.

Hassina Amrouni

Sources :

http://www.inumiden.com/marvine-howe-en-1956-jetais-dans-les-aures/

**Le quotidien d'Oran, 10 juin 2015*

**El Watan, 26 mai 2016*

Images du front en lutte

Par Hassina Amrouni

Lors de la tenue du Congrès de la Soummam, le 20 août 1956, la question d'une communication de masse est soumise afin de médiatiser la cause du peuple algérien, surtout à l'international. Convaincre les chefs des maquis de l'intérieur a été la prochaine étape pour la mise en place d'un réseau d'information donc de propagande.

Dès 1957, les dirigeants du FLN, installés à Tunis, parviennent, sans difficulté, à convaincre de la nécessité voire de l'importance d'une large diffusion de la lutte algérienne. *« Des hommes comme M'Hamed Yazid, Reda Malek, Boumendjel et le docteur Chaulet ont joué un rôle de premier plan dans l'effort de médiatisation de la guerre de libération »*. Dès lors, des télévisions américaines et européennes multiplient les couvertures des événements liés à la guerre d'Algérie, marquant *« des points déterminants pour la mondialisation du conflit »*. Les journaux télévisés occidentaux relayent le sujet sur le petit écran, tenant ainsi l'opinion publique informée de ce qui se passe en Algérie, certaines chaînes comme CBS consacrent, de leur côté, très régulièrement, des documentaires et reportages sur la guerre d'Algérie. Les hommes politiques américains, notamment, réagissent. *« Entre 1956 et 1958, la question algérienne à prit de plus en plus de place dans la vie politique américaine, surtout à la suite du débat de l'ONU et la grève générale des huit jours »*.

John F. Kennedy, alors, jeune sénateur démocrate, va jusqu'à réclamer de l'administration américaine qu'elle « reconnaisse le mouvement insurrectionnel algérien comme une réalité irréversible ». Une prise de conscience qui n'aurait jamais pu être possible si les responsables du FLN n'avaient décidé de s'ouvrir au monde à travers l'information et la communication de masse.

Création de l'unité de cinéma du FLN

Alors que plusieurs étrangers ont rejoint, dès 1956, la cause algérienne, René Vautier sera le premier cinéaste français à mettre son savoir-faire au service de cette cause, justement.

Le groupe cinématographique, *« Farid »*, unité cinéma de la wilaya I, voit le jour en 1957 sur une initiative d'Abane Ramdane. Basé à Tébessa, il compte cinq membres, dont Mahmoud Guennez, Djamel Chanderli, Ahmed Rachedi ou Ali Djenaoui. René Vautier qui arrive à Tunis fin 1956, début 1957, à la demande du gouvernement tunisien pour tourner des films sur la nouvelle République indépendante

M'hamed Yazid

Reda Malek

Ahmed Boumendjel

tunisienne va être introduit par Mahmoud Guennez, avec Cherif Zenati, dans la zone V de la wilaya I, après une projection à Tunis de ses films précédents, dont « Afrique 50 ». Décidant d'apporter son soutien à la cause juste du peuple algérien, il émet toutefois une condition : *« Je n'étais pas membre du FLN, j'avais mes opinions, j'étais communiste, je voulais être libre de montrer… et de dire surtout que la paix ne pourrait revenir que par l'Indépendance. Après avoir trouvé un accord avec Ramdane, c'est dans les Aurès-Nemencha que j'ai tourné Algérie en flammes ».*

Images du front en lutte

Caméra à l'épaule, ces hommes vont donc suivre pendant plusieurs mois, les membres de l'ALN, au cœur des maquis en guerre. Filmant sans discontinuer, ils rapportent du front des images ô combien précieuses car, bien que tournées dans la précarité, elles n'en constituent pas moins la mémoire visuelle de la révolution algérienne.

Des documentaires sur l'école de cinéma du FLN, les infirmières du FLN, ou encore l'attaque des mines de l'Ouenza, pour ce citer que ces quelques titres, réalisés par ces jeunes résistants de l'image, seront diffusés dans des pays frères comme la Pologne ou la Yougoslavie, …etc

D'autres militants courageux rejoindront ce premier noyau de cinéastes, produisant des images de l'intérieur du pays en lutte et donnant un plus large écho à la voix du peuple algérien, parmi eux, il y a lieu de citer Yann et Olga Masson, Cécile de Cujis, Karl Gass, Mohamed Lakhdar Hamina, Stevan Labudovic…etc

« De retour à Tunis, René Vautier fit la jonction avec Pierre Clément venu tourner en Tunisie à la demande de la SAT-PEC des images de « Chaînes d'or ». Pierre Clément revint à Tunis en 1957 avec un équipement complet image et son qu'il mit au service du FLN. Il participa avec un autre opérateur de premier plan, Djamel Chanderli, à de nombreuses productions à l'intérieur des maquis et aux frontières ».

Cécile de Cujis qui devait initialement travailler comme script dans le film *« Chaînes d'or »*, préfère, à son arrivée à Tunis, aller tourner *« Les réfugiés »* dans un camp à la frontière algéro-tunisienne avec l'aide d'un assistant tunisien, Hedy Ben Khelifa. Ce film lui vaudra, d'ailleurs, à son retour en France, d'être condamnée à deux ans de prison ferme.

Les réalisations se multiplient

Contrant le flux des images coloniales sur l'Algérie et la guerre de libération nationale, les réalisations vont se multiplier avec notamment quelques titres-phares qui constitueront un témoignage saisissant de ce qui se passe au front. En 1957-1958, René Vautier, aidé par des opérateurs, surtout, allemands va réaliser « Algérie en flammes », un documentaire qui fera date. De son côté, Pierre Clément tourne *« Sakiet Sidi Youcef »* et *« Droit de suite »*, une autre version de *« Réfugiés »* de Cécile de Cujis.

Conscients qu'ils avaient désormais le mauvais rôle, les Français décident de réagir, en créant un réseau de télévision réparti sur trois zones : Centre, Ouest et Est de l'Algérie. Cependant, qui pouvaient voir ce qu'ils diffusaient à l'écran ? Sûrement pas le peuple algérien qui, dans sa majorité, était extrêmement pauvre et ne pouvait donc s'offrir un poste de télévision.

En 1960, et afin de préparer l'opinion publique sur le débat sur la question algérienne à l'ONU, Djamel Chanderli, Mohamed Lakhdar Hamina et Pierre Chaulet se voient confier la réalisation de deux films. *« Djazaïrouna »* (Notre Algérie), documentaire de 25 mn destiné aux délégations étrangères est constitué d'images filmées dans les maquis par René Vautier, Djamel Chanderli et Stevan Labudovic. *« Le film, dont le titre est emprunté à un chant patriotique, évoque les causes profondes du conflit armé, en le réinscrivant dans l'histoire du combat nationaliste contre la colonisation ».* Le second film *« Yasmina »*, documentaire de 35 minutes étaient, lui, destiné à t*« attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur la situation engendrée par la guerre coloniale ».* D'ailleurs, M'Hamed Yazid, alors ministre de l'information du GPRA, dira que *« Djazaïrouna devait parler à l'esprit et Yasmina au cœur ».*

Guerre de libération

Histoire

Création du service cinéma du GPRA

A partir de 1960, c'est le comité du cinéma du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (GPRA), vite remplacé par le service du cinéma, qui voit le jour, rattaché au ministère de l'information. Outre les cinéastes et techniciens algériens, cette structure verra également l'adhésion de nombreux cinéastes français, parmi lesquels Stevan Labudovic

Particulièrement riche, l'année 1961verra la création des archives du cinéma de l'ALN, évacuées en Yougoslavie, en attendant l'indépendance.

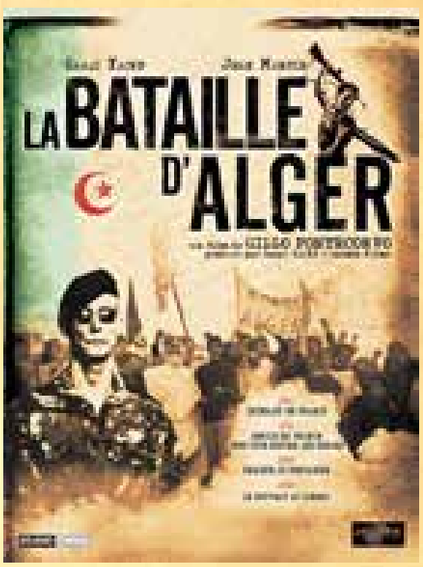
Le 11 octobre 1961… en images

Le 17 octobre, ils sont des dizaines de milliers de manifestants initier une marche dans les rues de la capitale française. Une marche pacifique, pourtant vite réprimée dans le sang par les policiers mobilisés en grand nombre par le préfet de Paris, Maurice Papon. Au lendemain de la mobilisation, le bilan «officiel» fait état de deux morts algériens et de *« tirs échangés »* entre la police et les manifestants. Aucun mot sur les dizaines d'Algériens jetés à la Seine ni sur ces dix mille hommes interpellés, parqués comme du bétail pendant des jours et torturés dans les commissariats. Bien que quelques parlementaires se mobilisent pour réclamer l'ouverture d'une commission d'enquête, le gouvernement français n'y donne aucune suite. Si, à ce jour, il n'existe aucun chiffre exact de cette nuit d'horreur, les recherches d'historiens parlent de plusieurs centaines de morts.

Tourné quelques semaines après les tragiques événements, sous les auspices de deux associations militantes, le Comité Maurice Audin et Vérité Liberté, « Octobre à Paris », long métrage documentaire de 70 mn, réalisé par Jacques Panijel, réunit de nombreux témoignages et comporte un certain nombre de scènes reconstituées avec le concours de militants de la Fédération du FLN de France. Le film comprend des images accablantes de la répression policière. Bien évidemment, il sera interdit en France jusqu'en 1973, année durant laquelle, il obtient enfin le fameux visa d'exploitation, suite à la grève de la faim lancée par quelques personnes, dont le cinéaste René Vautier.

Au lendemain de l'indépendance, l'écriture de l'Histoire du pays se poursuit à travers l'image et le cinéma. *« La nuit a peur du soleil »* de Mustapha Badie (1963), *« Une si jeune paix »* de Jacques Charby (1964) ou *« Vent des Aurès »* de Mohamed-Lakhdar Hamina (1966) figurent parmi les premiers longs métrages de fiction à voir le jour dans l'Algérie indépendante. Durant toute une décennie, les films algériens traiteront de la seule thématique de la guerre, glorifiant la plupart du temps la guerre sans proposer pour autant une analyse constructive sur *« qui a choisi de lutter et pourquoi. La presque totalité des films situent leur action au cœur même de la guerre et s'achèvent dans l'action ».*

« La bataille d'Alger » de Gillo Pontecorvo



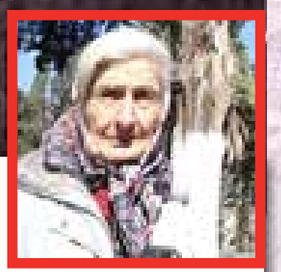
Exception faite, au réalisateur italien, Gillo Pontecorvo dont le film *« La bataille d'Alger »* a été, et continue d'être, une véritable référence, tant pour les historiens mais aussi pour les étudiants en cinéma. Réalisé en 1965, ce long métrage de 90 mn, est remarquable dans le sens où *« il révèle ce qui provoque et alimente un mouvement insurrectionnel nationaliste ».*

Hassina Amrouni

Sources :
-« France-Algérie Images d'une guerre », Dossier réuni par Mouloud Mimoun, Ahmed Bedjaoui, Christian Bosséno, Thania Devis et Hachemi Zertal, in Les Cahiers du Ciné-IMA, N°1, Juin 1992
- « 40 ans de cinéma algérien », Commissariat général « Djazaïr, une année de l'Algérie en France », Alger, 2002
-« Istikhbar », agenda mensuel du Ministère de la culture, juillet 2012 et octobre 2013
- http://www.depechedekabylie.com (21/02/1995)

PORTRAIT DE LA MOUDJAHIDA

ELIETTE LOUP



Une **ALGÉRIENNE au cœur** de la **GUERRE D'ALGÉRIE**

Par Hassina Amrouni

Guerre de libération

Histoire

Lorsque le peuple algérien s'est soulevé, le 1er novembre 1954 contre le pouvoir colonial qui l'avait privé pendant plus d'un siècle de sa liberté et de sa dignité, il n'était pas seul.

A l'admiration suscitée dans le monde et à cet espoir relancé auprès des autres nations opprimées, est venu s'ajouter le soutien indéfectible d'hommes et de femmes qui, par leur engagement sans failles à ses côtés, ont démontré que leurs choix et leurs positions étaient irrévocables tant il s'agissait de lutter contre le colonialisme et ses injustices. Ceux que l'on surnomme les justes de la guerre d'Algérie, des dizaines et dizaines d'hommes et de femmes qui ont embrassé la cause algérienne, défié le pouvoir colonial et rompu, pour certains, les liens avec leurs proches sont, pour nombre d'entre- eux, méconnus de la génération post- indépendance. Eliette Loup est l'une d'eux.

Enfance à Birtouta

Aujourd'hui âgée de 83 ans, Eliette Loup a vécu toute sa vie en Algérie. Elle y est née en 1934, plus exactement dans la localité de Birtouta où sa famille était installée depuis le début du XXe siècle. Revenant sur ses origines pieds-noires, elle confie : *« D'origine espagnole, ma grand-mère Victorine, née en 1873 est arrivée en Algérie en 1890. Ma mère, née en Algérie en 1898, à Boufarik, m'impressionnait beaucoup car c'était une femme remarquable, indépendante, indifférente à mon égard, généreuse avec les autres. Elle avait épousé son cousin contre le gré de sa famille (…). Lorsque je suis née, elle voulait un garçon. J'étais sa troisième fille, j'avais besoin de son amour car elle était tout pour moi(…). Mon père est né à Sidi Moussa (…)»* (1).

Militantes de mère en fille

Alors que la famille est confortablement installée dans une ferme entourée d'une centaine d'hectares, la mère d'Eliette n'en demeure pas moins une femme très engagée sur le front des démocrates. « Elle se présenta aux élections sur une liste de démocrates, sympathisante du PCA alors qu'elle n'a jamais été inscrite au parti », confie-t-elle. Après son décès prématuré, à l'âge de 50 ans, Eliette s'engage sur la même voie militante que sa défunte mère, d'abord en quête de la mémoire de cette dernière mais ensuite pour poursuivre un combat démocratique, pour le salut de l'Algérie.

« J'ai passé le bac à Alger, j'allais acheter des livres à « La librairie nouvelle » qui était celle du Parti où j'avais le plaisir de rencontrer des communistes, j'étais très marquée par ma mère, ces communistes me rapprochaient d'elle », raconte-elle et d'ajouter, que ce sont « les inégalités, les injustices et la misère » subies au quotidien par le peuple algérien qui l'ont poussée à s'inscrire au PCA en 1953. « C'est le parti qui m'a fait comprendre la vie, qui m'a donné l'amour national pour l'Algérie, son passé, les luttes de son peuple. Je me suis rendue compte des méfaits du colonialisme », avoue-t-elle.

Très vite, les activités de la

jeune fille au sein du parti seront connues des autorités coloniales : *« Le parti communiste étant frappé d'interdiction, en septembre 1955, les policiers sont venus à la ferme pour m'expulser en France avec un autre groupe qui était fiché, j'avais véhiculé des candidats communistes lors des élections. On me surveillait. Ma sœur a dit que je n'étais plus là »*, explique-t-elle.

Entrée dans la clandestinité

Ne pouvant plus rentrer chez-elle, Eliette Loup entre dans la clandestinité. Agent de liaison, elle s'occupe du courrier, des tracts et de l'imprimerie. Possédant un véhicule, elle transporte documents et militants pour le compte de son Parti. Mais l'étroite surveillance des autorités coloniales contraint les activistes à changer régulièrement de domicile pour échapper à la traque policière. *« Lorsqu'on est un clandestin, on vit au jour le jour, on assume des tâches multiples et l'essentiel est de ne pas se faire prendre. J'ai travaillé à l'imprimerie du PCA avec André Moine, secrétaire de région du Parti communiste français, déporté en Algérie au début de la guerre dès 1939, avec Ahmed Akkache, secrétaire du Parti communiste algérien, rédacteur et responsable du journal du Parti Liberté. Les femmes qui nous aidaient, étaient Claudine Lacascade, Madeleine Chaumat, Colette Chouraqui. Plusieurs fois, je l'ai échappée belle. Les paras investissaient un lieu de rendez-vous et ramassaient tous les arrivants »*, se souvient-elle encore.

Quelques jours plus tard, Eliette Loup finit par être arrêtée, conduite à la *« Villa Sesini », elle subit pendant plusieurs jours des actes de tortues dont les terribles souvenirs sont encore prégnants dans sa mémoire : « J'étais le dernier noyau de la chaîne avant que ne soient pris les deux dirigeants, un camarade ayant parlé sous la torture. (…). A la villa Sesini, le régime était la torture systématique pour faire parler. (…) J'ai subi la torture pendant quatre jours et quatre nuits. J'étais attachée, c'est-à-dire liée aux pieds et aux mains comme un mouton (...). « Au bout de quatre jours, ils n'ont rien obtenu, je ne servais plus à rien, ils m'ont transférée à la prison de Barberousse. Il y avait Anna Greki, Colette Chouraqui, Blanche Moine, l'épouse d'André Moine que j'avais accompagnée jusqu'à la gare de Blida lorsqu'elle dut partir pour Oran rejoindre l'ALN le 15 août. Elle sera arrêtée, torturée avec Gaby Jimenez, Joséphine Carmona, dans les « Coffres du trésor » d'Oran, Jacqueline Guerroudj, condamnée à mort, était également là. Je sortais de la torture, j'étais complètement déboussolée ».*

En novembre 1958, a lieu le premier procès dit de *« La Voix du Soldat », devant le tribunal militaire. 26 inculpés dont Eliette Loup sont jugés pour « atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat et participation à une entreprise de démoralisation de l'armée ».* La jeune militante est condamnée à une peine de 3 ans d'emprisonnement, elle est transférée à la prison de Maison Carrée, puis, quelques mois plus tard, aux Baumettes, en France. Elle sera libérée suite à une remise de peine décidée par le général de Gaulle, et sera placée en résidence surveillée à Rennes.

Revenue en Algérie, à bord d'un bateau avec de faux papiers fournis par le Parti, elle reprend ses activités clandestines d'abord à Alger comme agent de liaison puis à Oran où elle tape des tracts de propagande.

Au lendemain de l'indépendance, elle travaille dans le secteur de l'enseignant, comme professeur de français au lycée. Mariée à Sadek Hadjerès en 1962, le couple divorce en 1989 après plusieurs années de séparation.

Aujourd'hui, Eliette Loup vit en Algérie, pays pour lequel elle a combattu et pour lequel elle a offert quelques-unes de ses plus belles années de jeunesse. *« Pour moi, mon pays est l'Algérie, je n'ai vécu en France que pendant les vacances »*.

Hassina Amrouni

Sources :

(1)Andrée Dore- Audibert, « Des Françaises d'Algérie dans la guerre de libération », éd. Kartala, Paris 2001, 304 pages
-Articles de la presse nationale quotidienne

Aicha Bouzar et d'autres combatantes de l'ALN

Soeurs Saâdane, moudjahidate maniants les armes

Ath-warthirane

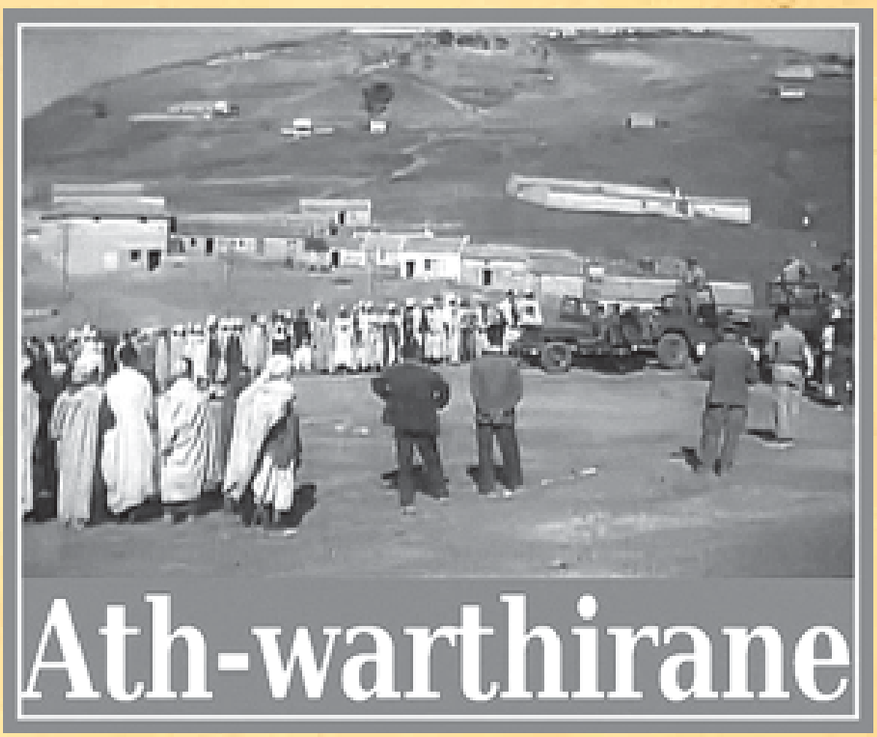
Bataille dans l'Azrou Iflane à Beni Ourtilane

Comapagnie de zone 1 - wilaya 3 (1957)

Assis de gauche à droite : L'aspirant : Chettouat Brahim (chahid de Beni Mouhli) – L'aspirant : Akou Smail (Beni Chebana) – L'aspirant : Medjani Layachi (chahid de Beni Ourtilane)

Par Mezheri Mostapha

« Le 15 mai 1957, aux environs de Beni Ourtilane, un accrochage sérieux oppose le régiment à un groupe de 200 rebelles. Huit dragons sont tués et huit portés disparus », a écrit le général J.-F. Marchand dans Historique succinct du 4e régiment de dragons.



Une compagnie d'acheminement d'armes (composée de moudjahidine de Souk-Ahras) est venue de Tunisie, pour approvisionner la Wilaya III. Une fois arrivé à destination et avant de rebrousser chemin, Si H'mimi Feddal – plus tard commandant de la zone 1, Wilaya III historique – leur intime l'ordre d'aller se reposer à Friha, à Beni Ourtilane. Escortés par une compagnie locale, les moudjahidine de cette compagnie prennent la route vers ce village où ils constatent l'évacuation forcée des habitants par l'armée coloniale. Ils ont reçu l'ordre de quitter les lieux. Une partie de ces habitants est déjà partie s'installer dans les villages voisins. L'armée de libération nationale ne laisse pas la population abdiquer face au chantage de l'ennemi, elle recommande aux villageois d'annuler leur départ et d'appeler ceux qui sont déjà partis à rentrer dans les brefs délais, sinon cet isolement engendrera des conséquences néfastes pour la révolution.

Depuis le 1er mai 57, les villages Tiguenatine, Friha et Tazrout sont déclarés zones interdites par l'armée coloniale, parce que le FLN a arrêté sept membres d'autodéfense d'un village de la commune voisine Ain Legradj. Pour avoir accepté de monter la garde pour l'ennemi et remis un moudjahid mourant à l'ennemi au poste de Beni Hafed, ces individus ont été sévèrement châtiés par le FLN. Ils doivent être jugés pour leur acte et répondre de leurs faits. Enfermés dans un gourbi à Tazrout, ils attendent de passer devant un tribunal de l'ALN. Les moudjahidine ignorent que l'ennemi est dans les parages et suit de près leur moindre mouvement. L'inévitable accrochage a lieu à Fouza de Tazrout, à Beni Ourtilane. L'ennemi fait appel à l'aviation, le combat dure toute la journée. Avant de se replier, les moudjahidine lancent une grenade à l'intérieur du gourbi où un seul prisonnier échappe à la mort. Parmi les blessés du côté de l'ALN, il y avait le moudjahid Seddiki Rabia, commandant de l'ANP en retraite.

Ainsi, le soir du 14 mai 1957, pas moins de 500 moudjahidine de deux compagnies se sont organisés pour se diriger au village Talmat. Trois sections prennent la garde à Igheldane (sous les ordres de Touati Mouloud de Ras Tala

Compagnie de la Zone I - Wilaya III (1957).
Assis de g. à dr. : L'aspirant Chettout Brahim, (chahid de Beni Mouhli). L'aspirant Akou Smail (Beni Chebana).
L'aspirant Medjani Layachi (Chahid de Beni Ourtilane)

Tinzar), à Tiâouinine (sous les ordres de Bighar Salah de Beni Mouhli), à Ighil Nat Malek (sous les ordres de Mehani Med Cherif de Beni Chebana) épaulé par le moudjahid Akkou Smail. Les chefs de l'ALN de la région décident de riposter aux attaques ennemies. Ils préparent minutieusement une contre-attaque contre la caserne de Ldjemâa Nat Wertilan (Beni Ourtilane). À l'orée de la guerre de libération, cette région a été choisie comme centre de pourvoi logistique et comme lieu stratégique servant à contrôler les tribus avoisinantes. C'est alors qu'une caserne – constituée de quatre étages et d'un sous-sol – a été bâtie par des matériaux saisis à la population. Située au centre de Beni Ourtilane, la caserne permettait aux soldats de contrôler les moindres mouvements des populations. Elle était entourée d'un fil barbelé électrifié et gratifiée d'une bande minée, laquelle, servait de protection à la soldatesque française. Cette bande volera la vie à beaucoup de citoyens. La caserne servait de lieu de détention et de torture – les séances de torture allant jusqu'à l'exécution des détenus.

Le 15 mai 1957, à 7 h, un détachement de harkis conduit par l'adjudant Bellon et un gendarme se rend au village Tirzit, à l'aide de mulets pour saisir les biens de Adjaout Med Ameziane Nat Ali sous le prétexte de ravitailler le maquis en blé. A la sortie du village Arasa, plus exactement à Adjebas, l'ennemi remarque plusieurs traces de pataugas allant vers le village Talmat. Les soldats se scindent en deux groupes, l'adjudant Bellon prend le raccourci qui mène vers Talmat. A l'entrée du village, l'artilleur les assiége Les harkis se réfugient dans une école, alors qu'un harki se fait capturer et égorger. Le second groupe escorté par le gendarme prend la route carrossable, les djounoud installés à Igheldane

Moudjahiddins de la wilaya 3 - Zone 1

leur piégent le chemin. Cinq harkis sont contraints de se réfugier dans un garage plein de paille, le reste, y compris le gendarme, prend la poudre d'escampette… Les cernés refusent de se rendre malgré les appels des moudjahidine. Ils répondent par des salves de tirs. De guerre lasse, les éléments de l'ALN aspergent les lieux de pétrole et y mettent le feu. Ils sont morts brûlés vifs.

Les renforts du 4e régiment de dragons, qui était sous les ordres d'un capitaine, installé à la caserne de Ledjemaa, ne tardent pas à porter secours aux soldats français. Un autre accrochage éclate à l'intérieur du village Talmat, il dure plus de deux heures, plusieurs dragons sont blessés. Sept autres dragons sont contraints d'abandonner la bataille pour se sauver vers Arassa. A mi-chemin, ils se font intercepter par les djounoud, et emmenés vers le village de Tazrout, puis d'un village à l'autre jusqu'au village Tachouafet… Parmi les prisonniers, il y avait un officier. Ils continuent la route vers Aguemoun Nat Khiar où ils rencontrent Bourdouz Abderrahmane officier de l'ALN (chahid), il leur recommande de veiller sur la sécurité des prisonniers.

A Talmat, quatre maquisards de la compagnie d'acheminement tombent au champ d'honneur, le cinquième blessé, s'est replié sur le village Kaa Ouzrou Un jeune du village, Harfouche Mohand Ouamer, lui sert d'appui, pour l'évacuer vers l'Azrou. Malheureusement, les balles d'une mitrailleuse les interceptent et ils tombent au champ d'honneur ensemble au village Tizi Ouatou. Pas loin du village M'zien, un autre jeune, Djedjig Lahcene, connaît le même sort alors qu'il s'apprêtait à rejoindre le maquis. Les moudjahiddins se sont repliés vers Azrou, l'avion qui les guettait a été abattu à Tacift n Hrira, un camion a été renversé à Tizi Lâinser par les tirs des djounoud embusqués à Ighil Nat Malek. Les prisonniers sont emmenés vers Tazrout n Friha. Des renforts de l'armée ennemie aidée par l'aviation ont procédé au bouclage total de la région dans l'espoir de récupérer les prisonniers mais ces derniers sont à leur tour exécutés par l'ALN.

Le même jour, l'armée française revient à la charge pour se venger contre des innocents. Elle assassine 13 civils au village Talmat : les trois frères Benghanem (Mohand, Mohamed, Cherif), Benghanem Messaoud, Bounouh Allaoua, Bounouh Slimane, Bounouh Hamana, Ait Idir Tayeb, Ben Idir Hamimi, Benboubetra Mouloud, Benboubetra Mohamed Amokrane, Boukhechem Allaoua, Hamaoui Mohamed Ameziane, un au village Arassa : Mekideche Mahmoud, un autre au village Tirzit : Adjaout Belkacem.

Depuis, l'armée ennemie n'a cesse de multiplier ses atrocités contre les populations civiles, plusieurs villages furent évacués. Les populations furent entassées dans d'autres villages, équipés de postes militaires, entourés de fils barbelés. Les soldats français ne laissaient sortir personne sans autorisation. L'ennemi et ses supplétifs harka, par haine, choisissent leurs victimes parmi les civils, pour les arrêter, les torturer ou les envoyer dans les prisons (Ain Roua, Lemayda à Kherrata et à Kser Tir), parfois même les exécuter sans motif. La France coloniale termine sa sale besogne avec un bilan de plus de 900 martyrs, des centaines de veuves et d'orphelins et de handicapés à vie, uniquement dans la commune de Beni Ourtilane

Gloires à nos valeureux Martyrs

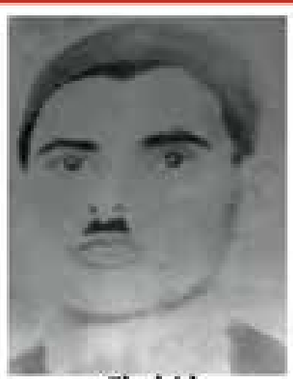
Mezheri Mostepha

EMBUSCADE DE DELAGUA

VENDREDI 19 AOÛT 1955
DANS LA RÉGION
AT WERTIRAN « BENI OURTILANE »

Commandant Zone 1
Feddal Hemimi
Beni Maouche Béjaia
Décédé le 23 mars 2003

Chahid
Zemmour Md Arab
Cheurfa Bouira
Tombé au champ d'honneur
le 19 août 1955



Chahid
Bouzenad Ahmed Salem
Guenzet Sétif
Tombé au champ d'honneur
le 19 août 1955

Chahid
BAIRI Arezki alias Arezki Laurès
Beni Maouche Béjaia
Tombé au champ d'honneur
le 19 Janvier 1956

Chahid
Redjdal Said ben Laarbi
Beni Ourtilane Sétif
Tombé au champ d'honneur
en 1959

Chahid
Allaouchiche Abdellah
Beni Ourtilane Sétif
Tombé au champ d'honneur
le 25 Déc 1959

Chahid
Harouni Md Akli
Beni Ourtilane Sétif
Tombé au champ d'honneur
en 1958

1re EMBUSCADE TENDUE
À L'ENNEMI COLONIAL
DANS LA WILAYA DE SÉTIF

Par Mezheri Mostapha

Commandant Si H'mimi Feddal

« C'est à la veille des événements survenus au Nord Constantinois le 20 août 1955 qu'une opération d'envergure nationale fut menée par les maquisards activant dans la région de Beni Ourtilane (wilaya de Sétif). Un groupe de soldats français, venu de Lafayette (Bougaa) vers Beni Ourtilane, escortait l'administrateur qui était en mission d'inspection au marché hebdomadaire de Ledjemaa n At Wertiran. Au retour dudit groupe, une embuscade fut tendue par un groupe de moudjahiddine, qui opérait sous les ordres de Bairi Rezki dit Arezki Laurès. Les militaires français furent accrochés au lieu dit Tighouine (plus exactement au col de Delagua dans la région de Beni Ourtilane, à la limite territoriale de la commune d'Ain Legradj). L'opération était dirigée par si H'mimi Feddal (plus tard commandant de la zone 1, Wilaya III) et son groupe, composé d'Allaouchiche Abdellah, Bouzenad Ahmed Salem, Zemmour Mohamed Arab, Redjdal Said ben Laarbi, Haroumi Mohamed Akli, était épaulé par les mousseblines Sahabi Seddik (cheikh), Djiaba Saadi et un certain Tahar…

La veille de l'embuscade, les moudjahiddine étaient au village Igheldane à Beni Ourtilane. ils se sont réunis, dans le but d'aller à Zakou de Beni Gheboula résoudre le problème du moudjahid Ayoub Seddik Oubelkhir (chahid). Ce dernier avait des problèmes avec les quelques messalistes, qui s'opposaient à l'essor de la Révolution et à toutes les opérations qui lui étaient propres. Le matin du vendredi 19 août 1955, un des chefs de la révolution dans la région de la petite Kabylie, Houdjal Md Chérif Oudjenad (chahid) rejoint le groupe à Beni Ourtilane. Si H'mimi reçoit un message dans lequel on lui ordonnait de tendre une embuscade à l'ennemi, afin de desserrer l'étau colonial sur la région des Aurès. Le marché hebdomadaire de Beni Ourtilane étant réputé dans la région, une offensive de telle envergure pouvait mobiliser les masses populaires dans la lutte armée. Il avait rassemblé les mousseblines de la région à Tistoua n Lawlia (arbres ayant marqué la mémoire et le patrimoine de la région)– arbres situés dans l'enceinte de la mosquée de Ledjamaa n Ledjoumoua à Beni Ourtilane. Si H'mimi leur avait déclaré qu'ils allaient organiser une embuscade contre l'ennemi français. Un des membres demanda à si H'mimi de leur accorder encore quelques jours, pour mieux se préparer. Si H'mimi lui avait répondu que l'affaire ne dépendait pas de son autorité, pour annuler ou reporter l'opération : « Amirouche nous a enjoint par le biais de notre chef Arezki Laures d'accomplir la mission aujourd'hui même, et puis l'administrateur et son escorte sont là, un avantage de plus en notre faveur... » indiqua le responsable. Avant que l'administrateur et son escorte retournent vers Lafayette, les moudjahidine : Feddal H'mimi, Allaouchiche Abdellah (chahid), Bouzenad Ahmed Salem (chahid), Zemmour Mohamed Arab (chahid), Redjedal Said (chahid), Harouni Mohamed Akli (chahid) se sont déjà positionnés à Tighouine, lieu de l'attaque. Les trois mousseblines Djiaba Saadi, Sahabi Seddik et Tahar sont chargés de monter la garde sur la crête de Takintouchet et de surveiller les sbaices installés à Beni Brahim. Les moudjahiddine embusqués aux abords de la route surprennent le convoi, en ouvrant le feu de tous les côtés. L'accrochage dure moins d'une heure. Dans les rangs de l'ALN deux moudjahiddines tombent au champ d'honneur ; il s'agit de Bouzenad Ahmed Salem et Zemmour Mohamed Arab, et un blessé, à savoir Allaouchiche Abdellah. Du côté de l'ennemi, on dénombre quelques morts et blessés. Avant qu'ils ne partent, le caïd Amer Bouzid Ben Abid arrive avec son chauffeur Z. Boubetra sur le lieu de l'embuscade, ils veulent secourir les soldats français, mais l'officier les en empêche: « Il n'y a plus de caïd, vous êtes tous pareils. ». Les soldats français partent, avec les cadavres des deux martyrs (les deux premiers martyrs de la wilaya de Sétif). Si H'mimi attendait les trois mousseblines. Il a demandé à Sahabi Seddik et à Djiaba Saadi de rentrer chez eux. Si H'mimi, Said, Md Akli et Tahar, ont emmené le blessé Allaouchiche Abdellah dans

Guerre de libération

Histoire

un gourbi. Repliés dans les vergers, ils trouvent Oumansour Aissa dans son moulin à eau à Ighzer n Isbous. Ils le chargent d'aller au village Igheldane avertir les moussesblines : Ouagouri Mohand Ourabah (chahid), Ouagouri Cherif (chahid), Harouni Remtane (chahid), Harouni Seddik (chahid), Adjout Zidane (chahid), Ouagouri Hocine (chahid), Redjdal Lahcene (chahid), Sekfane Ali (chahid), Belbal Messaoud, Redjdal Ali... pour venir secourir le blessé. Celui-ci est emmené jusqu'à Targat n Thouairth par les deux frères Harouni Remtane et Seddik, Adjout Zidane, Redjdal Ali. Quelque temps plus tard, Benlounis Larbi (chahid), avec l'aide de son mulet, arrive et le ramène à Thasgenchath au village Igheldane. C'est là qu'il reçoit les premiers soins donnés par Ouagouri Mohand Ourabah. Une semaine après, il est transféré à dos de mulet au village Oulmoutene à Beni Ourtilane, puis à Tala Tinzar de Beni Maouche où il fut pris en charge par les moudjahidines... ».

De g. à dr :
1- Commandant Si H'mimi.
2- Krim Belkacem 3- Mohamed Boudiaf.
A Beni Maouche,1962

L'armée coloniale se venge contre la population, durant sept ans de guerre impitoyable.

« Vendredi 19 août 1955, c'était une journée fraîche, avec un mélange de pluies fines et de bruine sur Tighouine, située au pied du mont de Takintouchet à Delagua dans le pays d'At Wertilan. Au souk El Djemaa, la journée était mouvementée par les hommes de la cité et de ceux qui sont venus des villages voisins pour s'approvisionner et s'informer sur l'avancement de la guerre de libération. Au milieu de la journée, tout le monde se sépare, un peu plus tard les coups des fusils les font rejoindre sur les lisières de leurs villages, ils furent empêchés par une mousseline de brume dense de suivre cet événement historique. Mais ce climat était une bénédiction pour les moudjahidines, il les a aidés à neutraliser l'ennemi et à se replier en toute sécurité à travers les vergers, une fois l'accrochage terminé, la brume s'est peu à peu dissipée pour laisser place à in beau soleil. Ainsi, le rêve de nos martyrs fut exaucé un certain 19 mars 1962. »[1]

Honneur et gloire à nos martyrs
Écrit par Mezheri Mostapha

Sources et archive :

Archive de la Coordination de l'ONEM de Beni Ourtilane, réunie le 16 novembre 1984 à Beni Ourtilane, dans le cadre de la rédaction des événements survenus durant la guerre de libération entre 1954 et 1958, dans la commune de Beni Ourtilane. Il y avait Feddal H'mimi, commandant de la zone 1, le lieutenant Djennad Amer, le lieutenant Hanin Mezien, le lieutenant Bouzelaten Taib, l'adjudant Djerdjer Layachi, l'adjudant Tadjenanet Md Amezien, l'adjudant Ben Larbi Abderrahmane, Louaheche Moussa (membre de fédération de France), le moudjahid coordinateur Mezheri Mohamed.

Témoignage :

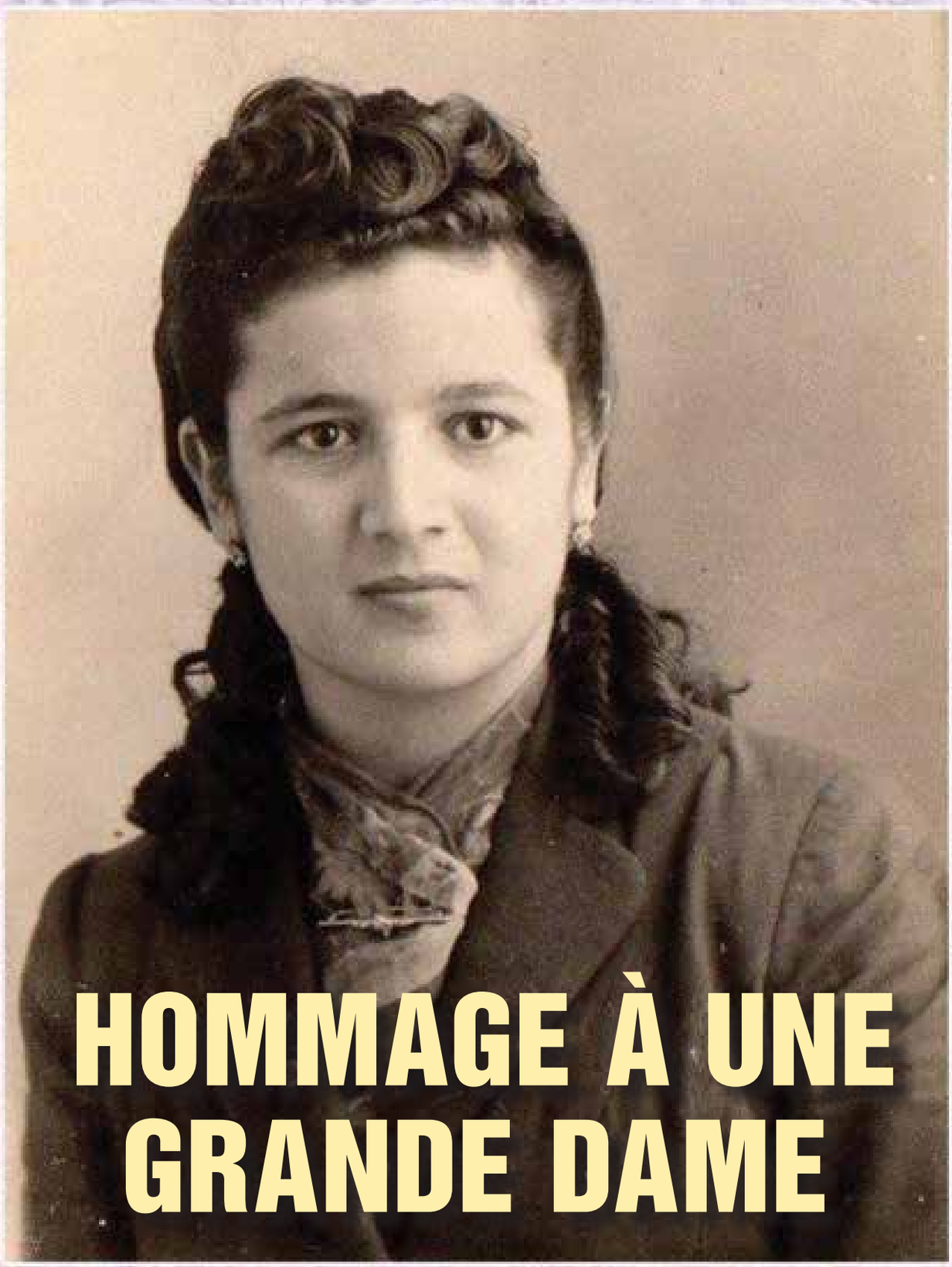
- Sahabi Seddik
- Redjedal Ali
- Redjdal Moussa fils de chahid Redjdal Said (témoignage recueilli auprès de madame Cheniouni Dahbia, veuve de chahid Redjedal Said et madame Oumansour Saadia veuve de chahid Ouagouri Md Ouemar)
- Harouni Rabah fils d chahid Harouni Remtane (témoignage recueilli auprès de madame Melatas Zineb, veuve de chahid Harouni Remtane)
- Harouni Mokrane fils de chahid Harouni Mohamed Akli
- Zemmour Mohamed Arab cousin du chahid Zemmour Mohamed Arab
- Ouagouri Slimane fils du Chahid Ouagour Mohamed Ourabah
- Allaouchiche Mohand Seghir fils du Chahid Allaouchiche Abdellah
- Oumansour Achour fils de chahid Oumansour Idris
- Témoignages des Moudjahiddines lors de la commémoration de la mort de Bairi Arezki le 19 janvier 1956, célébré le 20 janvier 2014, à son village natal Tala Tinzar (Bejaia)
- (1) Boussadia Yamina, prisonnière de guerre
- Les citoyens de la région.

Réunion dans la Wilaya-III, le 02 novembre 1957

1- Colonel Amirouche. 2- Commandant Si Abdellah. 3- Commandant Yazourene. 4- Capitaine Mehlal said. 5- Commandant Akli Mohand. 6- Capitaine Oudek Arab 7- Commandant Si H'mimi.

DÉCÈS DE LA MOUDJAHIDA

IZZA BOUZEKRI



HOMMAGE À UNE GRANDE DAME

Par ***Hassina Amrouni***

Izza Bouzekri n'est plus. La moudjahida, veuve de Abane Ramdane puis de Slimane Dehilès, deux figures de proue de la Révolution nationale, est décédée le mercredi 17 mai 2017, à l'âge de 89 ans, des suites d'une crise cardiaque.

Partie sur la pointe des pieds, Izza Bouzekri laisse derrière elle l'impérissable souvenir d'une militante de la première heure, qui a consacré les plus belles années de sa vie au service de la cause nationale. Ne cherchant ni reconnaissance ni lauriers pour cet engagement, Izza Bouzekri s'est, au lendemain de l'indépendance, retirée de la scène politique pour se consacrer aux siens. Hommage à une Grande Dame.

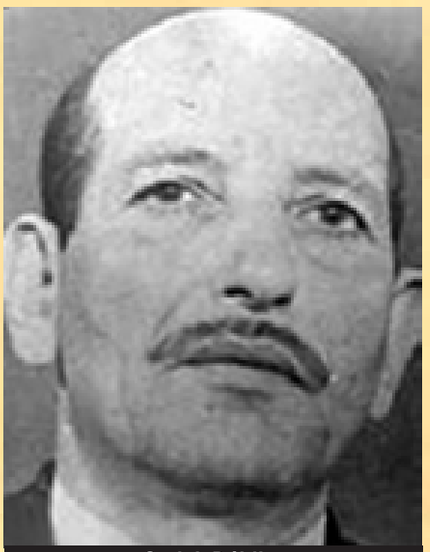
Izza Bouzekri

Enfance à Alger

Izza Bouzekri voit le jour le 15 septembre 1928 au 17 rue Pyramide, à la Casbah d'Alger. Elevée par sa mère et son grand-père, elle grandit dans le quartier de Notre-Dame d'Afrique. Son père dont elle n'a pratiquement pas de souvenirs était d'origine marocaine. Il émigre en Algérie comme journalier mais décède alors que la petite Izza n'a que trois ans. *« Mon grand-père maternel, Saïd Ben Salah était musicien, il composait des chants religieux dont certains furent chantés par Hadj El Anka et Boudjemaâ El Ankis. Ma mère m'a inscrite à l'école française où j'ai obtenu mon certificat d'études en 1942, j'avais alors 13 ans et mon oncle maternel a refusé que je continue mes études. Ma mère m'a mise à la médersa Ech Chabiba à la Rampe Vallée, c'était mieux accepté, on y enseignait l'arabe et aussi le français. Un enseignant, Hacène Fodhala el Ouartilani, m'a laissé un souvenir inoubliable. Il enseignait de manière moderne et nous a initiés au patriotisme par des chants et son enseignement de l'histoire. C'était tout nouveau pour nous. L'institutrice en français, mademoiselle Clément, était l'œil de l'administration. Elle a dû faire un rapport contre monsieur Fodhala qui n'est pas resté longtemps. A dix-huit ans, j'ai été exclue parce que j'avais dépassé la limite d'âge. J'ai un peu enseigné bénévolement à l'école El Kheiriya mais les conditions y étaient difficiles, nous*

Abane Ramdane

Omar Oussedik


Sadek Déhiles

n'avions même pas de livres. Il avait été question de nous envoyer une dizaine de filles, continuer nos études à Tunis, ma mère a accepté mais l'administration française a refusé » (1).

Premiers pas dans le militantisme

Cette injustice et d'autres encore vécues depuis la plus tendre enfance font prendre conscience à la jeune fille de la nécessité de se battre pour obtenir ses droits. L'année 1947 est alors une année charnière pour elle. *« Je suis entrée à l'association des femmes musulmanes algériennes qui venait d'être créée. J'ai abandonné l'enseignement et je ne faisais plus que militer ».*

Faisant partie des premières cellules clandestines du Parti du peuple algérien (PPA), Izza Bouzekri est en contact direct avec Omar Oussedik, dont elle reçoit les ordres et consignes mais pas que, puisqu'il se chargeait aussi de *« politiser »* les femmes, en les informant de ce qui se passait sur la scène politique. Izza, en compagnie d'autres militantes, est chargée de la rédaction de petits discours dénonçant le colonialisme, afin de sensibiliser un maximum de femmes et de les rallier à la cause nationale.

Quelques habitantes du quartier de Notre-Dame répondent favorablement aux appels du PPA, malheureusement, Izza qui est atteinte de tuberculose en 1949, ne peut poursuivre sa mission. Elle est transférée par son frère, qui travaillait dans la marine française, à Marseille où elle est sauvée de justesse. Elle passe ensuite 15 mois de convalescence dans un sanatorium à Annecy, en France. De retour au pays, l'association qui a vu naître ses premiers pas de militante, a pratiquement cessé d'exister, subissant le contrecoup des scissions au sein du PPA-MTLD. *« Au sanatorium, j'avais commencé à apprendre la sténodactylographie. A mon retour à Alger, je me suis inscrite à l'Ecole Pigier en 1951. J'étais la seule élève voilée, ma mère exigeait que je porte le voile. J'ai obtenu mon diplôme, et j'ai décidé d'aller travailler et d'enlever le voile (…) ».* Par le biais d'amis militants, elle obtient une place à la mairie mais ne voulant pas se mettre au service de l'administration coloniale, elle renonce, préférant travailler chez un avocat français, maître Boyer *« un homme bien »*, à la rue Duc des Cars, à Alger-Centre et ce, jusqu'en 1955. *« Du point de vue militantisme, pour moi, de 1949 à 1954, c'est le grand vide. J'ai recommencé à militer en août 1955. Un instituteur d'une école libre, Hocine El Mili, avec lequel je discutais des événements politiques et auquel j'avais dit que je cherchais un contact, m'a mise en relation avec Nassima Hablal. Je faisais la liaison entre Abane Ramdane et Rachid Amara. Abane m'a tout de suite demandé si je savais taper à la machine et si je savais conduire. Je savais taper à la machine et j'ai appris à conduire. Je travaillais chez l'avocat et je m'arrangeais pendant mon travail pour taper des stencils pour des tracts. L'appel aux intellectuels, par exemple ».*

Un jour, un militant vient l'informer de l'arrestation de Amara et Lounis. Elle court avertir Nassima Hablal qui habitait à l'époque près du Jardin d'Essai, mais arrivée au domicile de cette dernière, elle découvre qu'elle aussi vient d'être arrêtée. « J'avais des tracts et une lettre pour Abane dans ma serviette. Je leur ai dit que je venais inviter madame Hablal, sa mère, de la part de la mienne. Ils étaient en train d'interroger Nassima, ils m'ont demandé mon identité et m'ont laissée repartir. Ils voulaient certainement me filer ». C'était effectivement le cas. Izza Bouzekri décide alors de rentrer directement à la maison et de déchirer tous les documents. « Ma mère disait : Ah, maintenant tu as peur !, Non, je prends des précautions. Puis, je lui ai demandé d'aller à la Faculté attendre Hafsa Bisker pour la prévenir de l'arrestation de Nassima ». Quinze jours durant, Izza rompt tout contact avec les frères car se sachant suivie par la police coloniale. Le 24 décembre 1955, elle reçoit au bureau de l'avocat Boyer, la visite de Mohamed Ben Yahia, l'informant que Abane Ramdane veut la voir. *« Je l'ai trouvé à son refuge avec Ouamrane, il m'a demandé de prendre le maquis sans avertir ma famille mais je voulais prévenir ma mère, j'ai insisté. Ouamrane lui a dit de me laisser y aller. J'ai laissé un mot dans la corbeille à pain pour ma mère : Ne m'attendez pas, je pars au maquis. Je vous embrasse ».*

Izza Bouzekri monte au front

Repartie au refuge, elle y demeure jusqu'en janvier 1956, date à laquelle elle est envoyée à Oran, chez le docteur Nekkache pour y apprendre des notions de secourisme. Elle revient ensuite à Alger, à la demande de Abane Ramdane. *« Abane Ramdane avait un refuge, 20 rue Bastide, près de l'hôpital Mustapha qui n'était connu que de Ouamrane, Ben Khedda et Akli Saïd, un gargotier qui est mort au maquis. C'est tout, personne d'autre ne le connaissait. Je l'y ai rejoint fin janvier 1956. Nous y vivions en famille. Il y avait le propriétaire, sa femme, le père, la sœur, la nièce de sa femme. C'était la famille de Mohamed Alkama, il subvenait à nos besoins, nous hébergeait mais ne devait pas avoir d'autres activités militantes pour ne pas attirer l'attention. Ils avaient une adoration pour Abane. Le père disait : avec son arrivée, un vent de civilisation a soufflé sur cette maison. Abane était très modeste dans ses goût, il fallait le forcer pour qu'il s'habille correctement ; il était sobre, il mangeait n'importe quoi. Quand Oumarane devait venir, il faisait d'abord apporter des kilos de viande par Akli ».*

Izza Bouzekri était, à cette époque, chargée d'effectuer des liaisons. A Alger, elle le faisait à pied ou en trolley, lorsqu'elle partait hors wilaya, elle empruntait le train, comme cette fois où elle dût se déplacer jusqu'à Constantine pour contacter Mezhoudi, un responsable du maquis. Le reste du temps, elle tapait des documents : des tracts, les stencils des premiers numéros d'El Moudjahid…

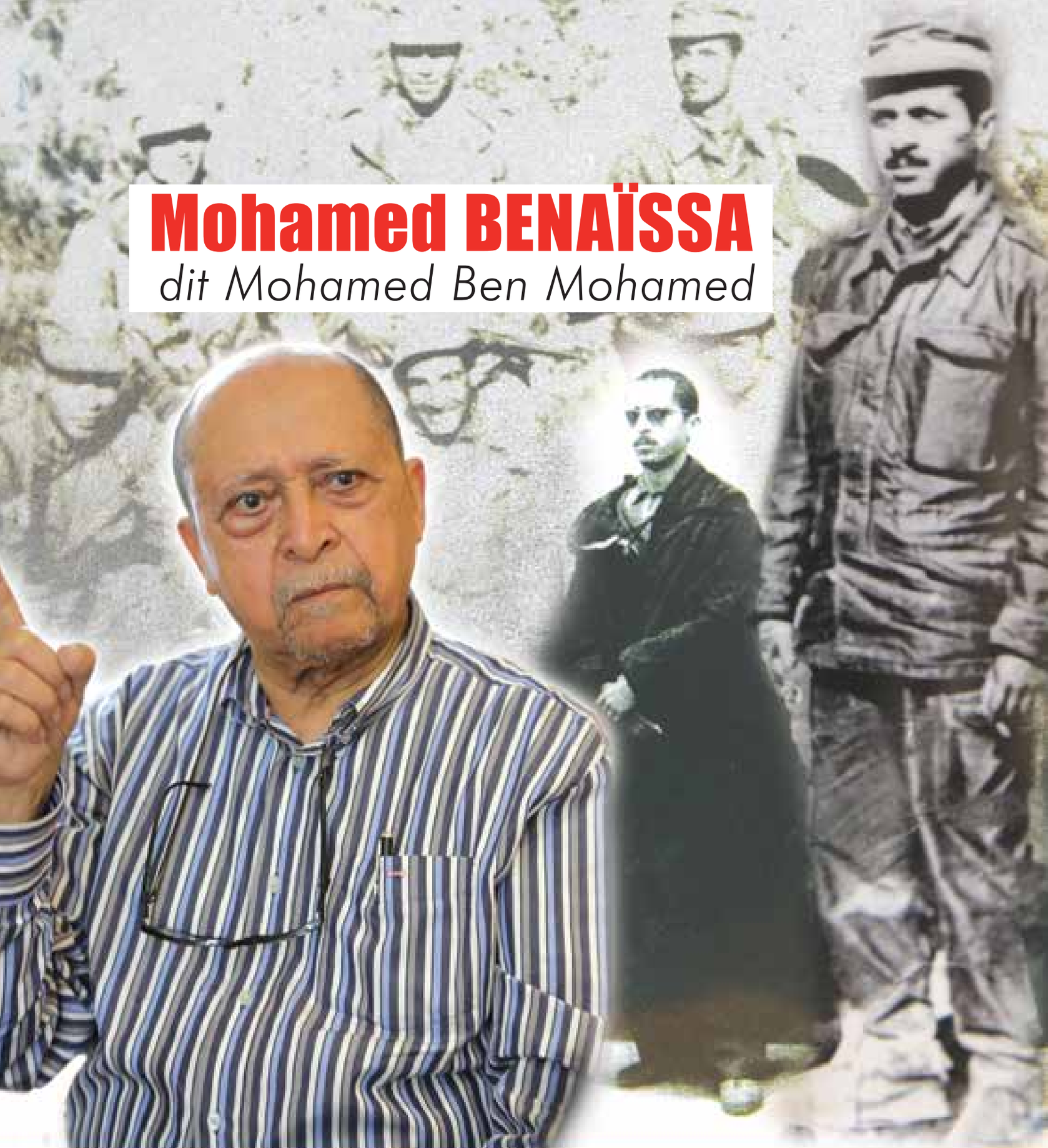
Aussi consciencieuse qu'efficace, Izza Bouzekri est alors presque entièrement responsable de tout le travail de secrétariat du Comité exécutif central. Travaillant directement avec Abane Ramdane, elle finit par l'épouser en 1956. De cette union, naît en janvier 1957, un garçon, prénommé Hassan. Après la mort de Ben M'hidi et la traque de Yassef Saâdi par les hommes de Massu, Abane Ramdane est contraint de quitter le pays. Un aller sans retour puisqu'il trouve la mort dans une ferme isolée près de Tétouan au Maroc. Izza Bouzekri devient ainsi veuve à l'âge de 29 ans. Elle se remarie en 1959 avec son ami, le colonel Slimane Dehilès dont elle aura cinq enfants. Quant à Hassan, le fils qu'elle a eu avec Abane Ramdane, il meurt en 1990, dans un accident de la route, laissant derrière lui deux enfants.

Hassina Amrouni

Source :

(1)Danièle Djamila Amrane-Minne, « Des femmes dans la guerre d'Algérie », éd. Karthala, Paris 1994, 224 pages

** Divers articles de presse*



Mohamed BENAÏSSA

dit Mohamed Ben Mohamed

LA MODESTIE DES GRANDS

Par Leïla Boukli

Guerre de libération

Histoire

C'est dans une ambiance des plus chaleureuses, que seules les familles unies ont la capacité de dégager, que nous reçoit en son domicile sis à Hydra, Mohamed Benaissapour nous parler, souvent ému, de son parcours. Autour d'un thé, entouré de ses enfants dans les prunelles desquels on décèle un brin de fierté, le patriarche, qui vient au monde un 24 avril 1931 à Blida, se souvient et raconte …

La famille Benaissa est originaire du Tafilalet. Le père rebelle, poursuivi, se réfugie en Algérie, s'établit à Blida où il épouse une Algérienne. De cette union naitront trois enfants. Mohamed, sera l'aîné de la fratrie. « J'ai hérité, nous dit-il un sourire aux lèvres, des gênes rebelles de mon père, qui n'admettait pas l'injustice, ni le joug de quiconque. » De ce père, il ne conservera qu'un vague souvenir, puisqu'il sera orphelin à 13 ans. Après ses études primaires, dans la ville des roses, il rentre au collèges où il passe en 1947 son brevet élémentaire. Il est très vite rattrapé par les dures réalités de la vie. Responsable très jeune, il interrompt ses études, cherche du travail, pour subvenir aux besoins des siens. Son premieremploi sera celui de commis greffier. Sportif, il joue à l'USM Blida et évoque encore avec tendresse le médecin de l'équipe, un grand monsieur, qui les soignait gratuitement. « Repose en paix, Dr Lacheraf, nous ne t'oublions pas », s'exclamera-t-il.Comme il rappelle encore les événements du 8 Mai 1945 à Blida.

Guerre de libération

Histoire

Patrouille le long de la frontière Algéro-Tunisienne 1958-1959

« Ce jour de l'armistice tous les enfants scolarisés de Blida ont été réunis autour de la place d'armes, de petits drapeaux français dans les mains, lorsqu'un défilé d'Algériens fait irruption au milieu de la place arborant un drapeau vert et blanc. Des policiers sortent armes au poing et tirent. J'ai vu tomber l'un des manifestants. Cet épisode m'a marqué à ce jour pour la conviction que j'ai gardé du nationalisme. Je tiens aussi à rendre hommage à mon professeur d'arabe M. Zellalqui a hurlé : Nous avons raison de manifester. »

C'est avec ses valeurs en tête qu'à 20 ans, il fait son service militaire, toujours à Blida, termine au bout de quinze mois et s'engage volontairement, pour six autres mois, afin, nous dit-il, d'éviter d'être enrôlé dans la guerre du Vietnam. Nous sommes en 1954, date du déclenchement de la lutte de libération nationale, une cause pour laquelle il milite déjà.

En 1956, l'armée française l'envoie à l'Ecole des officiers de Saint-Maixent d'où il sortira après six mois en décembre 1956 avec le grade de sous-lieutenant.

De retour en Algérie, il met à profit une permission de 6 jours, pour remettre sa carte de jeune officier à l'organisation de Blida, qu'il informe de sa décision de déserter et de son profond désir de rejoindre les rangs de l'ALN. Le Nidam contacte alors le colonel Saddek, qui l'instruit dans les 48 heures de sa décision : rester pour fournir des munitions et tous renseignements utiles à l'organisation. Et c'est ainsi que bravant tous les dangers, le jeune Mohamed, remettra sa collecte, à chacun de ses déplacements à Blida, générale-

De g. à dr.: Chahid Ahmed Aggoun et Mohamed Benaissa au retour de l'attaque généralisé sur laligne Morice en 1959

ment les fins de semaine. Mais ces déplacements réguliers éveillent les soupçons à son encontre. Manu militari, il est embarqué sur un bateau via la France et affecté dans un régiment en Bretagne. C'est mal le connaitre, parce que sitôt arrivé en métropole, il contacte la Fédération de France à Paris.

Il a la chance de rencontrer El Hadj Mohamed Allahoum et d'autres officiers cherchant le même but que lui : rejoindre l'ALN. C'est alors qu'avec ces quelques officiers décidés à déserter, un membre de la Fédération de Paris les envoie vers Thion Ville en Lorraine pour être pris en charge par les représentants du FLN qui les aideront à traverser la frontière franco-allemande où ils tombent hélas dans un guet-apens messalistes. Mohamed Benaissa se souvient de la course effrénée vers la gare de Thion Ville et du retour à la case départ pour chacun de ces officiers. L'incident n'affectera en rien leur détermination. Ils se réunissent entre eux, font une mise au point, contactent d'autres membres de la Fédération dont Hacène Feziri qui sera chargé d'organiser une nouvelle désertion, cette fois réussie.

Et c'est ainsi qu'enfin en avril 1958, ils rejoignent le FLN-ALN en Tunisie. *« Nous avons été formés par groupe de deux pour passer qui par la Suisse, l'Allemagne, l'Italie ou la France. »*

Une fois en Tunisie, il est affecté en Wilaya IV où il rejoint des unités basées le long des frontières (Thala et Tadjerouine) et

Détenus de la maison d'arrêt de Annaba :
1- Mohamed Benaissa . 2- Said Meddour. Prisonniers condamnés à mort

subséquemment, sous la conduite du commandant de compagnie, le défunt Ahmed dit Moustache. *« Nous cheminions le long de la ligne Morice jusqu'à l'extrême sud tunisien, plus exactement à Mides qui est la dernière oasis, en tentant de nombreuses fois de traverser la ligne Morice, non sans pertes humaines et échecs »*, se remémore Mohamed Ben Mohamed, qui ajoute : *« Nous profitions des périodes d'accalmie pour dispenser l'instruction militaire de base dans la perspective de donner une formation militaire complète aux jeunes djounoud qui étaient réellement sans expérience. »*

Très ému, Mohamed Benaissa dit Mohamed Ben Mohamed se souvient les larmes aux yeux de la bataille de Mides 15/07/1958 entre les forces françaises du poste de Soukies et de Négrine où les compagnies de la Wilaya IV qui se repliaient de la ligne Morice sous les bombardements ininterrompus de l'artillerie furent sauvées in extremis de l'encerclement à la suite del'explosion d'une mine anti char –qu'il avait posé lui-même–, au passage du premier camion GMC bondé de troupes. C'est à ce moment que l'opération d'encerclement s'arrête net. En décembre 1959, le CNRA ordonne à tous les officiers supérieurs de l'ALN de rentrer en Algérie pour soutenir l'intérieur. *« Une occasion très attendue pour mon compagnon d'armes Ahmed Benchérifet moi-ême de même que pour Tahar Zbiri, Hadj Abdelmadjid Abdelssamed, Ali Souai et de bien d'autres combattants. En avril 1960, nous traversons la ligne Morice escortés, jusque-là,par un commando dirigé par Khaled Nezzar. 24 heures après de durs combats appuyés par des hélicoptères et des avions de chasse, quelques camarades tombent au champ d'honneur, d'autres sont blessés, dont moi à l'épaule et aux côtes. Nous serons les derniers à*

Patrouille le long de la l igne Morice 1958-1959

être passés. Fait prisonnier et amené au DOP (commando de bérets noirs), je suis atrocement torturé, battu pendant des semaines dans un souterrain dit la Casbah, dans le noir permanent, avec pour unique compagnie les cris,les hurlements, les gémissements, les pleurs, d'autres détenus de nuit comme de jour. C'était insoutenable, parce que nous étions à leur merci. »

Visiblement encore affecté par ses souvenirs qui marquent, Mohamed Ben Mohamed se souvient du soir ou les bérets noirs ont fait irruption dans sa cellule, le menottent, lui mettent un sac sur la tête attaché au niveau du cou, le jettent littéralement sans ménagement au fond d'un fourgon. Persuadé que c'est sa dernière heure, il prononce comme tout bon musulman, la profession de foi et attend… Et par chance après ce qui lui semble une course folle, le fourgon est stoppé par un autre véhicule. Le choc est violent et les bribes dediscussion entre les occupants des deux véhicules, qui lui arrivent semblent féroces.

Il est arraché du fond du fourgon et ramené de nouveau dans sa cellule du 3 ou 4e sous-sol, sans savoir ce qu'il adviendra de lui.

Le lendemain, il est transféré dans un autre lieu de détention dans des cellules individuelles sous la surveillance de gendarmes et de militaires. Il conclut que c'était pour lui éviter la mort. Une élimination qui avait été programmée par les gens du DOP. Deux mois après il est écroué à la maison d'arrêt de Annaba.

Dès l'indépendance avec son frère de combat, le colonel Benchérif, ils sont chargés de mettre en place l'institution de la Gendarmerie nationale dont il sera le premier chef de l'état-major jusqu'en 1965.

Cette même année, accompagné de 10 autres officiers, ils partent sur ordre du ministre de la Défense de l'époque, en l'occurrence Houari Boumediene, compléter leur formation à l'Ecole supérieure de gendarmerie de Me-

1- Mohamed Ben Mohamed . 2- Abdelmadjid Allahoum. 3- Ahmed Aggoun. 4- Mohamed Allahoum. 5- Bouzada Mohamed. 6- Benmessabih Mostefa. 7- Kerkeb Mokhtar. 8- Latreche Abdelhamid. 9- Ait Mahdi Mokrane

lun. De retour en 1966, le ministre des Finances, en ce temps-là, Kaid Ahmed le sollicite pour prendre la direction générale des douanes, poste qu'il occupera pendant six ans.

Après cela, il revient à l'ANP en tant que commandant ; il sera successivement, chef de secteur militaire à Batna puis chef d'état-major de la 3e Région militaire à Béchar. On le retrouve en formation à l'Ecole supérieure de guerre de Paris d'où il est diplômé, puis deviendra chef d'état-major de la 4e région militaire de Ouargla ; directeur de l'Ecole polytechnique de Bordj El Bahri (Enita) ; directeur général de la Protection civile durant 10 ans, son dernier poste puisqu'il est mis à la retraite.

Une vie bien remplie pour ce père de 3 enfants (2 garçons et une fille), grand-père de 8 petits-enfants, âgé(e)s de 23 à 6 ans.

Le couple nous raccompagne au portail du domicile et nous repartons avec en mémoire ces pages glorieuses de notre guerre de libération, conscients que sans le sacrifice d'hommes et de femmes de la trempe de Mohamed Benaissadit Mohamed Ben Mohamed, notre devenir aurait été tout autre.

Leila Boukli

Mohamed Benaissa

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

« El Meknassia » dans le genre Malouf

« EL MEKNASSIA »
CE MELHOUN DANS LA CITÉ NUMIDIÈNNE

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Royale grandeur que Constantine , cette « mère des Cités » ait pris plaisir à interpréter une des œuvres les plus fabuleuses du chant chaâbi que celle de la « Meknassia » du poète marocain Sidi Kaddour El Alami.

Magistralement chantée par feu El Hadj M'hamed El Anka et feu Hadj Hachemi Guerouabi, ce poème d'une pauvreté linguistique et narrative a été mis en valeur grâce à l'envolée lyrique de son interprétation par les maîtres incontestés du genre chaâbi.

Lorsque je recevais le CD de la Meknassia interprétée par le chanteur Larbi Ghazal à l'occasion d'un concert donné à Constantine par la troupe *« Mouhibi El Fen »* en hommage à feu Kloufi Douadi, président de cette association et non moins musicien de talent , j'ai été envoûté en l'écoutant interpréter dans le style Malouf.

El Meknassia que chante Larbi Ghazal est une innovation musicale et modale. Son passage à la Zaouia Tidjania dès son jeune âge , cet élève de Sidi El Kattani (El Kattania), lycéen de Rédha Houhou, juriste de formation n'avait jamais quitté l'ambiance du Malouf depuis sa tendre jeunesse dans le quartier de Sidi Abdelmoumen.

En apprenant auprès de ses maîtres tels cheïkh Darsouni ou feu SI cheïkh Abdelkader Toumi , Larbi Ghazal a su manier le plectre et la déclamation pour en donner une substance de vie à la mélodie. C'est au contact de Rachid Guerbas, que Ghazal a su imprimer au chant une esthétique de la fascination musicale.

Parmi les morceaux choisis il y a lieu de citer *« El Fiyachia »* du cheïkh Sidi Othmane Benyahia Echerki Sidi Bahloul qui sont des marabouts de Kabylie qui ont vécu au XVe et XVIe siècle dans la même période de Sidi Yahia El Aidli de Tamoqra (Akbou) chorfa n'Bahloul ahmed fils de Bahloul wassam El Ghobrini.Il faut rappeler que Cheïkh Ech Cherki appartenait à la zaouia *« Al Harraquia »* de Tétouan.

Larbi Ghazal a su choisir les modes qu'il faut pour donner une certaine sonorité aux neuf strophes et quatre vingt dix vers qui structurent le poème d'El Maknassia de Sidi Abdelkader El Alami (1742/1850). Il s'agit des modes :

Deil, Hsein, Zeidane, Deil barrani, Rhaoui, Iraqi, Seika, Mezmoum, Raml. Que peut-on dire du texte lui-même et le reproche fait aux gens de Meknes en écrivant ce poème ? El Alami était-il ce richissime personnage qui donna sa maison sans se soucier des intentions des uns et des autres ? Avait-il été spolié ou abusé en se prêtant à une description négative des gens de Meknes ?

Larbi Ghazal

Le texte n'accroche pas le lecteur si ce n'est la mélodie choisie pour emballer les mélomanes. Pourtant Sidi Kaddour El Alami a fait l'objet de nombreuses réflexions comme celles de Bakhoucha, Sekkal dont la plus brillante est incontestablement la thèse de Azzedine Kharchafi soutenue à Aix en Provence en 1993 écrite en cinq volumes.

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Cependant on peut citer d'autres œuvres de Sidi Kaddour El Alami telle *« Ya Karim El Kourama Ghitna Bi Al Faradj »* célèbre sous le nom d'El Faradjia qu'interprète merveilleusement la troupe *« El Ferda »* de Béchar. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que le poème lyrique *« Ya Karim El Kourama »* ait été chanté depuis El Kénadsa , ce haut lieu de la Zaouia Ziania dont le fondateur est Sidi M'HAMED Ben BOUZIANE .

On aurait affirmé que Sidi Kaddour El Alami envoyait toutes ses poésies à Sidi M'Barek jadis cheïkh de la Zaouia Ziania pour apporter les corrections nécessaires et surtout imprimer la dimension mystique à la qacida par les invocations et les implorations du pardon divin. Sidi El Alami fondera à Meknes dans l'esprit confrérique la zaouia qui portera son nom *« Alamyin »*.

Ce n'est pas par hasard aussi que le célébrissime romancier Yasmina Khadra auteur de nombreux romans dont la trilogie *« Les hirondelles de Kaboul », « l'Attentat », « les Sirènes de Bagdad »* soit natif de Kenadsa, contrée où on nait poète et où l'imagination créée une spatialité d'inspiration et de méditation poétiques. Une bédouinité nomade qui excelle dans la déclamation des vers.

Et Mohamed Moulesehoul alias Yasmina Khadra était *« fasciné par les mots , ces assemblages de caractères »*. Kénadsa est un espace de la *« rime et de la musicalité »* par son riche chapelet d'oasis égrené sur les rives de l'oued Saouara. En parlant de sa tribu celle des Douï Ménia , il remonte sa généalogie jusqu'au temps de la chute de l'Andalousie arabe. Pour le poète El Alami également , Kénadsa est le passage obligé pour parfaire sa versification auprès de son maître Sidi M'Barek.

C'est sans doute que le Melhoun né dans la ruralité se transpose et migre dans l'urbanité par la sonorité des mots et la magie du verbe. Il va susciter de nombreuses vocations dans les Médina. Les différentes écoles de musique andalou magrébin emprunteront du Malhoun des textes chantés sous forme de haouzi , mahjouz,aroubi à travers les modes tels maya , rasd, zidane,mazmoum,raml maya,m'heir,sika etc…

Dans EL maknassia , Larbi Ghazal en introduisant les neuf modes brodant les neufs strophes de la qacida de Sidi Kaddour El Alami ,il apporte un genre malouf dans la mélodie.

NUL N'EST PROPHÈTE CHEZ SOI

- Prélude instrumentale

Istikhbâr :

Sur l'amitié des vérités ont été dites dans les livres.
Mais où sont passées ces vérités ? Ont-elles disparu ?
L'ami doit être à l'ami une relation de destin
En l'absence de l'un, l'autre préserve et élève son rang.
Il ne tolère pas de voir les gens toucher son amour propre.
Son amitié est telle qu'elle éclipse tout autre amitié;
Il fâche tous ceux qui le calomnient..

إستخبار:

عَلى الصُّحْبَة حْقايَقْ جابُوها الكُتُبْ
وَيْنْ هُمْ حْقايَقْ الصُّحْبَة غَابُوا ؟
الصَّاحَبْ كَا يَكُونْ لِلصَّاحَبْ مَكْتُوبْ
يَتْزِيدْ ² في غيبتُه و يَرْفَعْ مَرْتَبُه
ما يَرْضَاشْ عْلِيهْ بِينْ النَّاسْ عْيُوبْ
و يْحِبُّه عَلى مَحَبَّةْ جَمِيعْ اصْحَابُه
ويْعَادِي عَنْ عْدَاوَتُه مَنْ بْغَتَابُوا ³

LE MODE DEÏL D'UNE MÉLODIE APAISANTE

Dans la première strophe exécutée dans le mode Deïl, Larbi Ghazal s'emploie à mettre l'assistance dans une sorte de mélodie apaisante. L'auteur parle de son quartier Sidi Boutaib où se trouve la demeure perdue. Il parle de ses proches et de ses amis qui lui ont tourné le dos une fois dans la difficulté, lui qui a tant été généreux envers eux durant les moments d'aisance.

Comment mon cœur ne soit pas peiné des gens qui
Savourent mon malheur ?
Comment ne puis-je être endeuillé en quittant ces Lieux ?
Exilé de mon pays, pourrais-je encore sentir ces Gens ?
Au quartier Bouteiba j'ai accumulé la richesse
Lumière de ma vue , nobles aux âmes pures
Je les ai abandonnés, séparation qui blesse mon Cœur.

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

Je suis loin de mes proches, de mes amis, les Miens les plus chers et cette séparation blesse mon Cœur.
Serait-il en paix celui qui a fait de moi la risée des Gens ?
Trouverait-il le salut celui qui m'a jeté à l'errance ?

بيت

كيفْ ما يَنْكَدْ قَلْبي منْ شْفابَةْ النَّاسْ ؟
كَيفْ ما نَحْزَنْ يا وَعْدي على المْراسَمْ ؟
كيفْ بَعْدْ خْرُوجي منْ وَطْني نْرُومْ الاجْناسْ ؟
حَوْزْ بُوطيبَةْ فيهْ ادْرَكْتْ الغْنايَمْ
شْمُوسْ بَصْري الأشْرافْ الطَّيْبينْ الانْفاسْ
هْجْرَتْهُمْ وْ فْراقْهُمْ على القَلْبْ شاتَمْ
حمايْتي وَ احبابي وْ أهْلي وْ اعزْ الأوناسْ
فْراقْهُمْ جاني عَلى القَلْبْ شاتَمْ
كيفْ يَنْجا مَنْ خْلاتي ضَحْكَةْ للنَّاسْ ؟
كَيفْ يَسْلَمْ مَنْ خْلاتي تْليفْ هايَمْ ؟

ne me consolera d'être séparé De mes frères par ma mère.
Si ma joie était visible, ma tristesse était enfouie.
Ma bouche riait mais les ténèbres habitaient mon Cœur ;
j'étais patient avec mes ennemis,
Je dissimulais mes malheurs, et, tel un nageur Dans la mer,
je relâchai mes membres pour Affronter le courant d'eau.

رد

آشْ ذَا العارْ عَليكُمْ يا رْجالْ مَكْناسْ
مْشَتْ دَاري في خْماتْكُمْ يا اهْلْ الكْرايمْ
سَبْتي وَ هْلاكي الامانْ في ابْنَ آدَمْ

صياح

مَنْ كَثْرَةْ ما صبَّرْتْ عَنْ فَرْقَةْ رَسْمي
حَتَّانْ ° قالوا قْلتْ مَنْ كَثْرَةْ الكْلامْ
رَسْمي ° خْوَيَ الشْقيقْ مَنْ بُوَيَ وْ أُمي
آشْ يَصْبَّرْني عَلى فْراقْ اخْوَة الوْحامْ ، وَآشْ
فَرْحي ظْهَرْ للنَّاسْ وْ حَزْني مَكْمي
فَمْي يَضْحَكْ وْ السَّاكَنْ في القَلْبْ ظْلامْ
صَبْري يَصْبَرْ للاعْدَا وْ نْكَتَّمْ هَمّي
وْ نْدَبَّرْ كما يْدَبَّرْ في البَحْرْ العَوَّامْ
نَرْخي الأعْضا مْعَهْ " وْ نْساعَفْ الاعْشامْ

LE MODE HSEÏN D'UNE QACIDA MORALISANTE

Dans la deuxième strophe, Ghazal reprend le souffle après un istikhbar et enchaîne dans le mode Hseïn dans cette qacida moralisante. Sidi Kddour El Alami décrit la douleur qu'il ressent en perdant sa maison , partie intégrante de sa mémoire et de son être. Il est résolu à aller jusqu'au bout de sa peine en proférant des propos de honte aux habitants de Meknes repris d'ailleurs à chaque refrain.

Refrain

Honte à vous, gens de Mekhnès ! perdant ma Demeure sous votre protection , ô gens Miraculeux !
Ma confiance dans l'homme, voilà la cause de Ma déchéance.

Strophe 2 : Mode Deïl

J'ai tant enduré depuis la séparation d'avec les Miens qu'on m'a traité de fou, à cause de mes Plaintes incessantes.
C'est pour moi une certitude, ô mon frère Germain, que rien

C'est pour moi une certitude, ô mon frère Germain, que rien ne me consolera d'être séparé De mes frères par ma mère.
Si ma joie était visible, ma tristesse était enfouie.
Ma bouche riait mais les ténèbres habitaient mon Cœur ; j'étais patient avec mes ennemis,
Je dissimulais mes malheurs, et, tel un nageur Dans la mer, je relâchai mes membres pour Affronter le courant d'eau.

Bayt

C'est ainsi que j'ai enduré les revers de la vie.
Mes efforts diminuèrent, mon silence grandit,
Je devins muet.
J'étais incapable de me réconcilier, de me battre, Occupé par mes problèmes en ce bas- monde Périssable, obsédé par mon malheur.
Celui qui m'aime me compte parmi les êtres bien Nés, et qui me déteste n'adorera que mon Insulteur.
J'ai choisi de faire de cette histoire un poème Symbole, composé sur un parchemin, d'une Ecriture étrangère, loin de toutes harmonies. Telle une gazelle raffinée d'entre les jeunes Citadines de Fès enlaçant un gnaoui grossier.

بيت

هَكْذَاكْ ساعَفْتْ بْصَبْري صْدُودْ الايَامْ
قَلّ جَهْدي وَ كْثُرْ صَمْتي وْ صْمَتْ فَمّي
ما نْطيقْ على صُلْحْ وَ لا نْجَمْتْ لخْصامْ
مَشْتَغَلْ بالدّنيا الفانيَة بْهَمّي
مَنْ بْغاني بعَدْني مْنْ جْميعْ الكْرامْ
مَنْ بْكْرْهْني ما بَعْبَدْ غيرْ دُونْ شانْسي
اخْتَرْتْها قْصيدَة مَنْسُوجَة في رْميزْ قَرْطاسْ
بْخَطْ عَجَمي ما يَدْرَكْ في اللُّغَة النْعايَمْ
كَغْزالَة حَضْرِيَّة مَنْ بْنَاتْ أَهْلْ فاسْ
مْعانْقَة شي عَبْدْ قْناوي" مَنْ الصّماصَمْ

ADIEU LES JOURS FASTES D'UNE DEMEURE PERDUE

Dans la troisième strophe Larbi Ghazal entonne un mode plus triste c'est celui du Zeïdane mahzoun , où le poète explique sa situation dans une sorte de raillerie des uns et de compassion des autres. Que de donneurs de leçons d'intimes pourtant m'ont fui disait l'auteur. Ce texte me rappelle les isefra (poèmes) de Si Mohand-ou-mhand :

« Le monde tourne en toute hâte
Entends ce que parler veut dire
Il en a trempé plus d'un
Las où est le temps jadis
Où j'étais pourvu de biens
Renommé parmi les tribus
Parmi des hommes pourris
Sans pudeur suis dévoré vivant ».

LE MODE ZIEDANE ET LA ROUTE DE L'ERRANCE

L'auteur El Alami veut fuir ces hommes vils et ingrats. Il n'est plus d'hommes vertueux à Meknes. La perte de sa demeure est le pire de ses malheurs. Son cœur irrité au souvenir des siens qui l'ont soumis à l'errance. Ils l'ont rendu malade les gens de Meknes.

Strophe 3 : Mode Zeïdane

Nombreux sont ceux qui ont souhaité cet exil,
A se réjouir de mes peines et de ma détresse.
Nombreux sont ceux qui n'ont pas manifesté de la bienveillance,
Ils n'ont pas compati et pleuré à mon sort.
Nombreux sont ceux qui m'ont menti ,
A quitter ma demeure rapidement.
Nombreux sont ceux qui ont ri de mon départ ,
Se moquant de me voir comme un simple locataire

رد – صياح

ياسَرْ في النَّاسْ مَنْ بْغَى لِي ذَا الجَلْيَة
وُ فْرَحْ قَلْبُه عَلَى احْزَانِي وُ اكْدَارِي
ياسَرْ في النَّاسْ مَنْ عْطَفْ قَلْبُه لِيَّ
شَفَّيْتُه بْحالْتِي وَ بَكَّاهْ اغْيَارِي
ياسَرْ في النَّاسْ مَنْ أفْتَى رَايْ عْلِيَّ
وُ زَيَّنْ لِي بَالخْرُوجْ مِنْ عَتَبَةْ دَارِي
ياسَرْ في النَّاسْ مَنْ ضْحَكْ وُ بْهَظْ فِيَّ
يُومْ فْرَاقِي مَعَ احْبَابِي وُ أوْكَارِي
وُ ضْحِيتْ في عْشِيَّتِي عَنْدْ النَّاسْ كَارِي

NUANCE MODALE DU DEIL BARANI

Dans la quatrième strophe Ghazal revient au deïl mais au Deîl Barani, une nuance modale qui montre que l'auteur exauce des prières et à Dieu il s'en remet. Il l'implore et se plaint de ces hommes indignes qui ont spolié sa maison. Chaque jour ses peines augmentent et le bien qu'il a fait jadis aux gens de Meknes se transforme en ingratitude mesquine. Il crie et se retourne vers ses amis qui l'ont trahi et ruiné.

Strophe 4 : Mode Deïl Barani

Que d'amis m'entouraient quand j'avais des biens !
Occupant pleinement ma demeure,
Se rassemblant autour de ma table dressée.
Ils ne songeaient qu'à la trahison et au profit,
Tels ces moineaux finissant de picorer s'envolent,
Ou ces poissons qui, la tête hors de l'eau, poursuivent les hameçons.
Cette épreuve m'a révélé la conduite des hommes,
Jusqu'au jour où me retrouvant sans toit, ni argent.
A la rencontre de l'un d'eux , il se contenta de hocher sa tête
Comme s'il ne m'avait jamais appelé par mon nom !

Dr Haichour avec Larbi Ghazal

بيـــت

ما كْثَرْ لِي باحْبَابِي إلاَّ نْكُونْ في الخْيرْ
يظَلْ رَسْمِي و بيَاتْ بجْمَعْهُمْ عَامَرْ
آشْ حالْ[13] مَنْ مَحْبُوبْ وجَدْتُه واشْ حالْ مَنْ عْشِيرْ
كِي بكُونْ طْعامِي في كُلْ وَقْتْ حاضَرْ
بْنَوْا بيتْ الخَدْعَة وَ النَّقيبْ كالطِّيرْ[14]
وَ الحُوتْ المْشرَعْ[15] يَجْرِي عَلَى الصْنَانِرْ
عَرَّفْتْ لِي هَذَا الحَزَّةْ بْسِيرَةْ النَّاسْ
يُومْ اضْحِيتْ انَا لا دَارْ لا دْرَاهَمْ
الِّي لْقِيتُه مَنْهُمْ كَا يهَزْ لِي الرَّاسْ
كَأنَّهْ عُمْرُهُمْ ما غَيَّطْ لِي بِاسْمْ

CHANSONS DU TERROIR

Histoire

LE MODE RHAOUI ET L'EPREUVE DE L'HEMULATION

Dans la cinquième strophe Larbi ghazal renoue avec le mode Rhaoui pour rejoindre la description faite par Sidi Kaddour El Alami sur les gens de Meknes dont il dit qu'ils ont laissé sur sa chair des traces indélébiles. Toutes ces injures sur sa personne l'ont humilié. Blessé par cette épreuve, l'auteur tend à se laver les mains de ces faux amis et de ne pas se bercer d'illusion. Malheur à celui qui n'a pas d'argent et la morale qu'il tire que nous retrouvons dans une chanson constantinoise *« chaqiqek houa derhem »* c'est-à-dire que ton meilleur ami est une pièce de monnaie que tu tiens plutôt que sa main.

Strophe 5 : Mode Rhaoui

Leurs langues blessent, leurs yeux brûlent, leurs doigts montrent les disputes et les malédictions.
Ils ne cessent de le calomnier; sans prendre de poignards, ils dépècent promptement sa chair.
Comme des loups, ils hurlent nuit et jour.
Leurs démons surgissent, spontanément sans encens.
Cette blessure m'a révélé la conduite des hommes;
Malheur à celui dont la poche se vide d'argent !
Mais mieux vaut avoir un sou de cuivre ,
Que de fréquenter certaines gens.

بيت

لسُونْهُمْ يجرْحُوا و عْيُونْهُمْ يكْوُوا
باصباعْهُمْ يشيرُوا بالخصامْ وَ الدْعاوي
يا ويحْ منْ غابْ عْليهُمْ يبْقَوْا فيهْ بدْوُوا
يقْطعُوا لحْمُه في السَّاعَة بْلا جْناوي
يقْبلُوا و يباتُوا كيفْ الذّبابْ يعْوُوا
مْلوكْهُمْ بطْلعُوا دغْيَة[16] بْغيرْ جاوي[17]
عرْفْتْني هذه الحزّة بْسيرَة النّاسْ
يا ويحْ الّي مايْقَوْا في مْكاتْبُه دْراهمْ
فْلُوسْ أحْمرْ يكُونْ منْ قْرارطْ[18] نْحاسْ
خيرْ ما تخْتارْ البعْضْ منْ ابْن آدمْ

LE MODE IRAQI ET LE CHEMIN DE LA SOLITUDE

Dans la sixième strophe le chanteur Ghazal s'applique à mettre le mode Iraqi pour contenir la solitude de l'auteur. Plus personne ne lui adresse la parole. Chacun se dérobe à sa façon pour le fuir et ne pas le rencontrer sur son chemin. Devenu sans domicile fixe , Sidi Kaddour EL Alami ne veut plus quémander quitte à ne rien manger. Il préfère être seul face à son destin que de tendre la main aux gens de Meknes.

Strophe 6 : Mode Iraqi

Où sont mes compagnons, ces milliers de familiers ?
Où sont mes intimes ? Où sont mes fidèles amis ?
Je n'ai vu aucun d'eux, à l'heure de la détresse.
Ils cachent leurs visages et se dissimulent délibérément.
Oubliant mes bienfaits, sans se souvenir de mes bontés.
Comme si j'étais un étranger arrivé dans cette ville ;
Les uns ne m'ont plus jamais adressé la parole, D'autres ne cessaient de m'interpeller.
Le plus abject ne faisait que me rappeler ironiquement ma situation.

رد – صياح

وينْ اصْحابي وينْ الاوْلافْ العَشْرانْ
وينْ احْبابي وينْ هُمْ صدْقاني ؟
لا واحدْ منْهُمْ ساعَة الحزّة بانْ
غطّوا وُجُوهْهُمْ وَ تدرْقُوا بالعاني
ما شافْ لبْشْ للْخيرْ ما تْفكّروا الاحْسانْ
كأنّني جيتْ للْمْدينَة برّاني
البعْضْ منْهُمْ لا تْلا يلاغْيني بْلسانْ
وَ البعْضْ منْهُمْ عنْدْ كُلْ ساعَة يلْغاني
و يفْكّرْني الخْسيسْ عنْ ما في مْكاني

bayt

Comment oublier mes errances dans les ruelles de Mekhnès ?
Mon exil et les nuits passées sur les bancs des écoles.
Dans les marchés aux puces, les échoppes finirent par me rejeter.
Même les chambres, les auberges et les nattes.
Que de nuits j'ai passé accompagnant le veilleur.
Et le matin me voilà assis à la porte des tisserands !
Ma présence les indispose et dérange leurs réunions.
Qu'ils prolongent en m'accablant de réprimandes
Mieux vaut avoir le ventre creux que partager un repas fâcheux.
Plutôt la pauvreté et l'exil qu'une amitié injurieuse !

بيت

كيفْ ننْسى تلْطامي في دْرُوبْ مكْناسْ.
غُرْبتي وْ مْباتي في دكاكنْ المدارسْ
أعْيَوا بيْ الخوَانتْ في اسْواقْ الابْخاسْ
وَ البْيُوتْ وَ الفْنادقْ و حْصايرْ المجالسْ
أعْييتْ في الليلْ نْباتْ علَى الخْلالْ عسَّاسْ
والصْباحْ نْصبحْ في بابْ الدْرازْ جالسْ
كي أسْتحْسُوا بيْ طابتْ لهُمْ الجْلاسْ
زوْدُوا عنِّي بالنْهْراتْ و النْقايمْ.
المْباتة بالشرّْ وَ لا طْعامْ عكَّاسْ
الفْقْر والغرْبة وَ لا صْحبةْ شاتمْ

VOIX SUAVE ET MELODIE PERSANE DU MODE SEIKA

Dans la septième strophe Larbi Ghazal par sa voix suave propre à une mélodie persane dans le mode seïka rend la poésie plus douce où l'auteur semble être réjoui et grâce à Dieu il réalisa ses espérances. Son cœur débordant de joie , même si les hommes sont parfois faux et t'ont abandonné dans la détresse , l'essentiel est de tirer la leçon de cette épreuve endurée.

Strophe 7 : Mode Seïka

Où sont mes amis que je croyais pudiques ?
Si le sort me tournait le dos , ils sauront cacher mes vices.
Les voilà me dénigrant et m'insultant,
Avec des paroles plus douloureuses que des piqûres d'aiguilles.
J'ai laissé mon cœur triste se plier à l'humeur des gens .
Subissant avec patience me suis soumettant aux décrets du Destin.
Ma liberté, ma dignité, mon honneur ne se trouvent que dans mon foyer.

رد – صياح

وينْ اصْحابي الّي نْظنّهمْ يحْشمُوا
إذَا حرّْجْني الزْمانْ لهُمْ يسْترُوا عاري
وْلُوا فيَّ يخْطوا وْ يشْتمُوا
بكْلامْ أقْسحْ منْ برازقْ[19] الإبَرْ
طْويتْ القلْبْ الحْزينْ علَى همّه
صبّرتْ لما قْضى وْ قدّرْ لي الباري
حدّي وْ عزّي و حرْمتي إلاّ في دَاري.

bayt

Dieu soit Miséricordieux aux maîtres glorieux, aux patriarches ,
Qui ont transmis tous les enseignements à la postérité.
Les moments difficiles te révèlent la nature de l'homme en société.
Ton ami d'hier peut devenir un ennemi avisé.
Le chagrin disparait et les mauvais moments passent.
De cette épreuve tu en tireras la leçon , des années et des mois durant..
Malheur à qui construit sa muraille sans fondations !
Malheur à qui se mêle au combat sans épée !
Malheur à qui prend la mer sans capitaines !
Malheur à qui arpente les cimes sans cordée

MODE MEZMOUM ET FOI EN DIEU UNIQUE

Dans la huitième strophe Ghazal enclenche le mode Mezmoum et en se remettant à Dieu l'auteur donne l'assurance d'une personne pieuse espérant toujours ce que la destinée lui a prescrit. Ni soucis ni inquiétudes , Dieu est seul dispensateur des richesses , Gloire à Toi Adoré, ô Généreux !

refrain - çiyàh :

Par Dieu, ma douleur et les tourments de mon cœur
Ont ravi de joie le cœur de mes ennemis,
que je prenais pour des amis.
Partout où je me dirige, Dieu m'accompagne.
Il est Présent, Voyant; Sa Parole m'est bénéfique
Que d'envieux ont souhaité mon malheur !
Je loue Dieu d'avoir toujours eu ma part de biens.
Lui, Le Généreux, a changé ma peine en repos.
Il m'a dispensé dans cette vie, récompenses et rétributions .
A mes ennemis, il a infligé jugements et châtiments.

رد – صياح

وَاللّهْ لا ضَرّنِي وَ لا عَذّبْ قَلْبِي
إلاّ شْفايَةْ الأَعْدا الّي نْظُنّهُمْ أَحْبابْ
أَنا وَيْنْ ما مْشيتْ لِي رَبّي
حَاضَرْ نَاظَرْ صَرّخْتُه لِي تَنْصابْ

كَمْ مَنْ وَاحَدْ مِنْ الحَاسْدِينْ يَتْمَنّى كُرْبِي
نَحْمَدْ اللّهْ عُمْرِي سَعْدِي مِنْ الخِيرْ لا خَابْ
بَدّلْ لِي الكَرِيمْ بالرّاحَةْ تَعْبِي
وَرْزَقْنِي فِي الحَيَاةْ الأَجْرْ وَ الثّوَابْ
وَسَلّطْ عَنْ اعْدانا الحْسابْ وَ العْقَابْ.

بيت

اللّهْ يَرْحَمْ الاشْياخْ الفَايْزِينْ الاخْيارْ
كُلْ شَيْ خَلاّوَهْ لِلحادْثِينْ مَذْكُورْ
ساعَةْ الضِيقْ هِيَ تُورِيكْ طَبْعْ العْشَارْ
يكُونْ حْبِيبَكْ وَ يوَلّي عَدُوكْ مَخْبُورْ
النّكْدْ يَتْفاجا وَ تْزُولْ ساعَةْ الغْبارْ
الإفادَةْ تَغْنَمْ بِهَا سْنِينْ وَ شْهُورْ.
يَسْتَهْلْ[20] مَنْ يِبْنِي سُورَهْ بْغِيرْ تَلْسَاسْ[21]
يَسْتَهْلْ مَنْ يَدْخُلْ فِي الحَرْبْ دُونْ حَارِمْ
يَسْتَهْلْ مَنْ يَدْخُلْ البَحُورْ دُونْ رِيَاسْ
يَسْتَهْلْ مَنْ يَطْلَعْ الاطْوَادْ بْلا سْلالِمْ.

refrain - çiyàh :

Me voilà déçu et perdu toute illusion de mes amis,
Dont je tirais jadis ma fierté et mon orgueil.
Leurs ongles et leurs dents m'ont marqué de leur venin.
Ils ont aboyé après moi, tels des êtres hargneux ,
Ils accueillent leurs amis avec des paroles de bienvenue.
Avec leurs âmes sombres dépourvues de tendresse.
Ils ont des cœurs plus durs que la pierre des visages rigides
Pareils aux cadenas d'acier à l'épreuve des chocs.
Par Dieu, point de respect pour les dévots.

رد – صياح

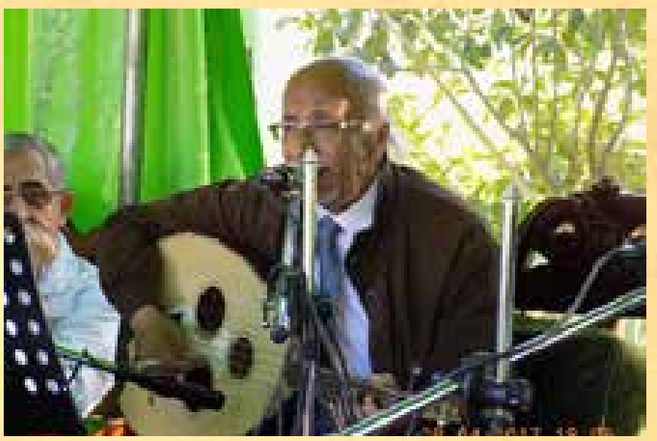
أوّاهْ اليُومْ فِي اصْحابِي ظَنّي خابْ
الّي بِهُمْ كُنْتْ نَفْخَرْ وَ نْفَايَشْ[22]
خَلّوا فِي سْمُومْ الاظْفَارْ وَ الانْيابْ
وَ نْبَحُوا فِي جْلايْلِي[23] كَمْ ذَا الهْوَارَشْ[24]
بَلْسُونْهُمْ يقُولُوا مَرْحَبا بِمْجِي الاحْبابْ
وَ خْوَاطَرْ مْغَشّيْنْ لا تَحْمَلْ نْقَاوَشْ[25]
قْلُوبْ أَقْسَحْ مِنْ الحْجَرْ وَ وْجُوهْ صْلابْ
وَ اقْفالْ الهْنَدْ[26] لا انْطَرْشَتْ بِمْطَارَشْ[27]
واللّهْ ما بْقَتْ حَرْمَةْ لدْرَاوَشْ

Strophe 8 : Mode Mezmoum

Voilà donc comment on traite les hommes en ce monde d'illusions ?
C'est ainsi que le destin détruit toute nation.
Les jours se succèdent, à la saveur tantôt amère, tantôt douce ou tantôt infecte.
Tel jour se partage entre bien-être et quiétude.
L'homme demeure sous la protection du Dieu Munificent, Eternel.
Le matin, il prie son Seigneur de lui accorder la paix .
Celui qui se fie à son ennemi doit avoir l'œil exercé;
S'il évite le premier coup, il sera anéanti par le second.
Il recevra les flèches tirées des arcs,
Et la malédiction de l'opprimé servira de leçon à l'oppresseur.

بيت

هَكْذَاكْ الدّنْيا الْغَرّارَة تْدِيرْ لْلْقُومْ
هَكْذَاكْ الدّهْرْ مْشَتّتْ كُلْ أُمّة
يُومْ مالِحْ يُومْ حْلُو يُومْ زَقُّومْ
يُومْ مُسْتَعْدَلْ بِينْ الطّيبْ و السلاّمَة
يبات شَمْلْ المْرُو في حَفْظْ ألْغْني القَيُومْ
الصّبَاحْ يَطْلُبْ مَنْ مُولاهْ السّلاّمَة.
كُلْ مَنْ شَدّ في رَاسْ عَدُوّهْ يكُونْ قَيّاسْ
إذَا أخْطاهْ بْضَرْبَة، ثَانيَةْ يعُودْ عادَمْ
يَلْقَى النّشَاشيبْ مْنْ كْبَابْ الاقْوَاسْ
وتْفيدْ دَعْوَةْ المَظْلُومْ في الظّالمْ.



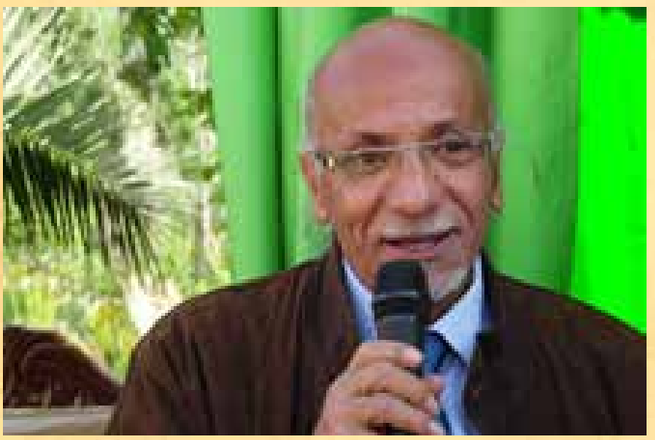
ce bas monde. A Dieu il faut demander Pardon. Ni l'arrogance , ni l'ingratitude , sur mille hommes un seul peut posséder des nobles qualités. Ô enfant d'Adam ! tu auras beau vivre aussi longtemps que tu voudras , tu ne prendras qu'un linceul pour habit.

Le bienfait est celui qui sera suivi par la reconnaissance.
Au cœur généreux engendre des situations malheureuses .
Renseigne-toi auprès des savons et plus avisés
A celui qui questionne le choix et parmi les meilleurs.
Combien de vices sont dissimulés sous un bel habit
Sur sa tête un turban oriental auréolé
Beaucoup d'avares et peu de généreux
Un sur mille qui a des qualités
L'avare de nature se ponche vers ses ressemblants

الخير اللي يكون في تباعه الجميل
في القلب مودته تورث له العلايل
سال و سقصي أهل المعاني و التفضيل

LE MODE RAML CONTRE L'INGRATITUDE DES GENS

Dans la neuvième et dernière strophe, Larbi Ghazal avant de passer au Khlas, emprunte le mode Raml pour exprimer toute la morale qui émane de ce poème tant aimé par les mélomanes du Chaâbi. Tout revient à Dieu le Miséricordieux. Rien ne sert de tricher dans



ينوبوك الخيار يا من هو سائل
كم من عرة مغطس في ثوب جميل
وعلى رأسه شاش مشرقي شامل
حيال البخل كثير و حيال الجود قليل
واحد في الألف توجد له فضائل
و لي أصله بخيل للبخلاء مايل

Strophe 9 : Mode Raml

Comment peux-tu être en paix , toi qu'attend l'épée d'Azrail,
Le tombeau et le Royaume, le Jour du Jugement Dernier ?
Comment peux-tu t'élever, toi qui demeurera toujours bas ?
Toi dont l'âme te murmure que tu es le meilleur ?
A la moindre atteinte, tu t'effondres, ô fils d'Adam !
Si riche sois-tu, tu seras porté dans un cercueil.
En ce monde, tu as été créé de la terre de «Nasnas";
Tu finiras dans la tombe, homme injuste !
Regarde ce que recouvrent tes habits, toi qui es plein d'impuretés.
Ah si le vêtement ne dissimulait pas les parties intimes !

بيت

كيف تهنا يا مَنْ يَرْجَاكْ سيفْ عَزْرِيلْ[29]
الْقَبَرْ وْ الملكوتْ[30] و يُومْ السُّؤَالْ[31]
كيفْ تَعْلا يا الّي ما زَالْ تَرْجَعْ ذْلِيلْ
يَا الّي قَالتْ لَه نَفْسُهْ أَنْتَ المفَضَّلْ؟
آشْ ما قاسَكْ يا ابْنِ آدَمْ، تَرْجَعْ عْطِيلْ
في النْعَاشْ تَتْرَفَدْ وَ لَوْ تَكُونْ ذُو مَالْ
أَوَّلْ خْلُوقَكْ للدُّنْيا منْ تْرَابْ نَسْنَاسْ[32]
وْ آخَرْتَكْ لابُدْ للْحَدْ يا ظَالمْ
شُوفْ ما تَحْتْ ثْيَابَكْ يا كْثِيرْ الادْنَاسْ
لَوْلا الثُّوبْ السَّاتَرْ الحْشَايَمْ

C'est pourquoi que l'on soit dans les jours heureux ou dans les moments de peines que le sort tourne ou que la chance sourit ,la sagesse et la foi voudraient qu'on se remette à Dieu et les salutations sur celui *« qui a l'haleine parfumée »* notre Prophète Sidna Mohamed (qssl) notre lueur dans les sombres ténèbres.

bayt final

Qaddour El Alami, l'intelligent, le bon a dit :
«Homme avisé, crains Dieu, sinon tu le regretteras".
J'ai obéi docilement aux maîtres et aux cheikhs.
Le Seigneur, le Puissant connaît le fond des cœurs.
Je suis un sage instruit par des hommes intelligents et sagaces;
Je suis considéré, cultivé et mon maître est un savant éminent.
Je me suis conduis selon les prescriptions divines; J'ai vécu dans la sérénité.
J'ai loué et remercié mon Dieu, Dispensateur de toutes les grâces.
Celui qui apprends mon poème
Prends le comme une parure

Brillante et esthétique et les anvilleurs deviennent nombreux
Je conclu mon poème en saluant le prophète sidna mohamed (qssl)

بيت الختام

قَالْ قَدُّورْ العَلَمِي[33] اللَّبِيبْ كِيَّاسْ
يا الحَافَظْ إِخْشَ لاَ تْعُودْ نَادَمْ
طَعْتْ للطُّلْبَة وَ الاشْيَاخْ دُونْ تَعْكَاسْ
رَاهْ رَبْ العِزَّة ما في القْلُوبْ عَالَمْ
فْلاَنْسِي[34] دَهْفَانِي، رَبُّونِي الكْيَاسْ
مَعْتَبَرْ وُ قَارِي شِيخِي حْكِيمْ نَاجَمْ
القْضَا صَرْفَتْ أَحْكَامَهْ صَرْتْ لاَبَاسْ
خْمَدْتْ رَبِّي وَ شْكَرْتُه بَاسَطْ النْعَايَمْ .

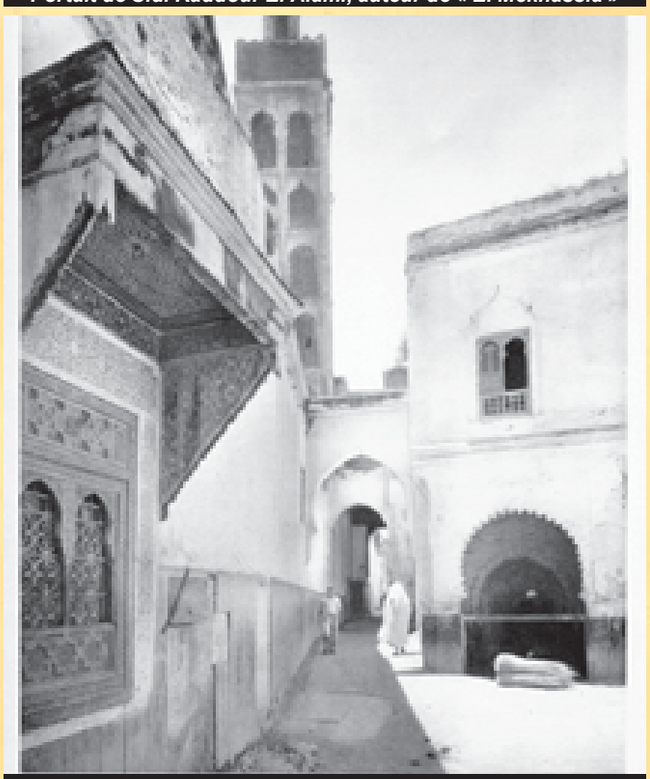
خوذ يا حفاظي حلة في رمز القياس
باهية وظريفة وحسودها تتفاقم
ختمتها بالصلاة والسلام على طيب الأنفاس
سيدنا محمد بدر الدجى الوسيم

Tel est cet essai d'interprétation de la qacida *« El Meknassia »* chanté par Larbi Ghazal dans le genre Malouf dans le strict respect du texte de son auteur Sidi Kaddour El Alami.

Dr Boudjemâa HAICHOUR
Chercheur Universitaire. Ancien Ministre

BIBLIOGRAPHIE :
1) Sfina de Larbi Ghazal
2) Textes-Recueil Ministère de la Culture Alger 200K7-Hadj El Anka dans Meknassia
3) Chansons de la Casbah-Ahmed Dellai ENAG-Alger 2003 . P 35-46
4)Azzedine Kharchafi-thèse sur Sidi Qaddour El Alami-Aix en Provence-1993.
5)Mouloud Mammeri : les Isefra de Si Mohand-Maspéro Paris 1982.
6)Internet-Site Chaabi-www.webchaabi.com
7) Youcef Mérahi :Entretien Yasmina Khadra-ed .Sedia Blida 2007.

Portait de Sidi Kaddour El Alami, auteur de « El Meknassia »



Mosquée Sidi Kaddour El Alami à Meknes

Chevaux et généalogie

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

UNIVERS ÉQUESTRE ET FASCINATION DU CHEVAL

Le charme émouvant - cheval barbe et pur-sang arabe

Chevaux et généalogie

Histoire

Dans ce XXIe siècle, le cheval barbe garde-t-il son aura lorsqu'il était à la fois le compagnon et la monture du svelte cavalier que de poèmes ont mis en exergue depuis les temps les plus reculés ? Curiosité intellectuelle dites-vous lorsque fasciné par la beauté du cheval, on s'aventure à remonter depuis les âges sa généalogie. Il est vrai que je me suis intéressé longtemps sur les origines dans un sens d'ethnologie. On aurait recueilli à partir de manuscrits et inscriptions beaucoup d'informations nous aidant à retracer la sociologie tribale et les différentes migrations de la population à travers les siècles. On avait inventorié plusieurs centaines de tribus qui ont constitué le socle identitaire de notre pays.

A partir de là, on a pu relever l'accompagnement et les liens affectifs qu'unissaient l'homme et le cheval depuis de nombreuses peintures et gravures du Tassili des Ajjers connu sous le nom de « Equus Cabalus » domestique et qui illustre depuis le 2e millénaire avant J.-C. de la présence du cheval. Selon une certaine source, le cheval est mentionné avec certitude sous le règne du pharaon Ahmôsis dans des documents datant de 1500 avant J.-C. C'est la XVIIIe dynastie qui ira guerroyer jusqu'au désert de Syrie et à partir du Nil, l'expansion du cheval ait été faite vers le sud où on retrouva la race Dougola, proche du Barbe et vers l'ouest ou les Libyens orientaux possédaient les chevaux dès le règne de Ramsès II.

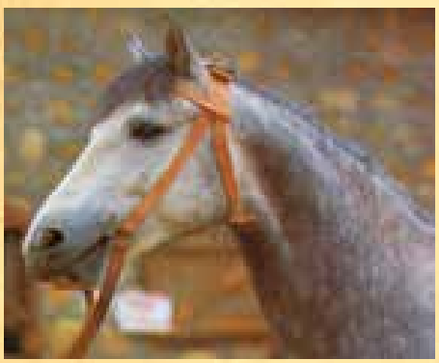
Vers le sud, le Fezzan dont les vallées permettront d'atteindre le Tassili N'Ajjer puis le Hoggar. La steppe sud Atlas du Maghreb s'ouvrant aux équidieus. On a retrouvé les restes d'équidés dans des gisements préhistoriques appartenant à une espèce fossile « l'Equus Mauritanicus » dont les plus célèbres sont les gravures rupestres d'Enfouss près d'Aflou au cœur du Djebel Amour, mais également à Ain Hnechi près de Sétif et Térinifine entre Saida et Mascara.

Hérodote lui-même affirmait à l'aube de l'histoire que les Garamants poursuivaient les Ethiopiens sur « les chars à quatre chevaux ». Les chars peints attelés et les « galops volants » des abris Tassiliens et ceux des chars garnis de l'Atlas illustrent bien ces origines millénaires du cheval. Nous les retrouvons aussi à Safiet Boukhenan sur les hauts plateaux de Djelfa.

Chevaux et généalogie

Histoire

Le cheval symbole de prestige et fierté millénaire



Dans notre pays depuis des siècles, le cheval est omniprésent. Il fut de tous les combats et de toutes les conquêtes, dans les moments de peine et de joie. Aux premières civilisations de l'histoire de la Numidie, Massinissa, Syphax, il y a eu quelques illustrations de cavaliers numides montant un cheval dont le peintre Hocine Ziani en a reproduit une belle œuvre d'art sur toile réalisée en 1989. *(Voir ouvrage Ziani : Les Lumières de l'Histoire) édité par Zaki Bouzid.*

D'ailleurs, du temps de Massinissa, non seulement le cheval va être le fidèle compagnon pour les guerres mais il participera aussi au développement général du royaume de la Numidie. C'est depuis cette cité punique certes que les cavaliers de Jugurtha, de Tacfarinas et de leurs successeurs vont imposer la puissance de Numidie contre les Romains ; les Vandales, les Byzantins vont se heurter aux cavaliers numides. Au barbe existant, les cavaliers, messagers du prophète Mahomet (QSSL), ils importent le plus noble des chevaux : *« le pur-sang arabe »*. À partir de là, le cheptel algérien se paraît de deux races distinctes : la générosité du cheval barbe autochtone et le majestueux pur-sang arabe. C'est avec ces genres de chevaux que l'Emir Abdelkader entreprendra la résistance anticoloniale qui sera suivie par celle de Hadj Ahmed Bey, d'El Mokrani, des Zâatcha…

L'émir Abdelkader et le code des vertus chevaleresques

L'art d'élever et de dresser les chevaux. On les range d'après la pureté de la race. Le noble se trouve à côté du noble. C'est ainsi qu'on admire la force des liens qui unissent les hommes du désert à leurs chevaux et la fascination qu'ils ont sur les cavaliers dans à la fois cette grandeur et cette communion. Chaque tribu, disait l'Emir Abdelkader, en fabuleux expert en la matière, avait ses propres secrets dans l'art d'élever un cheval. C'est cette grandeur et cette noblesse qui par le chant et la poésie faisaient du dressage des chevaux une exigence scientifique chez l'homme de la tente, fils de la poudre, complice des espaces infinis. C'est ce noble animal, le cheval qui fera l'honneur d'une nation. Au lecteur qui s'abreuvera d'une poésie équestre depuis Mualakat, poésie anti-islamique à nos jours, il y a une sorte de charme émouvant qui s'empare de l'âme qui n'est jamais rompue. On est constamment bercé par le cheval comme dans un rêve. C'est que l'Emir Abdelkader avait écrit tout un essai Les Chevaux du Sahara repris pas le général Eugène Daumas en 1853 qui nous restitue

Chevaux et généalogie

Histoire

l'histoire la plus fabuleuse de l'épopée du cheval arabe et des hommes du désert. C'est dans ce sens qu'on avait glorifié l'âme d'un peuple fascinant et de son cheval en communion dans une foi sublime.

Généalogie du cheval barbe

La Revue des deux mondes du tome 5 de l'année 1854, rapporté par le général E. Daumas, fait paraitre la lettre que lui a écrite l'Emir Abdelkader : *« Le cheval barbe doit au ciel sous lequel il se développe, à l'éducation qu'il reçoit, à la nourriture qu'on lui donne, aux fatigues qui lui sont familières, une vigueur qui lui permet d'égaler sinon de surpasser les chevaux les plus vantés de la Perse et de la Syrie ».* Voici quelques extraits de la lettre de l'Emir Abdelkader au général Daumas décrivant les qualités du cheval barbe : *« …Nous serons, te dis-je, portés sur un cheval habitué aux courses nocturnes, un cheval de race berbère, aux flans sveltes comme un loup de Gudu, un cheval qui presse sa course rapide dont on voit les flans ruisseler de sueur. »*

Lorsque, lâchant la bride, on l'excite encore en le frappant avec les rênes de chaque côté, il précipite sa course rapide, portant sa tête sur ses flancs et rongeant son mors. Et lorsque je dis reposons-nous, le cavalier s'arrête comme par enchantement, et se met à chanter, restant en selle sur ce cheval vigoureux dont les muscles des cuisses sont allongés et les tondons secs et bien séparés ». *(voir revue des mondes musulmans et de la Méditerranée- La mer et le sacré en Islam médiéval-Daumas Général Eugène / El Emir Abdelkader- Dialogues sur l'hippologie arabe : Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert- éditions intégrale établie par François Pouillon, Arles Actes du Sud- Arts équestres, 2008, p578 Sylvette Larzul).* Les chevaux du désert qu'avait écrit Eugène Daumas doit beaucoup aux échanges épistolaires qu'entreprenait l'Emir Abdelkader avec Daumas durant plus de quinze années d'abord à Mascara où ce dernier était consul, ensuite à Toulon au fort Lamargue où l'Emir fut fait prisonnier puis en Orient. Il ne faut pas oublier le Traité sur les chevaux écrit par l'Emir Abdelkader dont le titre à lui seul est révélateur Dirassa Qassira Hawl Al Khouyoul. Le cheval barbe s'il servait aux voyages, il l'est aussi pour la chasse et il constituait par excellence la monture de la guerre et de la parade. Le cheval était pour les cavaliers algériens un compagnon de toujours. Il imposait respect, élans poétiques assez souvent entremêlés d'approches mystiques. On y retrouve tout ce dont l'Emir avait écrit et évoqué avec Daumas sur le cheval barbe notamment les relations juments-étalons, l'enfance, le sevrage, le pansage, les liens hommes-chevaux, la monte surtout le ferrage, les courses, les règles d'hygiène, la pratique vétérinaire, la castration. François termine sa présentation du livre Les chevaux du désert de Daumas en soulignant la leçon d'humanisme que donnent ces hommes des chevaux. Et Gilbert Meynier note « l'exceptionnelle hauteur de vues de l'Emir avec son interlocuteur français Daumas et l'ouverture d'esprit que représentent les diverse correspondances, un document de premier ordre sur la société et la culture algériennes du milieu du XIXe siècle ».

Dans une étude parut dans la revue OMCB (Organisation Mondiale du Cheval Barbe) en 2006 Mme Yasmina Chaid-Saoudi, docteur en paléontologie animale de l'université d'Alger, revient sur les origines de l'Equus Caballus en Algérie et les origines de la domestication, cette espèce vient d'être identifiée prés de Sidi Said (Tipasa). Les premiers Caballius ont apparu en Amérique du Nord qui semble être le berceau de la famille équidienne. Par ailleurs l'ancienneté d'Equus Numidicus reconnue dans les sites algériens autour de 2 millions d'années et leur radiation du Constantinois vers l'Ethiopie, la Palestine. Il y a eu des restes des Caballius comme le cheval atérien de Tébessa. Pour revenir à la relation de parenté existant entre Equus algericus et le cheval Barbe domestiqué, ils sont à leurs premières investigations comme l'affirme Dr. Chaid Saoudi. Des études ADN sont en cours au plan génétique. Sur un échantillon

Chevaux et généalogie

Histoire

de 652 séquences ADN, les généticiens sont arrivés à la déduction que la dernière évolution du barlu selon les gènes se situe entre 21 000 et 9 000 ans. Ainsi on peut dire que le cheval barbe a occupé une bonne place au Maghreb. Il faut dire qu'il existe des moyens génétiques sanguins pour l'identification et le contrôle de filiation.

Haras de Numidie et de l'Andalous

Plusieurs haras en Numidie tels les haras de Mas Hanabal fils de Massinissa où on élève le cheval barbe. Il y a aussi le haras de Pompeianus implanté à Constantine au 3e siècle après J.-C. Le VIIe siècle verra le grand départ du cheval barbe et Tarek Ben Ziad avait pris la conquête de l'Andalousie avec plus de 10000 cavaliers montés sur les chevaux barbes qui seront croisés avec le cheval ibère et aussi des chevaux germaniques amenés pas les vandales. Le cheval andalou tire son croisement avec le cheval barbe d'Algérie. En Andalousie, le vizir El Mossoul avait créé sur les rives d'El Guadalquivir, le haras d'El Madain avec plus de 3000 poulines et 100 étalons.

Une bonne partie provenait du Maghreb. Le cheval Barbe du XVIIe siècle était très prisé en Algérie et en Europe.

On raconte qu'en 1574, Henri III, Roi de Pologne, quitta Cracovie pour Paris sur un cheval Barbe quand la mort de son frère Charles IX lui laissa le trône. Henri VI et Louis XIII ont élevé des chevaux barbes. Ce dernier avait un barbe au nom de *« le Bonnitte »* qu'il disait le plus parfait cheval d'Europe. C'est sur un barbe que Louis XIV après son sacre entra solennellement dans Paris.

Le barbe étalon royal

Le barbe devient le seul étalon royal pour la reproduction des chevaux de selle. Henri VIII et Charles II firent venir des juments et des étalons barbes du Maghreb. C'est avec le Godolphin arabian présumé barbe, que le pur-sang anglais prenait toute son importance. Il devient cheval de légende et chef de file de la race.

A partir du XVIIIe siècle, le cheval barbe sera fortement concurrencé par le cheval pur-sang arabe. Découvert par Bonaparte en Egypte, le cheval pur-sang sera le favori de l'Europe. Dès le XIXe siècle, le barbe sera utilisé dans les guerres des Crimée et du Mexique. La période ottomane dans notre pays fait disparaître le barbe et près de 80 000 chevaux barbes de la conquête française. C'est le général Daumas et les différentes correspondances avec l'Emir Abdelkader avec son célèbre livre Les Chevaux du Sahara, qui éveilla un certain intérêt pour le cheval barbe. Oudinot fut l'initiateur de la création d'un vaste réseau hippique, haras et dépôts d'étables, donnant une nouvelle race croisée avec le pur-sang appelé le cheval arabe barbe.

Il reste que la race barbe n'est pas homogène. L'Emir Abdelkader, grand hippologue de son temps, décrivait merveilleusement le cheval barbe dans ses variations en taille, ossature et musculature et les lignées, surtout le barbe dans Flittas. Elevé dans une zone montagneuse, il est svelte, léger et rustique. Celui du Sahara est le plus rapide de tous dont l'encolure est légère.

Rituels et croyances autour du cheval

L'élevage du cheval dans notre pays est donc hérité de notre passé. C'est tout un rituel qui l'entoure. On dit qu'on se méfie de l'oreille pendue du poulain né un lundi ; il y a aussi une certaine méfiance envers celui qui vient au monde le dernier mercredi du mois ; le henné que l'on applique sur le front et le poitrail du cheval acheté, l'amulette porte-bonheur suspendue à l'encolure.

De Mdoukel à M'Sila, d'Aflou à Tébessa ce sont des noms de chevaux qui font tout un monde, Khadra, Sâad, Safy (verdure, bonheur, pur). C'est la fierté de toute la famille que d'exhiber sa généalogie. La Jumenterie de Tiaret et

Chevaux et généalogie

Histoire

la Remonte de Sidi Mabrouk de Constantine sont-elles en mesure, en saison de monte, de nous reproduire des étalons ? Y a-t-il persistance des qualités qu'ont faites légende dans l'élevage du cheval dans notre pays ? En 1954, les statistiques donnaient 200 000 têtes. En 1982 à peine 100 000 chevaux. Avons-nous rattrapé notre patrimoine équin de ce qui a été décimé pendant la guerre de libération nationale ? Il faut protéger et développer les races algériennes.

Prosodie et furussyya

La furussyya arabe est révélatrice de l'estime et de l'âme d'un peuple de cavaliers. L'équipement, ornements, broderie d'or et d'argent, couleurs, est toute une esthétique de la beauté liée au cheval.

Le cavalier de fantasia porte un costume gandoura et burnous qui sied à la cérémonie. Jeu viril, le cavalier réussira à brandir plusieurs fusils à la fois. Les Ouled Nails ont toujours chanté le raffinement et l'élégance du cheval dans une sorte de rituel. Le barbe a acquis une endurance tout à fait exceptionnelle.

Mohamed Belkheir a chanté les chevaux :

« Mon coursier infaillible sans éperons, fidèle aux belles montures. »

« A l'aube du jour quand l'oiseau est encore dans son lit, je pars sur un coursier au poil ras au pied leste et léger, à l'élan plus vite que l'élan des bêtes sauvages, coursier robuste et puissant… Il vole encore, il vole léger » (Imr el Kais).

« Le pur-sang arabe reste un cheval avec une tête expressive, un front plat, chanfreins concaves, des vifs en orbites saillants, des oreilles fines et mobiles, une encolure droite, légère et musclée, une taille idéalement située … »

Aujourd'hui El Hars El Djemhouri (la Garde républicaine) continue d'œuvrer à la sauvegarde et au dressage de notre patrimoine équin pour faire de l'hippologie un centre d'intérêt national dans toute l'esthétique, dans l'art et la culture du cheval. Je ne terminerais pas cette contribution sans évoquer les amoureux du cheval en la personne de Si Abdelmadjid Aouchiche, Si Mustapha Cheloufi et Si Kasdi Merbah qui ont veillé au développement dans ce domaine que Dieu les agrée dans son vaste paradis.

Par le Docteur Boudjemâa HAICHOUR
Chercheur universitaire
Ancien Ministre

Bibliographie :

- Léon Zitrone, La Vie d'un Cheval de Course, Paris, éditions Pont Royal, 1963.
- Ahmed Ziani, Les Lumières de l'Histoire, Edition Zaki Bouzid, CPS, France, 2002.
- Jean Pierre Digard, Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident, ouvrage collectif publié par l'Institut du Monde arabe. Edition Gallimard, Paris, 2002.
- Abou Bakr inb Badr, Le Naceri : la Perfection des Deux Arts ou Traité Complet d'Hippologie et d'Hippiatrie arabe, traduit de A. Perron, Paris, 1852-1860.
- Al Arabi Al Khattabi, Faharis al Khazina al Malakiyya, Vol II, Al Ribat,1982.
- Ali ben Abderrahmane ben Houdeïl al Andaloussy, La parure des cavaliers et l'Usine des Preux, traduction L.Mercier, Paris, 1924.
- Ali Ben Abderrahmane Ben Houdeïl Al Andaloussy, Coup d'œil d'ensemble sur l'équitation, le dressage et l'élevage arabe à travers les âges, (au XIVe s.) traduction et édition L. Mercier et Genthner. Paris, 1924.
- Général E.Daumas, Textes de l'Emir Abdel Kader, Illustrations de Marine Oussedik, Editions Ola, 1998.
- MARA, Le Grand livre du cheval en Algérie, ministère de l'Agriculture et de la Pêche, ONASA, Alger, 1986.
- OMCD, Le cheval barbe, Revue de l'Organisation mondiale du cheval barbe, Alger Expo- Vet et Mag-Vet, 2006.

Sig

Par Hassina Amrouni

Le JOYAU de la MEKERRA

Histoire d'une Ville

Sig

Commune dépendante de la wilaya de Mascara, Sig est située à seulement 50 m d'altitude, résultat d'un effondrement comblé par les alluvions provenant de l'Atlas tellien.

Cette plaine enclavée a été habitée depuis l'ère préhistorique. Cette présence humaine a été révélée par des recherches archéologiques effectuées dans la région où des outils, tels que des silex taillés ou haches polies, rescapés de l'ère néolithique, ont été mis au jour.

La présence romaine se révèlera aussi à la faveur de ruines qui auront échappé à l'érosion du temps et à la destruction de l'homme. Désignée à cette époque sous le nom de Tasacorra, du Berbère Tara et Corna qui signifie *« Défilé de la Mekerra »*, la région connaîtra, sans doute, une imposante présence romaine. En témoignent ces galeries, pans de murs, chapiteau de colonne sur laquelle a été relevée une inscription datant du règne de l'empereur Trajan (98-117) et on en oublie encore. Tasacorra sera, par ailleurs, une voie de passage, reliant Rusuccuru (Dellys) à Calama (Nedroma).

Monument à Sig

Sig

Toutefois, l'Histoire avec un grand « H » reste assez floue, à cette période et les seules informations recueillies par les historiens et chercheurs sont celles que certaines pierres auront bien voulu révéler. Idem pour la période vandale dont la présence dans la région a été signalée aux alentours de 428, sans plus. Mais à l'instar des autres villes où ils sont passés, ces derniers n'ont laissé que désolation et misère donc il nous est aisé d'imaginer l'état de la ville de Tasacorra après leur départ !

Les Arabes qui arrivent deux siècles plus tard, essayent de redonner vie à la région, l'agriculture sera d'ailleurs, le moyen de subsistance lancé à grande échelle. Il faut dire que cette plaine s'étendant sur plus de 30 000 hectares, arrosée par l'oued Sig a de quoi offrir. Il suffit de travailler cette terre pour lui permettre de donner ce qu'elle a de meilleur.

On sait qu'à cette époque, la tribu zenatienne des Beni Houni sera parmi les premières tribus à s'installer dans cette région agricole, mais vers 1150, les Houara, puissante tribu berbère viennent les en déloger. Convoitée de toutes parts, la région tombe au XIe siècle entre les mains des Hilaliens, et deux tribus, les Beni Ameur et Souyad s'y fixent durablement.

Echec de la conquête espagnole

Se lançant à la conquête d'Oran qu'ils investissent en 1509, après avoir tué 4000 personnes et capturé 8000 autres qu'ils vendent comme esclaves, les Espagnols se lancent à la conquête d'autres villes limitrophes. Mais ce vaste projet d'évangélisation sera stoppé net par les populations sigoises et mostaganémoises qui repoussent avec une grande véhémence les tentatives d'occupation des troupes du cardinal Francisco de Cisneros, commandées par Pedro Navarro.

S'en suit une accalmie de courte durée puisque dès 1708, la région est investie par les Ottomans. Une occupation tardive en comparaison avec d'autres régions du pays mais qui s'avèrera non moins désastreuse. En effet, les Turcs se lancent eux aussi dans une valorisation du secteur de l'agriculture, mais la population restera aux prises avec la misère en raison des forts impôts imposés par les Turcs et cela ne changera guère, après l'arrivée de l'occupant français, après 1830.

Sig

Arrivée des Français

Dans un premier temps, les troupes françaises s'installent à Sig – considérée comme gîte d'étape – afin de pouvoir livrer bataille à l'Emir Abdelkader. D'ailleurs, plusieurs batailles seront livrées dans la plaine dont l'une, le 26 juin 1835, à la ferme de la forêt Moulay Ismaïl, près de Sig.

Cependant, les Français entreprennent de s'y installer durablement, tant cette plaine offre beaucoup d'attraits géo-stratégiques.

Le 20 juin 1845, le Maréchal, duc de Dalmatie et ministre de la Guerre, signe un arrêté, pour la création du centre de Sig qui prend le nom de Saint-Denis-du-Sig. Dès lors, les Français se lancent dans l'érection d'une ville européenne, choisissant pour cela la rive droite de la rivière et ce, pour des considérations défensives et économiques.

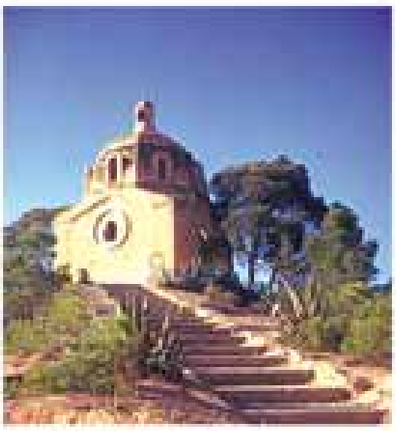
Un barrage-déversoir (le Petit Barrage) est réalisé par les hommes du Génie militaire en 1845, adoubé en 1858, d'une digue de 7 mètres, servant à irriguer les terres de la vaste plaine et à étancher la soif des nombreuses familles de colons qui vont venir poser leurs malles dans la région. A noter qu'en raison des très fortes crues de l'oued Sig, la digue est rompue le 8 février 1885 en même temps qu'une partie de celle du Grand Barrage, construit deux ans plus tôt, en 1883 à 17 kilomètres en amont du premier. Ce dernier est immédiatement restauré : une digue de 100 mètres de long, 30 mètres de hauteur est érigée.

Les premiers colons sont des Allemands, auxquels vont se joindre les Francs-Comtois puis les Alsaciens-Lorrains dès 1870 et les Espagnols, un an plus tard. Accaparant les terres des Algériens, ils vont les exploiter et en tirer les bénéfices, tout en exploitant de façon inique la main d'œuvre algérienne. Céréales, tabacs, garances, sorgo, plantes maraîchères, mais surtout, coton, y sont cultivés.

La ville, quant à elle s'agrandit à vue d'œil. Constituée de deux grands boulevards, elle compte des magasins, des cafés, un hôpital et tout le reste. Le chemin de fer est construit en 1861, le marché couvert en 1888 et l'Hôtel de Ville en 1898. Cela fait accéder Saint-Denis de Sig, le 22 septembre 1870, au statut de commune de plein exercice, avec un premier maire élu. Cette vie prospère qui se fera au détriment des droits les plus légitimes du peuple algérien prendra fin le 1er novembre 1954, lorsque ce même peuple décidera de prendre les armes pour reprendre sa liberté.

Hassina Amrouni

Sources :
http://www.reflexiondz.net/ (21 mars 2009)
www.aps.dz (9 décembre 2015)
www.sigoise.free.fr
www.sigalaune.iquebec.com



Sig et son patrimoine

Ces trésors qui racontent le passé

Par Hassina Amrouni

Sig

La ville de Sig et ses environs sont riches d'un patrimoine architectural et archéologique, hérité d'un passé lointain.

Même si certains sites n'ont pas échappé à l'érosion du temps ou à la négligence de l'homme, ce legs patrimonial reste encore visible pour raconter l'Histoire de la région.

Des bâtisses plus que centenaires

Pour le visiteur de passage dans la ville de Sig, il est des sites qui attirent irrémédiablement l'attention, c'est le cas, notamment, de l'ancien Hôtel de ville, aujourd'hui, siège de l'APC de Sig, imposante bâtisse, avec une architecture typique du début du XXe siècle. Conçue par l'ingénieur A. de Maupassant, ce très bel édifice a été inauguré en 1898. Doté d'une jolie façade sculptée et d'un perron en pierre de taille, on accède au second étage en empruntant un escalier en marbre blanc.

Autre héritage historique de la ville : le marché couvert. Achevé en 1888, l'édifice de forme rectangulaire est doté de murs reliés au toit par de hautes persiennes dont l'ouverture permet d'assurer le renouvellement de l'air. La bâtisse qui a conservé son charme originel a aussi gardé la même fonction, puisque les habitants de la région continuent à y faire leur marché quotidien.

L'école « Mira », située, dans ce qu'on appelait à l'époque coloniale, le village nègre, a commencé à accueillir des petits garçons musulmans dès 1912. Aujourd'hui, rebaptisée école « Merad Djelloul », elle reste encore ouverte aux écoliers de la localité.

Des quartiers au cachet anciens

Certains quartiers qui ont gardé leur cachet ancien restent eux aussi chargés d'une histoire plus que centenaire. « Haï Derb », fait partie de ces lieux typiques où l'on imagine encore, en y déambulant, le quotidien de ses habitants de l'époque. Ce vieux quartier était jadis habité par des juifs qui exerçaient toutes sortes de métiers

Mosquée Cheikh Larbi Tebessi

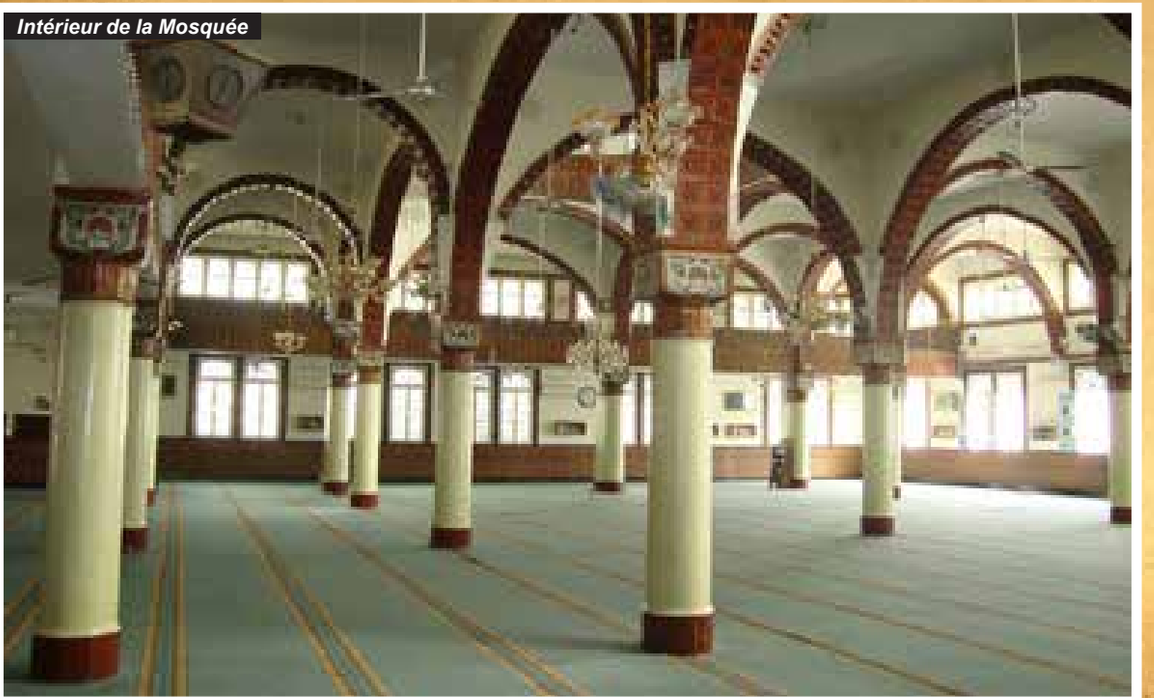
(boulangerie, couture, artisanat…). Aujourd'hui, les couturiers de la ville, y ont pignon sur rue, occupant pour la plupart d'anciennes petites boutiques, mais dont la décoration a été remise au goût du jour. De l'autre côté de la ville, à « Hai Mdina Jdida », on retrouve le quartier des artisans par excellence.

Mosquée « Cheikh Larbi Tebessi »

Portant le nom de son fondateur, la mosquée « Cheikh Larbi Tebessi », que les habitants du quartier appellent « Medersa » est un édifice jouissant d'un grand intérêt auprès de la population. Datant du début du XXe siècle, l'édifice religieux a fait l'objet de nombreuses opérations de restauration d'où son bon état actuel. Il faut noter que cheikh Larbi Tebessi, membre de l'Association des oulémas musulmans, y a enseigné à son retour du Caire et cette médersa a joué durant la période coloniale un rôle important d'éducation et d'éveil de consciences.

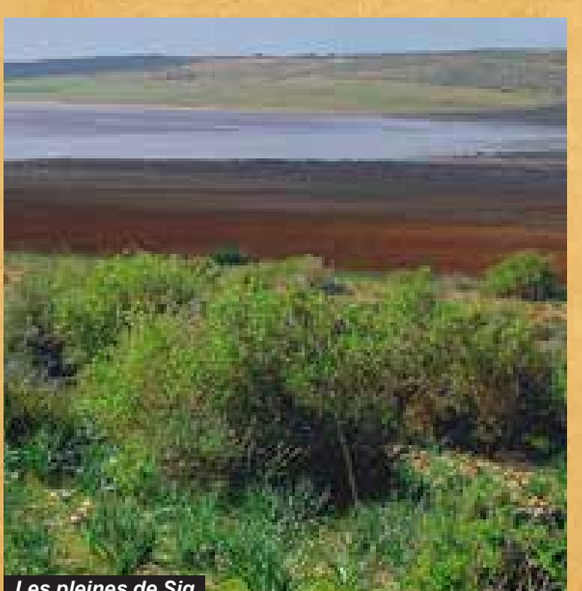
La ville de Sig est également connue pour ses mausolées. Ses habitants vouent respect et déférence à Sidi Lakhdar, Sidi Blel et Sidi Abdelkader, érudits de la région.

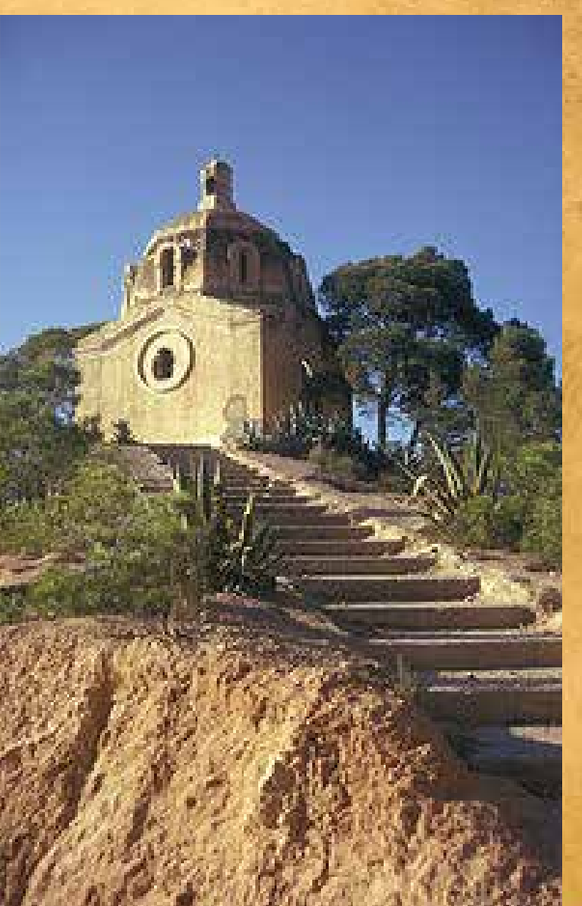
Si le centre-ville de Sig a gardé son cachet ancien, ce qui lui confère cet attrait auprès du visiteur, il faut savoir qu'en sortant de la ville, d'autres lieux méritent le détour, c'est le cas, notamment de Djebel Djira, Koudiat El Medjadine, Koudiat El Beyet, lieux


Intérieur de la Mosquée

de villégiature ou encore de la forêt Moulay Smaïl, lieu chargé d'Histoire, puisque l'Emir Abdelkader y a affronté l'armée coloniale en juin 1835, lors de la fameuse bataille d'El Magtaâ, lui faisant subir un sérieux revers.

Hassina Amrouni


Les pleines de Sig



Miloud Belahouel et Cheriet Ali Chérif

LES DEUX MARTYRS DE SIG

Hassina Amrouni

Sig

Au lendemain du déclenchement de la guerre de libération nationale, Sig, à l'instar d'autres régions du pays, s'engage pleinement dans la lutte, donnant en sacrifice pour l'idéal de la liberté, ses plus vaillants et prodiges enfants.

Les chouhada Miloud Belahouel et Cheriet Ali Chérif font partie des martyrs dont s'enorgueillissent les Sigois, en particulier et les Algériens en général.

Natif de la localité de Sidi Ali Cherif, dans la commune de Sig, en 1920, Miloud Belahouel rejoint les rangs de l'ALN, au lendemain du déclenchement de la lutte armée.

Très engagé sur le terrain des combats, il prend part à des actions militaires spectaculaires, occasionnant des pertes tant humaines que matérielles aux forces coloniales.

Activement recherché par les forces coloniales, plus particulièrement par le commandant Bernard dit *« le Païen »*, il est arrêté le 25 juin 1958, au cours de combats sanglants qui auront pour théâtre le djebel Sidi

Cheriet Ali Chérif

Ali Cherif, à une vingtaine de kilomètres de Sig. En effet, ce jour-là, une information parvenant au Païen, l'informera du lieu de repli de Miloud Belahouel et d'autres djounoud. Il ne tarde pas à faire déployer plus de 3000 hommes, lourdement armés. Essaimant les maquis boisés et broussailleux, ces derniers en raison d'une totale méconnaissance des lieux, se retrouvent pris entre les feux nourris des moudjahidine. Plusieurs pertes sont déplorées côté français mais leur supériorité numérique leur permet de rebondir très rapidement. Belahouel et les quatre-vingt autres djoundi se retrouvent encerclés. Blessé à la jambe, Si Miloud est capturé, une trentaine de compagnons, rescapés de cette attaque, parviennent à se replier, regagnant les hauteurs. De là, ils continuent à tirer sur les soldats français, totalement impuissants, face au courage de cette poignée d'hommes.

Le commandant Bernard ordonne alors à Miloud Belahouel qu'il vient de faire prisonnier de dire à ses compagnons de poser les armes et de se rendre. Il lui dit : *« Ta vie dépend de la résistance de tes hommes, tu vas leur demander de se rendre si tu veux rester en vie. Je te se donne 5 minutes pour les convaincre. »* Escorté de huit soldats, Si Miloud Belahouel parvient pourtant à crier à ses frères de continuer la lutte jusqu'au dernier souffle :*« Moi, de toute manière, je mourrai »,* s'écrira-t-il. A cet instant, il savait qu'il ne reverrait plus sa femme, ses enfants, ses proches mais il voulait offrir cet ultime sacrifice pour l'Algérie. Sous les cris d'*« Allahou Akbar »*, les moudjahidine se mettent à tirer sans relâche, les pertes seront énormes, dans les deux camps. Avec

beaucoup de sadisme, le païen se retourne vers Miloud Belahouel et lui dit : *« Toi, je vais m'occuper de toi personnellement, on va d'abord te soigner. »* Un mois plus tard, il revient le chercher, le fait monter à bord d'un hélicoptère, avant de s'écrier : *« Tu vois cette montagne, c'est là que tu m'as fait perdre plus de 500 soldats. Et si je ne t'ai pas tué tout de suite, c'est parce que je voulais voir ton corps déchiqueté et tes os brisés. »* Si Belahouel sera éjecté de l'appareil en plein vol. Ses derniers mots, avant de s'écraser au sol, seront pour cette Algérie. Il avait 38 ans.

Quelques mois plus tôt, c'est un autre valeureux combattant de l'ALN qui tombe au champ d'honneur à Sig. Ali Chérif Cheriet rejoint le front le 1er novembre 1954, très actif, il est arrêté le 11 novembre, à peine quelques jours après le début des combats. Après quatre années d'emprisonnement, il est guillotiné le 28 janvier 1958.

Sig et Mascara garderont en mémoire le sacrifice de cet homme courageux et pétri de valeurs nationalistes. Uns stèle commémorative sera érigée à sa mémoire au centre-ville de Sig.

Hassina Amrouni

Sources :
www.reflexiondz.net (1er Novembre 2015)
www.lequotidien-oran.com (07 février 2012)

Le chahid Cheriet Ali Chérif

Mort sous la guillotine coloniale

Par Hassina Amrouni

L'année 1958 fut meurtrière. Avant l'exécution de Si Miloud, c'est un autre enfant de Sig qui est tué à la guillotine par les forces coloniales.

Ce combattant de la première heure dont le courage et la bravoure font encore parler de lui, aujourd'hui, près de 60 ans après sa mort, c'est Ali Chérif Cheriet.

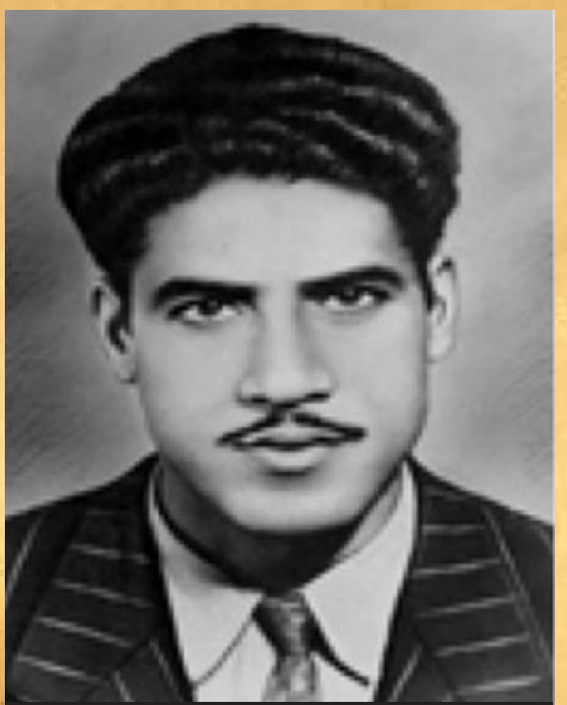
Originaire d'une famille de modeste condition et quatrième d'une fratrie comptant sept enfants, Ali voit le jour le 6 août 1931, dans un quartier populaire de Sig. Son père, marchand de son état, travaille dur pour nourrir sa nombreuse progéniture. Ali est scolarisé à l'école du quartier mais sa fréquentation des bancs de l'école ne se prolonge pas au-delà du cycle primaire, régime colonial oblige !

A l'adolescence, il se lance en quête de travail pour aider son père à subvenir aux besoins de la famille. Il est alors recruté pour divers petits métiers, notamment comme apprenti mécanicien ou encore dans le secteur du bâtiment.

Dans les années 1950, il quitte sa bourgade pour aller s'installer à Oran, plus précisément dans le faubourg Lamur (El Hamri). C'est là qu'il commence à fréquenter des militants du mouvement nationaliste. Leurs idées lui font prendre conscience de la nécessité d'une lutte armée et surtout de l'urgence de l'engagement de toutes les forces vives du pays dans ce combat contre l'oppresseur colonial.

Ali Cherif Cheriet qui intègre d'abord le Mouvement des scouts musulmans algériens d'Oran (SMA) va côtoyer de très près de valeureux militants, à

Des Scouts algériens


Ahmed Zabana

l'image de Kerouicha, Djeffal ou Bizizi. Ensemble, ils diffusent un discours nationaliste, qui verra son écho répercuté à grande échelle, notamment après l'ouverture de la célèbre « *Madrassat El Falah* », dans le quartier populaire « *Village Nègre* », aujourd'hui, Medina Djedida qui leur servira de tribune.

Le jeune militant rejoint ensuite les rangs du Comité révolutionnaire pour l'unité et l'action (CRUA), né de la dissolution de l'Organisation Spéciale (OS). Son courage et son abnégation font très vite de lui un élément essentiel de cette organisation dont les responsables lui confient la direction des actions armées dans la cellule du groupe dirigé par Ahmed Zabana, désigné pour coordonner et préparer les activités paramilitaires dans les villages environnants ainsi que dans la ville d'Oran.

A la veille du déclenchement de la guerre de libération nationale, Ali Cherif Cheriet et plusieurs de ses compagnons d'armes, parmi lesquels Mabed Ghaouti, Fettah Mohamed, Seghir Abad, Fettah Abdallah, Negaoui Mohamed et Louafi Bachir sont chargés d'une mission, consistant à attaquer un dépôt militaire afin de récupérer des armes et munitions qui serviront à alimenter l'ALN et la préparer matériellement à la lutte armée. La caserne visée, celle du 66e Régiment de Tirailleurs, se trouve à Eckmühl, dans la périphérie sud de la ville d'Oran.

Le 31 octobre, veille du 1er novembre 1954, le groupe se met en route pour la mission, empruntant pour cela un taxi appartenant à Samuel Azoulaï. A hauteur des ateliers « *Renault* », il somme le chauffeur de taxi de descendre du véhicule, face à son refus, Ali Cherif Cheriet l'abat de deux coups de feu et abandonne le corps, sur le bas-côté de la route. Le groupe poursuit son chemin, et quelques mètres avant d'arriver à la caserne, il décide de continuer à pied pour éviter de se faire repérer. Il est 22h. Une fois arrivé sur place,

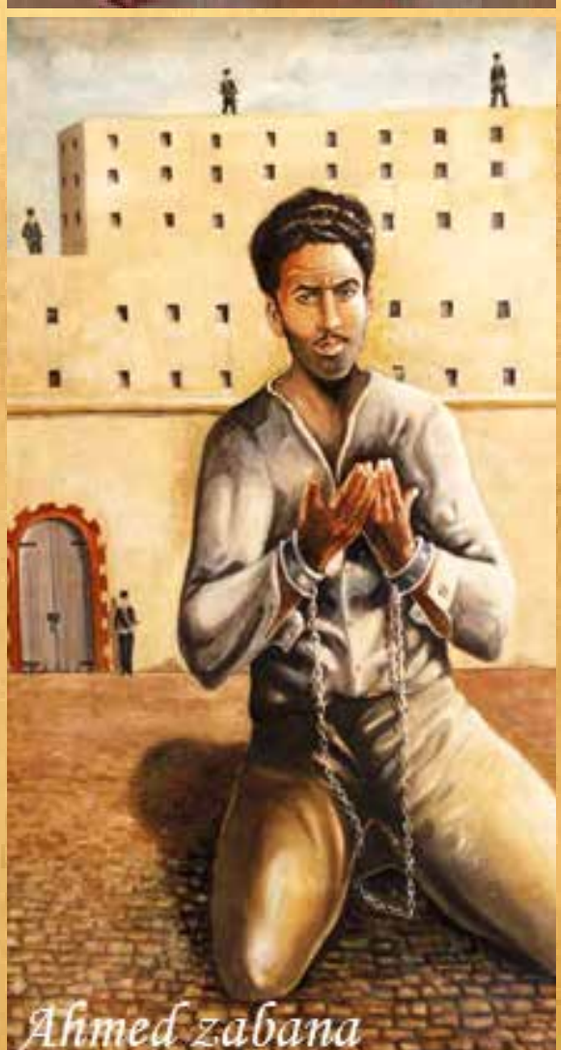
la sentinelle – un soldat algérien – qui devait lui ouvrir la porte, n'est pas de faction ce soir-là, il escalade tout de même le mur d'enceinte, mais malheureusement, il ne parvient pas à ouvrir le dépôt de munition et l'opération est avortée.

Le lendemain, 2 novembre, Ali Cherif Cheriet est chargé par Ahmed Zabana de prendre contact avec un autre militant pour incendier un dépôt de carburant. Mais il est dénoncé par un traître à la cause et, le 11 novembre, il est arrêté à El Hamri. Pendant plusieurs jours, ses geôliers lui feront subir les plus abjects sévices sans parvenir à lui soutirer la moindre information. Après plus d'une année d'emprisonnement, il comparaît le 18 décembre 1955, avec ses compagnons devant le Tribunal militaire des forces armées d'Oran, un procès expéditif durant lequel ils sont condamnés notamment pour avoir tué le chauffeur de taxi Samuel Azoulaï. Ali Cherif Cheriet qui est, ce jour-là, considéré comme la tête pensante de cette action, se tourne vers la mère d'Azoulaï, présente au procès et qui proférait à son encontre toutes sortes d'injures, et lui dit : *« Si ma mort peut apaiser votre douleur, je l'accepte »*. Condamné à la peine capitale, Ali-Cherif Cheriet passera deux années et demie dans l'isolement total à la prison civile d'Oran et le 28 janvier 1958, il est passé à la guillotine.

Sig et Mascara garderont en mémoire le sacrifice de cet homme courageux et pétri de valeurs nationalistes. Uns stèle commémorative a été érigée à sa mémoire au centre-ville de Sig.

Hassina Amrouni

Source :
http://www.commune-oran.com/cheriet-ali-cherif



Rachid Taha
DE SIG À LA SCÈNE PARISIENNE

Sig

Véritable trublion de la scène musicale française, Rachid Taha est un artiste anticonformiste qui, à travers la chanson, dénonce toutes les exclusions sociales. Sa musique métissée s'abreuve aux sources de plusieurs racines, y compris, algériennes, son pays d'origine.

Rachid Taha a vu le jour le 18 septembre 1958 à Sig d'un père originaire de Sidi-Aïch et d'une mère, native de Mascara. A l'âge de 10 ans, ses parents décident d'émigrer en France, la famille s'installe d'abord en Alsace, à Sainte-Marie-aux-Mines, avant de déménager à Lépanges-sur-Vologne, dans les Vosges. Le petit Rachid, qui est un élève turbulent, est alors envoyé dans un établissement scolaire géré par les sœurs blanches, dans l'espoir de le voir réussir.

L'enfant qui a déjà un penchant pour la musique, écoute différents artistes, notamment Oum Keltoum. C'est à cette époque qu'il apprend à lire et à écrire l'arabe.

Diplômé en comptabilité, il exerce plusieurs petits boulots avant de poser ses malles à Lyon C'est là qu'il rencontre les frères Amini, Mohamed et Mokhtar, avec lesquels il forme en 1981, le groupe Carte de séjour, auquel viendra se joindre, un an plus tard Jérôme Savy, joignant ainsi le geste à la parole, à propos des discours d'intégration et de tolérance prôné dans leurs chansons. Très engagé sur le front du combat pour les libertés, le groupe Carte de séjour, à sa tête Rachid Taha, ne se contente pas de chanter le malaise social, il est un véritable acteur social qui participe aux marches et rassemblements, comme ce fut le cas pour la Marche pour l'égalité et contre le racisme de Paris à Marseille. Dans la foulée, il sort un premier album en 1984 intitulé Rhorhomanie. Continuant à déranger et à défrayer la chronique, Rachid Taha et son groupe reprennent, en 1986, la chanson de Charles Trenet Douce France, qu'ils distribuent aux députés de l'Assemblée nationale. Le groupe se dissout en 1989 et Rachid Taha se lance dans une carrière solo avec la sortie de son premier album Barbès en 1991, suivi de Diwân en 1998 dans lequel il compile plusieurs titres phares du répertoire musical algérien et arabe, chanté par de grands noms, à l'image de Dahmane El Harrachi (Ya Rayah), Hadj El Anka, Akli Yahiatène mais aussi Ness El Ghiwane et Farid El Atrache.

Sigois dans l'âme et donc très imprégné de la musique oranaise, Rachid Taha se revendique de l'héritage de Cheikha Rimitti, dont il reprend divers rythmes et mélodies. En cette même année 1998, où il est à son apogée, il sort un album live 1, 2, 3 Soleils avec Khaled et Faudel et les tubes Ya Rayah et Abdel Kader, remis au goût du jour, envahissent les ondes et sont repris par des milliers de fans. En 2004, sort l'album Tékitoi, un opus salué par la presse spécialisé tant en France qu'aux Etats-Unis, qui le considère comme l'un des « plus créatifs et complexes de Rachid Taha ». Sa reprise du tube Rock the Casbah du groupe The Clash dans une adaptation Rock el Casbah est acclamée par le non moins célèbre Mick Jones.

Toujours au faîte de sa gloire, Rachid Taha, interprète en 2008, le rôle principal de Là où je pense, collabore avec Rodolphe Burger pour le titre Arabécédaire et publie son autobiographie, Rock la Casbah, aux éditions Flammarion. Son dernier album date de 2013. Intitulé Zoom, il se fait plaisir, en dévoilant deux de ses artistes préférés : Elvis Presley et Oum Keltoum dont il reprend quelques titres.

Hassina Amrouni